



John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

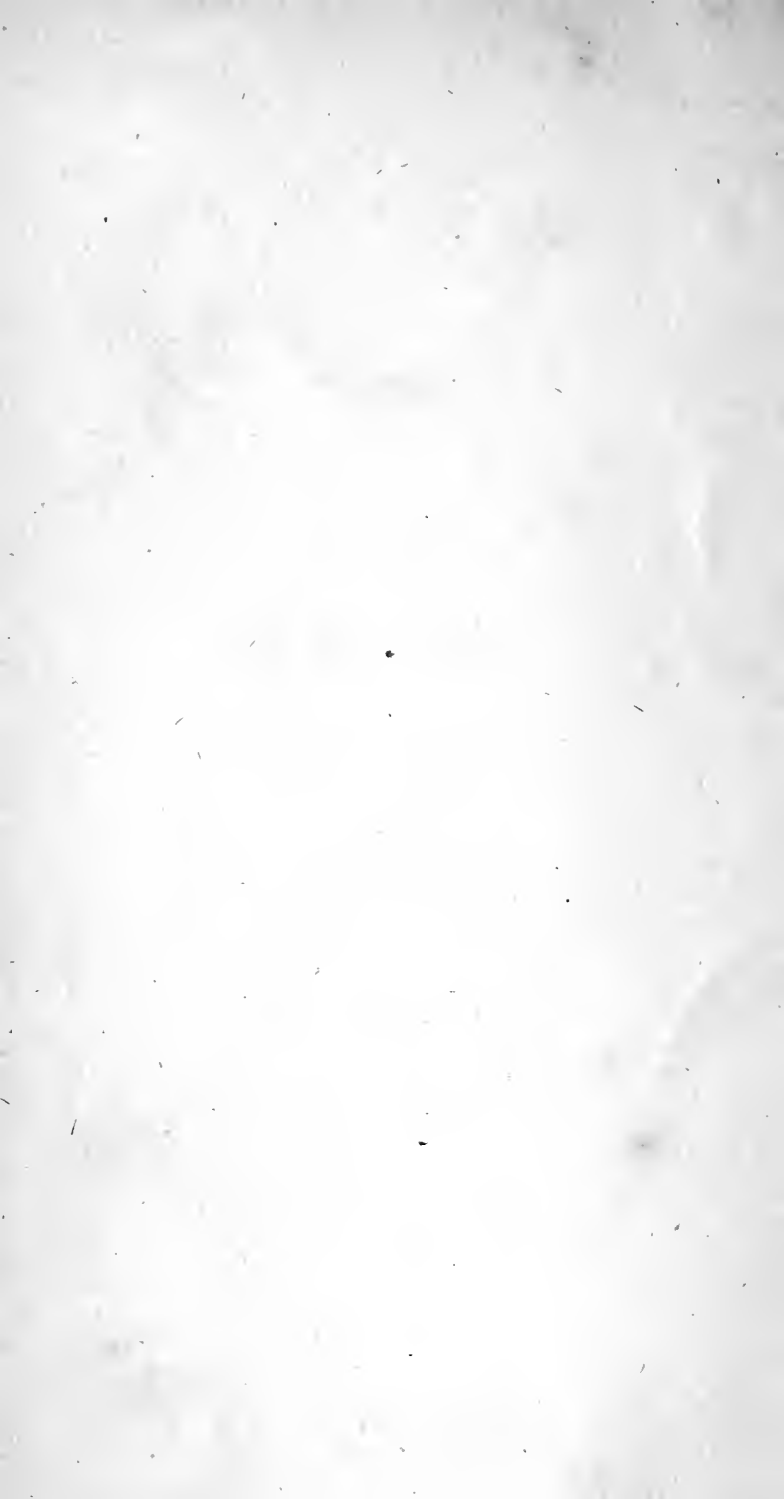


SHELF NO:

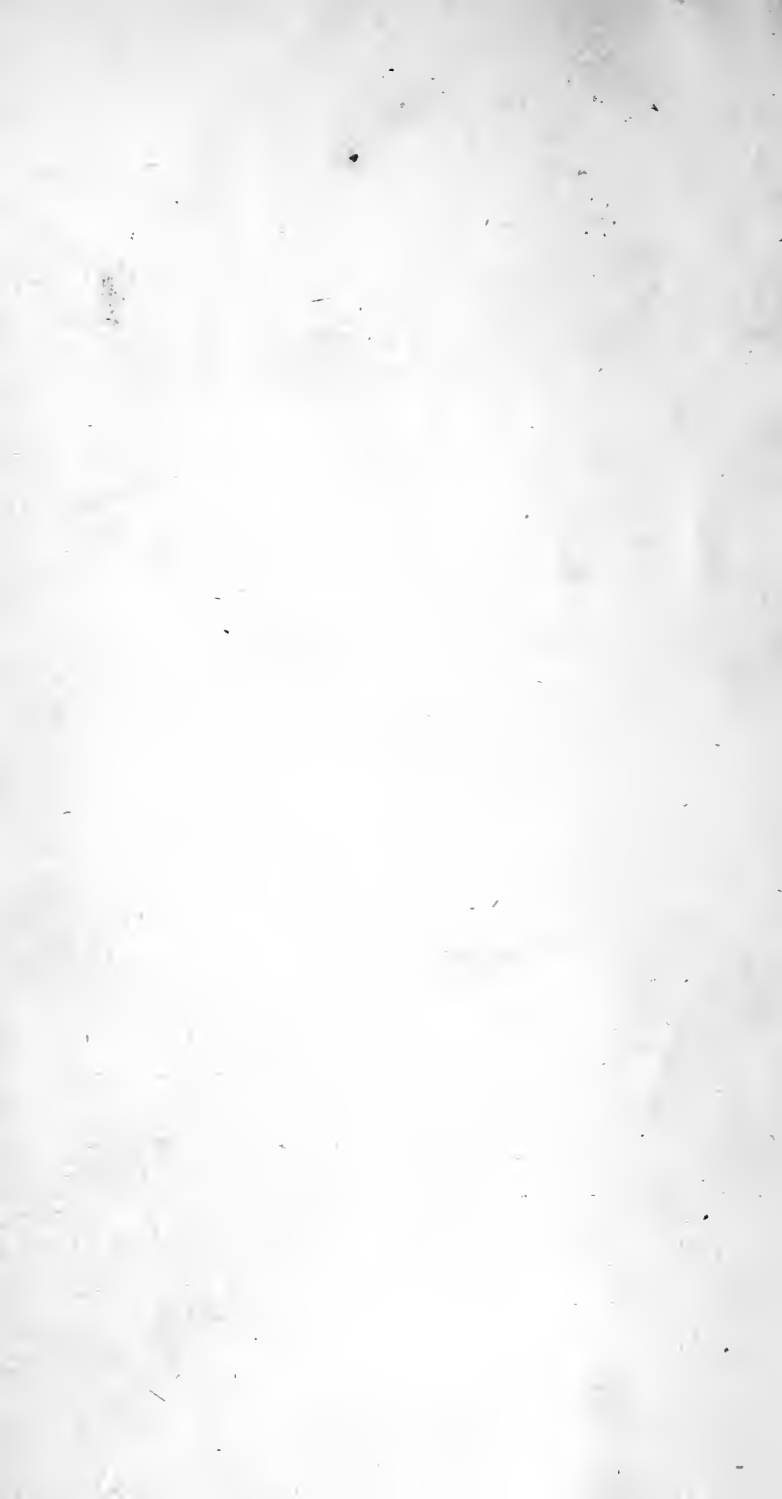
★ ADAMS

W. H. P.
1847









RECUEIL
DES
TESTAMENS
POLITIQUES,
Tome IV.

UNIVERSITY OF OTTAWA
LIBRARY
RECUEIL DE
TESTAMENTS
MONTREAL
1848

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

RECUEIL
DES
TESTAMENS
POLITIQUES

Du Cardinal DE RICHELIEU, du Duc
DE LORRAINE, de M. COLBERT
& de M. DE LOUVOIS,

DIVISÉ EN IV. VOLUMES.

TOME IV.

*Contenant le Testament du Marquis DE
LOUVOIS, premier Ministre d'Etat sous
le Regne de LOUIS XIV.*



A AMSTERDAM,

Chez ZACHARIE CHATELAIN
sur le Dam.

M. DCC. XLIX.

DE 2
POSITION

ADAMS 224.4
2.4

ADAMS
224.4
2.4



A U R O I .



IRE ;

*Votre Majesté se trouve engagée dans
une guerre si périlleuse , & dont il est si
difficile de prévoir la durée qu'il peut*

Tome IV.

a

arriver

A U R O I.

arriver qu'elle sera plus longue que ma vie. Cette réflexion m'a obligé de prendre la plume, & de consigner ici ce que l'ardeur de mon zèle pour V. M. me fait envisager comme nécessaire à lui représenter même après ma mort. Je sçai que Votre Majesté aura assez de Ministres qui ne manqueront ni de fidélité ni d'expérience ; Mais, SIRE, je doute qu'ils puissent de long-tems parvenir à la connoissance que j'ai des maximes par lesquelles votre Royaume est gouverné présentement, & se doit gouverner toujours pour être maintenu au comble de prospérité où elles l'ont fait monter. J'ai donc jugé à propos de les laisser par Testament comme en héritage à ceux qui me succéderont dans le maniement des affaires, afin d'épargner à Votre Majesté la peine de les en instruire, & de les leur faire goûter. Mais je n'ai pas estimé qu'il fût moins utile de les remettre devant les yeux de Votre Majesté avec les grands avantages

A U R O I.

*avantages qu'elles ont procuré à l'Etat ,
 & les grandes choses qu'elles ont donné
 lieu à Votre Majesté d'exécuter , & qui
 ont si glorieusement signalé son Regne.
 Cette précaution , S I R E , me paroît
 d'autant plus raisonnable , que vos nou-
 veaux Ministres pourroient avoir des pré-
 jugés contre ces maximes , & tâcher d'en
 inspirer d'autres à Votre Majesté. Ren-
 verserement qui ne pourroit être que fort
 préjudiciable aux affaires , & qui décon-
 certeroit votre Politique en la conduisant
 par des routes qu'elle ne connoîtroit point.
 Cependant j'ose assurer Votre Majesté
 que c'est là un de plus grands inconvé-
 niens où elle pût tomber , la suppliant
 de l'éviter autant qu'il lui sera possible ,
 & de considérer que le pouvoir absolu
 qu'elle possède en son Royaume , le prodi-
 gieux nombre de conquêtes qu'elle a faites,
 & la terreur qu'elle a sémée dans toute
 l'Europe , sont des effets d'une conduite
 qu'elle ne peut abandonner sans danger*

A U R O I.

de perdre tous les avantages qu'elle en a retirés. Ce sera cette même conduite qui la fera encore triompher de ses ennemis ; qui les forcera à lui demander grace , ou qui du moins lui fournira les moyens de se dédommager pendant la paix , si par quelque revers imprévu les suites de la guerre n'étoient pas aussi favorables que les apparences le promettent aujourd'hui. Le passé qui me paroît être un garand certain de l'avenir , semble m'autoriser à former ce jugement ; & l'intérêt que je prens dans cet avenir , plus par l'extrême passion que j'ai pour votre service , que par aucune autre vue , ne me permet pas de rien négliger de ce qui peut servir à le rendre toujours glorieux à Votre Majesté. Voilà , S I R E , le véritable motif qui m'engage à vous présenter ces fruits de mon expérience & ces témoignages de mon zèle. J'ose espérer qu'ils ne seront pas tout-à-fait inutiles à Votre Majesté , & je me flatte qu'ils pourront
encore

A U R O I.

encore après moi contribuer à la prospérité de votre Regne , aux progrès de vos armes , à l'affermissement de votre autorité, & sur-tout à l'heureux succès d'une guerre qui a déjà mis tant de lauriers sur votre tête. Ce sont les vœux ardents que pousse d'un cœur respectueux & passionné pour votre gloire.

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très obéissant, très-
dévoué & très-fidèle
serviteur & sujet.

FRANÇOIS-MICHEL LE TELLIER.
AVER-

AVERTISSEMENT.

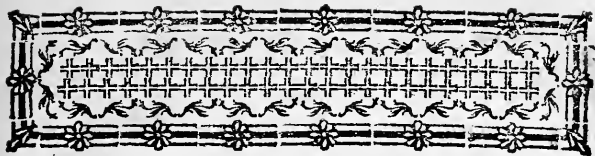
LE génie de Monsieur de Louvois a été si connu dans le monde, que je n'apprendrai presque rien de nouveau au Lecteur en lui mettant entre les mains le Testament de ce Ministre que le hazard a fait tomber dans les miennes. Mais comme on ne laisse pas de prendre quelquefois plaisir à revoir les objets qui nous ont paru extraordinaires, j'espère que le Public ne fera pas fâché qu'on lui remette celui-ci devant les yeux. On peut dire qu'il n'a rien eu qui fût du commun ; sa fortune, sa faveur, ses maximes, sa conduite & son bonheur qui a duré jusqu'à sa mort, & qui peut-être en ce point surpassera celui de son maître, tout a été rare & surprenant en lui. Que si quelqu'un trouve mauvais qu'on publie des
maximes

AVERTISSEMENT.

maximes parmi lesquelles il y en a de si condamnables , on lui répond qu'on ne dit rien que la pratique n'ait déjà fait connoître à toute la terre , & qui n'ait été écrit plusieurs fois en des Livres qui ont l'estime du Public. Toute la différence qu'il y a entre ceux-là & celui-ci , est que les premiers étalent ces maximes par forme de reproche contre le Prince & contre le favori , & que ce Testament les propose par forme de conseil,



TESTAMENT



TESTAMENT POLITIQUE

DE

FRANÇOIS-MICHEL

LE TELLIER,

MARQUIS DE

LOUVOIS.

PREMIERE PARTIE,

*Contenant ce qui s'est passé de plus mé-
morable sous le Regne de Louis XIV.
jusqu'en l'an 1671.*

* * * * *
* **Q** * * * * *
* * * * *
* * * * *

UELQUE avantage que j'aye eu
en naissant Sujet de Votre Ma-
jesté, c'est-à-dire, du plus grand
Roi du monde, il est néanmoins encore

A au-

2 TESTAMENT POLITIQUE
au-deffous de celui d'avoir été instruit
& façonné de sa propre main. Je ne
suis point obligé de publier mes dé-
fauts , & je pourrois les taire sans
avoir à me reprocher de donner trop
à l'amour propre ; mais puisque l'aveu
que j'en vais faire , sert en quelque ma-
niere à rehausser l'éclat de votre gloire,
c'est avec tout le plaisir imaginable que
je sacrifie la mienne au souverain Mo-
narque , dont les intérêts ont toujours
été le principe de toutes mes actions ,
& le premier mobile de ma volonté ,
depuis que je me suis dévoué d'une fa-
çon particuliere à son service.

Je confesse donc hautement que je
suis naturellement fier & impérieux ,
aimant le plaisir , haïssant le travail ,
& impatient quand on veut contrain-
dre mes inclinations. Toute l'autorité
du feu Chancelier , mon pere , jointe
à l'habileté qu'il avoit , n'auroient ja-
mais pu me déterminer à suivre ses tra-
ces , & à me jeter dans les affaires , si
V. M. n'avoit pas eu la complaisance
de me prendre comme par la main , &
de me tirer de l'assoupissement où j'é-
tois. Ce fut elle-même qui déclara
qu'elle

qu'Elle vouloit être mon guide , pour me mettre dans le chemin que je devois suivre , & pour m'en enseigner les routes ; mon maître , pour m'instruire dans le fameux art de gouverner les Etats , qu'Elle pratiquoit déjà avec tant de succès ; & mon soutien , pour redresser ou pour affermir mes pas lorsqu'ils viendroient à chanceler.

Si les entreprises les plus difficiles ont toujours été l'objet des empressements de V. M. parce qu'elle y voyoit plus de gloire à acquérir ; celle de reformer un mauvais naturel confirmé par d'assez longues habitudes , n'étoit pas une des moins pénibles à exécuter. *Je veux prendre soin de former moi-même mon gros brutal de Louvois , & je prétens le rendre habile.* C'est un jeune Roi qui parle. A peine V. M. est-Elle plus âgée que celui qu'elle se propose de régler , & dont elle a si bien pénétré le génie. Elle connoît le fonds de sa brutalité : Elle sçait jusqu'où vont sa paresse & son attachement aux plaisirs ; & cependant elle se propose de surmonter tous ces obstacles. Efforts plus grands sans doute que celui de vaincre

ses ennemis avec l'aide de cent mille bras, & de leur imposer des loix qu'ils ne reçoivent que par force, & sous la contrainte desquelles ils gémissent souvent; mais de changer le cœur, de réformer l'esprit & les inclinations, c'est l'ouvrage le plus extraordinaire dont on ait jamais oui parler, & qui jusqu'au Regne de V. M. destiné à produire des miracles sembloit être réservé à la Divinité seule.

Je ne crains pas toutefois de dire que c'est un chef-d'œuvre qui a été fait par V. M. & il n'y a personne qui le puisse nier, ou qui doive m'accuser de me vanter trop & de sortir des bornes de la modestie, puisque V. M. dont la pénétration est au-dessus de celle de tout le reste des hommes, en paroît Elle-même persuadée, en agréant les services que j'ai eu l'honneur de lui rendre. D'un autre côté ces services n'étant effectivement & en eux-mêmes que de simples exécutions de ses ordres, ou des effets des lumieres qu'elle me prête sur l'heure, ou de celles qu'elle m'a déjà auparavant communiquées, c'est à Elle seule qu'il faut attribuer tout ce qu'ils

qu'ils ont d'avantageux , & je ne prétens nullement en faire rien réjaillir sur moi.

En effet , ce ne fut qu'après avoir ouï cette puissante voix qui charme les oreilles & qui passe jusque dans les cœurs pour en triompher ; ce ne fut qu'après qu'elle m'eut reproché mes défauts , & fait entendre à quel haut degré d'honneur elle m'appelloit , que je me sentis comme inspiré d'un nouveau génie qui me porta à prendre une ferme résolution de répondre à des bontés dont le premier de tous les mortels auroit dû se tenir honoré. L'éclat de tant de grandes actions , par lesquelles V. M. s'étoit déjà signalée , vint dans cet instant défilier mes paupieres , frapper mes yeux , & me représenter l'indolence & l'inaction dans lesquelles je vivois , tandis qu'un si grand Monarque , qui étoit arbitre de ses volontés , & de qui personne au monde n'avoit droit de rien exiger , s'employoit de lui-même avec tant d'ardeur aux nobles occupations que fournit la possession d'une Couronne ; mais dont la plûpart des Rois aiment

à se décharger , pour se donner tout entiers à leurs plaisirs.

Le véritable état où j'étois , se développa alors à mes yeux. Je ne pus envisager sans confusion que je vivois en Roi oisif & voluptueux , pendant que mon illustre Maître , par des soins qui n'étoient pas moins assidus que surprénans à son âge , soutenoit déjà presque seul tout le poids d'un Sceptre ; & que mon pere , qui dans cette glorieuse fonction avoit l'honneur de lui prêter la main , se rendoit si agréable à V. M. & si recommandable dans tout le Royaume par le zèle qu'il témoignoit pour votre service.

Je repassai dans mon esprit l'indignité de ma conduite précédente , & je bénis l'heureuse influence de mon étoile qui me forçoit à y renoncer. Il est vrai que la crainte de ne pouvoir répondre à l'attente de V. M. m'arrêta encore quelques jours. Mes penchans funestes , mon peu d'expérience , mon éloignement pour le travail & pour la soumission , les prétendues douceurs de la vie qu'il me falloit quitter , les pénibles engagements de celle qu'il me falloit

falloit embrasser , tout cela vint en foule attaquer & tâcher de détruire une résolution que je ne formois pas sans me faire beaucoup de violence. Mais en même tems la loi que sembloit m'imposer V. M. pour laquelle au plus fort de mes égaremens , je conservois un respect inviolable , balançant le pouvoir de ces mouvemens impérieux , & les empêchant de m'entraîner , l'idée des miracles de votre vie , qui me répondoient du pouvoir de V. M. à opérer en ma personne le plus grand de tous ceux qu'Elle avoit déjà faits , acheva ce que votre voix avoit commencé , & demeura entièrement victorieuse de mes inclinations.

Il me sembla que tout ce qui avoit du rapport à V. M. & à son service ne devoit être produit que par des voies extraordinaires & hors des règles communes que la nature & l'art ont accoutumé de suivre , & je conclus que le changement qui devoit se faire en moi , pour me mettre en état de répondre à ses intentions , n'étoit pas plus impossible que tous les autres événemens , dont presque chacun des jours

8 TESTAMENT POLITIQUE

de son illustre vie avoit été marqué.

Je considérai d'abord le jour de sa naissance, & toutes les circonstances qui l'avoient précédée ou accompagnée : la longue stérilité de la Reine ; les vœux de tout le Royaume ; les prédictions effectivement faites à peu près au moment de sa conception ; la vigueur extrême d'un enfant qui venant au monde paroïssoit plus robuste que les plus vigoureux ne le sont d'ordinaire à deux mois ; la joie du Roi, celle du Cardinal de Richelieu, ce grand génie si affectionné au bien de l'Etat, laquelle étoit presque immodérée, nonobstant la langueur où se trouvoit alors sa nièce, la Duchesse d'Eguillon, celle d'entre ses proches qui possédoit toute sa tendresse. Ces réflexions me firent juger que le Ciel n'avoit pas résolu de rien refuser à un Héros qu'il avoit fait naître avec des marques si évidentes de sa faveur, & qui avoient été suivies d'autant de nouveaux témoignages de sa protection, qu'il s'étoit présenté d'occasions de la lui accorder.

Car V. M. ne fut pas plutôt montée sur le Trône qu'on vit ses armes prospérer

pérer entre les mains du jeune Duc d'Enguien , que son âge & sa trop grande vivacité devoient faire exclure du commandement. Il avoit été choisi d'abord contre toutes les règles de la Politique , & il fut confirmé Général d'une Armée , du salut de laquelle sembloit dépendre celui de la France. S'il arrive souvent qu'on mette le bâton en main à de jeunes Princes , ou par des raisons qui les regardent eux-mêmes , ou pour donner plus de poids aux entreprises , ou pour éviter les jalousies qui sont entre d'autres concurrens ; c'est lorsqu'on est bien assuré que ces Commandans de titre auront un esprit de docilité & de soumission ; que par leur propre inclination , ou par déférence pour les ordres de la Cour , ils suivront les Conseils des Adjoints qu'Elle met à leurs côtés. Mais c'étoit risquer beaucoup que de s'abandonner au feu & aux impérieux mouvemens du Duc d'Enguien.

Cependant ce choix , qui vraisemblablement devoit être funeste , fut suivi d'un bonheur qu'on ne peut trop admirer. Tout autre que le Duc d'Enguien

guien auroit laissé prendre Rocroi , parce qu'il n'auroit point vu de jour à le secourir. Tout autre auroit craint de faire passer ses troupes par deux défilés , où il y avoit apparence qu'elles devoient être défaites si les Espagnols eussent pris soin de les garder. Mais le génie de V. M. avertissoit le Duc que rien ne s'opposeroit à son passage. Le vaillant Gassion alla se poster sur une hauteur avec un gros de Fusiliers & de Cavalerie , qui avoit passé les défilés assez long-tems avant le corps d'armée , & qui auroit été mille fois taillé en pièces , si quelque Puissance invisible n'avoit charmé les yeux & retenu le bras de l'Ennemi.

Ces précipices étant une fois évités , le grand courage & l'ardeur du Duc firent le reste. Il fut plus vaillant soldat que Général prudent. Il alla au feu avec une intrépidité guerrière , & si le sang & le carnage ne lui ont jamais inspiré assez d'horreur , on ne peut pas lui reprocher qu'il se soit tiré du pair , ni qu'il ait moins exposé sa personne que celles de tant de braves gens qu'un autre Général auroit peut-être épargnés. ce

Ce fameux succès , si considérable dans la conjoncture de votre avènement à la Couronne , & du commencement d'une Regence encore mal affermie , fut un avantcoureur illustre de tous ceux qui devoient rendre votre regne le plus autorisé & le plus glorieux qu'on eût jamais vu. Les ennemis sentirent alors l'ascendant d'un Astre supérieur , vos peuples en connurent la force , & la Reine votre mere en éprouva les bénignes influences.

Cette grande Princesse , par sa seule conduite & sans y rien contribuer par des paroles de dissimulation , avoit sçu tromper les yeux du Peuple & lui cacher son intelligence avec le Cardinal de Richelieu : Adresse qui avoit été si nécessaire , que sans cela tous les desseins les plus salutaires pour le bien du Royaume & pour le soutien de la Maison Royale auroient sans doute échoué. Mais ce sage Politique , qui a sçu mieux que personne du monde de quelle maniere il falloit mener une multitude aveugle & stupide qu'entraînent les plus foibles apparences , avoit pris de si justes mesures sur ce point ,

comme dans tout le reste des affaires qu'il a maniées , qu'on a vu très-peu de gens qui ne s'y soient pas laissé abuser.

Cependant V. M. sçait qu'il y avoit une parfaite union entre la Reine & lui : j'entens par rapport aux affaires d'Etat & aux intérêts de la Famille Royale; car il faut avouer qu'à l'égard des intérêts personnels, il y avoit quelquefois entr'eux des différences de sentimens , & que tout le désavantage étoit presque toujours du côté de la Reine. La disgrâce de la Duchesse de Chevreuse en est une preuve trop convaincante. L'état où étoit le Cardinal ne se trouvoit point à la portée ni des chagrins ni des soupçons , ni des autres mouvemens de la Reine; mais l'état de cette Princesse étoit exposé à mille atteintes de la part du Cardinal, quoique dans le fonds ce Ministre ne fût pas tout-à-fait blâmable. C'étoit par une nécessité fatale qu'il se voyoit obligé d'observer jusqu'aux moindres démarches de la Reine , & forcé de la contraindre plus qu'il n'auroit voulu, puisque s'il eût pu s'en dispenser , il se
feroit

feroit épargné à lui-même des soins extrêmement fâcheux & des chagrins fort accablans.

Ces démêlés particuliers & secrets étoient néanmoins étouffés par la prudence de la Reine. Elle avoit compris qu'il lui étoit absolument impossible de se passer du Cardinal dans les vues qu'elle avoit avant la naissance de V. M. & que peut-être il lui inspiroit lui-même. Mais depuis que la tendresse de Mere se fut jointe à sa pénétration naturelle, elle vit qu'il n'y avoit plus moyen de ne pas s'abandonner aux bonnes intentions & aux soins de ce Ministre, qui ne tendoient effectivement qu'à la conservation de la Famille & de l'Autorité Royale; & qui semblant alors être devenus entièrement nécessaires pouvoient toutefois le devenir plus encore par la mort du Roi.

Quelque avantageux que fût le ministère du Cardinal, il est toujours bien rude de se voir dans la dépendance. La Reine ne s'y étoit pas mise d'elle-même; les conjonctures du tems & des affaires l'y avoient jettée: mais combien y a-t'il eu de Princes qui ont été
par

par leur imprudence ou par leur foiblesse les auteurs de leur esclavage, & par combien de bassesses ou de violences leur a-t'il fallu chercher les voyes d'en sortir ? Ce n'est donc pas un des moindres miracles du Regne de V. M. qu'elle ait été toujours en état d'agir en maître ; qu'on ne l'ait jamais vu forcée à caresser un Sujet, qu'elle ait été libre dans le choix ou dans le rebut qu'elle a fait de ses Ministres ; & que ses faveurs ayent été capables de produire la reconnoissance & l'amour dans les cœurs de ceux sur qui elle les a repandues, parce qu'ils les ont tenues de ses seules bonetés, & qu'on les a regardées comme des preuves incontestables d'un mérite qui lui étoit connu.

Mais ces ménagemens que la Reine avoit pour le Cardinal de Richelieu dans la vue des services qu'elle en devoit attendre après la mort du Roy, devinrent infructueux par celle de ce Ministre qui arriva la premiere, & qui fut bien-tôt suivie de celle de son Maître. Ce fut alors que cette Princesse fit connoître toute l'étendue des grandes qualités qu'elle possédoit. Abandonnée

née à elle-même , sans secours , sans conseil , & environnée de Princes du Sang qui ne manquoient ni de mérite ni d'ambition , elle se soutint néanmoins par sa conduite & par sa fermeté , & fut déclarée Régente avec autant & plus de pouvoir qu'aucune Reine n'en avoit jamais eu.

C'étoit la force du génie de V. M. qui commençoit déjà à regner dans les esprits , & qui leur faisoit comprendre qu'un pouvoir divisé est nécessairement affoibli ; que le repos , la gloire & le salut d'un Etat dépendent de l'autorité suprême & sans bornes. En effet , tant qu'elle demeura telle entre les mains de la Reine , on ne vit que d'heureux succès au dehors , & de la tranquillité au dedans : mais dès qu'un esprit de faction & de jalousie eut saisi les Princes , & fait écarter plusieurs d'entre vos Sujets de leur devoir , la face des affaires changea absolument , & les ennemis sçurent profiter des divisions intestines qui déchirèrent alors le cœur de l'Etat.

Ce fut le choix que la Reine fit du Cardinal Mazarin pour votre premier
Ministre,

Ministre , qui donna aux esprits turbulens occasion d'éclater , & de faire éclore les mécontentemens qu'ils couvoient. Le Duc d'Orléans par la suggestion de certaines gens qui n'avoient pas été consultés lorsqu'il avoit consenti à la Régence , se repentit d'avoir fait son devoir , & conçut en même tems de la jalousie contre le Duc d'Enghien qui continuoit à se signaler.

Après la bataille de Rocroi , ce jeune Prince enflé de ce succès , comme s'il eût été dû à sa conduite plutôt qu'au bonheur qui accompagnoit les armes de V. M. avoit assiégé quelques autres Places qu'il ne pouvoit pas manquer de prendre. Ces nouveaux progrès le portèrent à proposer le siège de Thionville , & quoiqu'il fût alors assez délicat de former une entreprise dans laquelle il étoit fort douteux de réussir , le crédit du Duc & à la Cour & parmi les gens de guerre , avec cet air d'autorité qu'il commençoit déjà à se donner , l'emporta sur les plus prudens avis , & força la Cour à lui permettre ce qu'elle auroit bien voulu empêcher.

C'est sur les circonstances des tems
qu'on

qu'on doit regler ses desseins & ses actions. Aujourd'hui qu'il n'y auroit rien à risquer que de ne pas réussir, affront léger & qui pourroit être aisément pallié par mille raisons plausibles, il ne faudroit point balancer dans une pareille occasion. Mais comme un malheureux succès auroit en ce tems-là influé sur l'état de la Régence, & porté coup dans toutes les affaires qui se tra moient à la Cour, & dans celles qu'on avoit à soutenir contre les Etrangers, il n'y avoit rien de plus opposé aux véritables intérêts de la Couronne que le projet du Prince.

Il en vint néanmoins à bout. Son ardeur naturelle lui tint lieu de prudence. Il courut avec tant de rapidité devant Thionville, qu'il prévint l'entrée du secours qu'on y envoyoit, & ce fut cette diligence qui lui fit emporter la place, & qui garantit l'Etat des revers dont il étoit menacé si l'on eût été contraint de lever ce siège après l'avoir entrepris. Que les froids Peuples du Nord condamnent tant qu'ils voudront l'activité du François, on a vu par plus d'une expérience que la lenteur

teur de l'exécution anéantit souvent l'effet des plus sages conseils , & que des projets, sinon téméraires, au moins fort hardis , ont heureusement succédé par la prompte vigueur avec laquelle ils ont été poussés.

Les armes de V. M. ne prospérèrent pas moins en Piémont & en Catalogne que du côté de l'Allemagne , & ce qu'il y eut de plus avantageux encore fut qu'elles n'eurent pas de moindres succès sur mer où vous triomphâtes de vos ennemis en deux rencontres.

La réputation des forces de la France sur cet élément n'étoit pas fort bien établie : on avoit pris trop peu de soin de les entretenir sous les précédens Regnes jusqu'à celui du feu Roi votre Pere de glorieuse mémoire. Mais pendant ce dernier on avoit déjà si bien travaillé à les augmenter qu'au commencement du vôtre elles se trouverent en état de remporter des victoires , & de faire connoître à vos voisins , que s'il arrive qu'en quelque point les François se laissent surpasser par les autres Nations , c'est manque d'application , & non d'adresse ou de pouvoir.

Il est vrai que sur la fin de l'année les succès furent plus partagés. Il y eut quelques petites places prises & reprises, & quelques rencontres favorables aux ennemis, & d'autres où ils furent mis en fuite. Il n'est pas possible que tous les événemens soient également heureux, ni qu'on soit maître de toutes les circonstances dont ils dépendent : il suffit qu'on prenne bien ses mesures dans les principaux, parce qu'ils entraînent infailliblement tous les autres qui ne sont pas assez importans pour rien décider.

Il y a toutefois beaucoup d'apparence que dans la supériorité où étoient alors les armes de la France sur celles de ses ennemis, ceux-ci n'auroient jamais remporté aucun avantage sur elle, si les Commandans François n'eussent été plus attentifs aux mouvemens qui se faisoient à la Cour qu'à ceux des armées qu'ils avoient à combattre. Ils agissoient chacun selon ses préventions. Il y en avoit même qui n'étoient pas fâchés de se voir battus, & qui prétendoient relever par la diminution de leur propre gloire les forces du parti qu'ils

qu'ils avoient pris dans les affaires d'Etat.

Tant que la chaleur du zèle & que les devoirs de la soumission avoient demeuré maîtres des esprits, & s'y étoient soutenus dans le même degré où les avoient d'abord produits les considérations de la mort du Roi votre Pere, de la minorité de V. M. des justes droits que la Reine avoit à la Régence, & des desseins des ennemis de l'Etat, que la moindre brouillerie pouvoit beaucoup favoriser; tout avoit réussi & au dehors & au dedans. Mais dès que le zèle eut fait place à l'ambition, la déférence à la mutinerie; dès que les mouvemens des cercles inférieurs se furent dérégés & qu'ils commencerent à interrompre le cours du premier mobile, on s'apperçut des changemens que ce trouble causoit dans l'ordre naturel, & on en ressentit bien-tôt les funestes effets.

Si le Regne de V. M. eût été absolument exempt de traverses, si rien ne se fût opposé au cours de ses prospérités, on auroit bien moins remarqué toute l'étendue de son bonheur, & la supériorité

riorité de l'Astre qui préside à sa destinée.

Le premier éclat de l'orage qui se formoit dans les regions inférieures de l'air se fit sentir par la retraite de l'Evêque de Beauvais. Petite Etoile qui croyoit que le soleil empruntoit d'elle la meilleure partie de sa lumiere, & qu'il seroit obligé de descendre de sa sphère pour courir après elle ; mais qui s'éloignant de ce grand Astre, & demeurant destituée de la portion des feux qu'il lui communiquoit, beaucoup plus éclatans que ceux dont elle étoit naturellement composée, ne brilla plus que foiblement & dans l'obscurité de la nuit qu'elle avoit choisie.

Le Comte de Chavigni, né simple Gentilhomme, & heureux d'avoir été voisin de Richelieu, ami & allié de la maison du feu Cardinal, & qui s'étoit toujours tenu dans une parfaite dépendance de ce Ministre dont il ne possédoit pas les talens, se méconnut jusqu'au point d'aspirer à remplir sa place. Il s'aperçut néanmoins bien-tôt qu'elle ne lui étoit pas destinée, & sans considérer que le poste où il se trouvoit

trouvoit déjà étoit beaucoup au-dessus de celui qu'il devoit occuper par sa naissance ; qu'il seroit trop heureux de pouvoir s'y maintenir par une fidélité accompagnée d'une parfaite soumission , il entra dans les cabales qui se formoient , ou plutôt il contribua à les former , & par sa mauvaise conduite il se fit confiner dans une prison où il demeura plusieurs années , & d'où il ne sortit encore que trop tôt , puisqu'il abusa de cette grace de V. M. & qu'il continua toujours à entretenir les Princes dans des sentimens éloignés de la parfaite soumission qu'ils vous devoient.

Ces deux aspirans à la faveur , & quelques autres premiers Ministres d'Etat comme eux , c'est-à-dire , par imagination , se voyant frustrés d'une si agréable espérance , & ne pouvant rien par eux-mêmes , furent les boute-feux qui animèrent les Princes & les autres Seigneurs avec qui ils avoient des liaisons particulieres. L'élevation du Cardinal Mazarin servit de prétexte aux murmures. Le choix de la Reine ne fut pas du goût des Princes. Son autorité ne
se

se trouva pas assez forte pour leur imposer silence. Ils prétendoient l'avoir fait Régente ; que c'étoit de leur libéralité qu'elle tenoit ce rang avec le pouvoir qui y étoit attaché ; que qui avoit eu droit dans le plus , en avoit encore davantage dans le moins ; & que par conséquent c'étoit à eux d'établir tous les Ministres qui devoient être en quelque sorte Régens sous Sa Majesté.

C'est ici une occasion qui ne permet pas de méconnoître les avantages du pouvoir absolu , lequel ne se trouvoit pas encore alors assez affermi. Il n'y avoit point de Prince qui ne se crût en droit de choisir lui-même un premier Ministre : il n'y avoit point de Ministre , quelque peu de mérite qu'il eût , qui ayant l'oreille & la protection d'un des Princes ne fût assez osé pour prétendre à cet haut emploi ; & lorsque la fermeté & le discernement de la Reine eurent fait cette élection , il n'y eut personne qui ne se donnât la liberté de la controller. Hardiesse dont la Cour n'auroit peut-être pas encore fait semblant de s'appercevoir si les mécontents n'en

n'en fussent venus jusqu'au point de vouloir venger l'outrage qui leur avoit été fait en ne recevant pas le joug de la dépendance qu'ils croyoient avoit droit d'imposer.

Si la Reine soutenue par le bonheur de V. M. n'eût pas pris & exécuté une résolution digne de son courage , Elle auroit été soumise à une tutelle insupportable. Le plus grand avantage de l'Etat est que le Prince fasse lui-même le choix de ses Ministres. C'est l'administration de son propre bien , de son héritage , qu'il s'agit de confier. Tous ceux qui s'ingèrent dans une affaire si importante , qui ne les regarde point du tout en particulier , ont leurs vues & leurs intérêts. Il n'y en a point qui n'espère qu'à la faveur du silence , que ne peut sans ingratitude s'empêcher de garder l'Administrateur qu'ils ont fait , ils étendront les bornes de leurs possessions en arrachant celles du domaine du Prince , & en les transportant plus loin. Maintenant il ne se trouve plus en France de ces doubles Esclaves qui servent deux Maîtres. La prudence de V. M. est à l'épreuve de ces

ces surprises , & le respect que ses vertus inspirent ne permet pas seulement d'examiner s'il y a au monde des engagements capables de contrebalancer ceux qu'on a pris pour Elle.

Le Cardinal Mazarin fut dans ce même principe à l'égard de la Reine. Il répondit à ses bontés autant qu'il étoit possible : il fit connoître qu'il n'étoit pas indigne de la confiance que S. M. avoit en lui. Mais les Princes mécontents ne pouvoient souffrir qu'un Etranger fût préféré à tant de fidèles Sujets qu'ils croyoient mériter mieux que lui d'occuper une place où on l'avoit appelé sans leur participation. Ils craignoient qu'il ne fût moins affectionné aux intérêts de la Couronne qu'à ceux du Pape avec lequel il n'arrive que trop souvent qu'on est forcé d'avoir des démêlés. Il pouvoit n'avoir pas assez d'aversion pour l'Espagne dont il étoit né Sujet , ou du moins il ne falloit pas douter qu'il ne détournât les coups qui pourroient être trop funestes à un Royaume si Catholique s'il se trouvoit occasion de lui en porter. On s'imaginait qu'il transporterait

les finances dans son País pour enrichir sa Famille. Il ne connoissoit point le génie des François , qui bien que dociles ont toutefois un grand éloignement pour tout ce qui sent la domination étrangere.

Mais si l'humeur des François n'eût pas été encore connue à ce nouveau Ministre , la Reine , qui s'étoit sans doute consultée plus d'une fois avant que de l'appeller au Ministère , en avoit une parfaite connoissance. Il est constant que les François surpassent toutes les Nations du monde dans la fidélité qu'ils ont pour leur Monarque & dans leur attachement pour Sa Personne sacrée ; & c'est par cette raison qu'ils auroient sans doute approuvé un choix fait au nom de V. M. si des esprits mal-intentionés n'eussent pas tâché de le leur faire envisager d'une autre maniere. La Reine elle-même étoit une Etrangere , & néanmoins on lui avoit confié la Régence. Ils sçavent trop bien distinguer entre la dépendance où on doit être à l'égard des Ministres , & celle qui regarde le Souverain même : ils n'ont point coûtume

me de prendre l'ombre pour le corps.

Quelque transport de finances que le Cardinal eût pu faire hors du Royaume cela n'auroit pas été capable d'incommoder un Etat si grand & si riche : mais il est à croire qu'on avoit pris des précautions sur ce point , puisqu'on fit venir sa Famille en France pour y posséder les biens qu'il pourroit acquérir par ses services & par votre liberalité.

Ses ménagemens pour l'Espagne étoient bien moins à redouter que ceux des mauvais François , qui la regardoient comme un appui toutes les fois qu'il leur prendroit envie de troubler l'Etat, & comme un azile s'ils venoient à manquer leur coup. Ce n'est pas au tems d'une minorité qu'on se prepare à pousser à bout les ennemis de la Couronne , & à les atterrer par des coups mortels : on se contente de leur faire tête & de remporter sur eux quelques legers avantages , reservant au Prince , lorsqu'il sera plus âgé , de les mettre lui-même à la raison.

Il y auroit eu plus à se défier des attachemens du Cardinal au S. Siége , & depuis que V. M. est devenue ma-

jeune & qu'Elle a pris en main les rênes de l'Etat , Elle a eu beaucoup de raison de tenir un Ministre mitré pour suspect , & Elle a prudemment fait de n'en point admettre , quelque passion qu'on ait eu de lui en donner : mais pendant la Regence de la Reine il n'y avoit aucun danger. Le Pape n'auroit pas entrepris de faire un procès à un Mineur qui étoit comme en sa garde , puisqu'il est naturellement le Tuteur & le Pere de tous les Princes Catholiques. Au contraire il paroissoit obligé de répondre d'un Ministre qui faisoit profession d'être dans sa dépendance. Le S. Siège aime à faire tomber le poids de son autorité sur ceux qui sont en état de la sentir ; il étend ses droits avec prudence & ne s'empresse à y exiger un plein acquiescement que lorsqu'il le peut obtenir accompagné des formalités & des conditions pour les valider. Il tâche de dompter les contredifans , mais il veut garder des apparences de Justice & mettre son honneur à couvert.

Pour la préférence qui fut donnée à un Etranger au préjudice des Sujets de

V. M. elle étoit alors aussi nécessaire qu'elle le seroit peu aujourd'hui que toutes les volontés sont réunies sous un seul Chef, & qu'il n'y a personne qui ne se pique de faire son devoir, ou qui ne tienne ses pensées bien secrètes, s'il est assez imprudent pour en concevoir qui ne partent pas de ce principe.

Il n'y avoit pas un de ceux qui pouvoient prétendre au Ministère qui n'eût des liaisons particulières avec les Grands de la Cour. Il y en avoit peu qui eussent de l'expérience dans les affaires étrangères, & chacun vantant son zèle & ses bonnes intentions, & les vantant peut-être de bonne foi, n'auroit pas laissé de suivre sa prévention, & de faire des démarches très-préjudiciables à la Regence en s'imaginant en faire de très-utiles à l'Etat.

Mais ce qui détermina plus la Reine en faveur du Cardinal, fut la recommandation qu'en avoit faite le Cardinal de Richelieu avant que de mourir. Le feu Roi de glorieuse mémoire s'étoit déjà servi de ses conseils, & il ne faut pas douter que la Reine, qui sur le sujet des affaires d'Etat avoit eu une parfaite confiance

au Cardinal de Richelieu n'eût reçu ses avis sur ce point. On peut même l'affurer hardiment , & dire que cette sage Princesse si éclairée , si patiente & si prévoyante , auroit enfin renoncé aux services d'un homme qui lui caufoit tant de troubles & de chagrins , si elle n'eût pas été persuadée par un conseil aussi fidele que bien appuyé , qu'il étoit le feul sur qui elle pût jetter les yeux , & de qui elle dût attendre les secours importans dont elle avoit besoin.

Cependant comme la clemence est une vertu que les Têtes Couronnées doivent quelquefois mettre en pratique pour se faire aimer & admirer des peuples , tous ceux qui avoient été exilés ou disgraciés sous le précédent Regne furent rappelés sous la Régence , & retablis dans leurs biens & dans leurs Charges. Les recompenses furent aussi distribuées à ceux qui s'étoient signalés par leurs services , ainsi que les châtimens infligés à ceux qui s'étoient de nouveau rendu coupables.

Le Duc de Beaufort fut arrêté prisonnier. Il étoit dans le fond un des moins capables de conduire une grande affaire , & néanmoins il étoit un des
esprits

esprits les plus brouillons , & un de ceux qui se ménageoient le moins avec la Cour. Comme sa prison fut juste & nécessaire , il auroit été bon qu'elle eût duré encore plus long-tems , & qu'il ne s'en fût pas échapé lorsqu'il y eut pour lui plus d'occasion que jamais de se mêler dans des cabales , & de tâcher de se rendre Chef du parti. Cependant on peut remarquer par l'exemple de ce Duc , & encore plus par celui du Prince de Condé , combien il est avantageux à un Etat que le Souverain possède une autorité absolue , puisque c'est presque l'unique moyen capable de pacifier tous les troubles , & de ranger les plus mutins à leur devoir : car , quels que fussent les penchans & du Prince & du Duc , on n'a rien vu de plus soumis que le dernier depuis que l'âge eut permis à V. M. de prendre la conduite des affaires , & qu'il eut reconnu la vigueur de votre Gouvernement ; ni de plus réduit que le Prince depuis que l'expérience lui eut appris à quel Maître il avoit à faire.

Pendant qu'il travailloit ainsi à étouffer les factions & à maintenir la paix

au-dedans du Royaume , votre autorité ne seroit pas moins à la faire regner au dehors. Vous prîtes la protection du Duc de Parme qui ne pouvant pas de lui-même résister au Pape auroit infailliblement allumé le feu de la guerre en toute l'Italie , si la Reine qui veilloit aux intérêts de vos Alliés autant qu'à ceux du Royaume , n'eût pas ménagé une paix si équitable qu'elle auroit sans doute été solide sans quelques accidens particuliers qui vinrent la rompre quelque tems après : mais elle fut bientôt rétablie par un nouveau Traité.

L'autorité de V. M. fut aussi employée pour appaiser les désordres qui s'étoient élevés en Angleterre , & si vos Ministres n'y réussirent pas comme on avoit fait en Italie , ils y firent au moins tous les efforts imaginables. Il est à croire qu'il n'y eut que l'aveugle fureur de l'esprit de rebellion qui regnoit en cette Isle qui fût capable de renverser l'effet de votre médiation.

Les cabales qui se formoient tous les jours à votre Cour , votre minorité , & la propre inclination de la
Reine

Reine la portèrent aussi à entendre à des propositions de paix avec l'Espagne dans un tems où la prospérité de vos armes devoit en procurer les conditions avantageuses pour l'Etat. Mais comme les Espagnols, quoique fort affoiblis ne pouvoient pas encore se défaire de leurs anciennes chimères, & qu'ils espéroient que votre jeunesse & les troubles qui menaçoient le Royaume leur donneroient enfin occasion d'exécuter leurs injustes desseins, les conférences furent sans fruit, & on se prépara à continuer la guerre.

Les Traités avec la Hollande ayant été renouvellés, le Duc d'Orléans eut le commandement de votre Armée en Flandre, & comme la reputation que le Duc d'Enguien s'étoit acquise l'année précédente avoit donné de l'émulation à ce Prince, il n'oublia rien pour se rendre maître de Gravelines dont il entreprit le siège, & secondé de la Meilleraye, de Gassion, de Rantzau, & de plusieurs autres Commandans d'une expérience consommée & d'une valeur extraordinaire, il en vint heureusement à bout.

La gloire d'un règne de V. M. commençoit alors à remplir toute la terre. Des commencemens ou des préludes si favorables sembloient promettre des suites encore plus surprenantes. C'est ce qui obligea le Grand Seigneur d'écrire à V. M. & de vous donner dans sa lettre des titres qui marquoient la haute opinion que la Porte avoit conçue de votre puissance, de votre autorité & de vos vertus.

Ce n'est pas que la fortune ne partageât encore quelquefois ses faveurs entre V. M. & ses ennemis; mais au moins on peut dire que les avantages qu'elle accordoit à ceux-ci n'étoient que de purs effets de son caprice, & non du manque de soins ou de prudence de vos Ministres & de vos Généraux. La mort du Maréchal de Guebriant, qui n'avoit pas pu être prévue, exposa l'armée qu'il commandoit aux efforts du célèbre Jean de Wert qui en étoit tout proche, & qui la maltraita à Teudelingen avant qu'on pût y envoyer un autre Général.

Si le Duc d'Enguien malgré toute son activité ne put pas secourir Fribourg,

bourg , la cause n'en doit être attribuée qu'au peu de résistance que fit cette Place , dont les habitans & quelques Officiers avoient le cœur Allemand. Sa perte fut bien recompensée par le gain de la bataille qui la suivit immédiatement , & qui dura trois jours ; & ensuite par les progrès que firent les armes de V. M. qui sans compter plusieurs places de moindre importance, réduisirent sous votre pouvoir Philisbourg & Wormes , après que le Vicomte de Turenne eut défait le secours qui marchoit vers cette dernière Ville. La soumission de Mayence qui ouvrit les portes à votre armée , malgré les promesses qu'on lui faisoit de la secourir , fut encore le fruit de ces victoires ; & enfin la campagne de l'année 1644. se termina par la prise de Landau , de Manheim , & de plusieurs autres Châteaux & petites Villes.

La Reine d'Angleterre persecutée par ses Sujets, qui, sous le fameux prétexte de Religion que presque tous les Rebelles font entrer dans leurs desseins ambitieux , tâchoient de s'emparer de l'autorité Royale , vint cher-

cher un asile dans le País de sa naissance. Elle se jetta entre les bras de V. M. qui commença dès-lors à être le recours des Princes opprimés , & elle fut reçue avec cette générosité qui vous est naturelle , & qui a signalé votre Regne autant & plus qu'aucune des autres vertus qu'on voit reluire & qu'on admire en vous.

Il ne se fait presque jamais de cabales dans un Etat , il ne s'y forme point de factions , il n'y a pas la moindre menée secrete que la Religion ne soit appelée pour s'en mêler. Cette mere des Sociétés politiques qui se devoit contenter de les caresser , & de les élever doucement après leur avoir donné la forme , laissant à l'intérêt ou à la nécessité , laquelle est comme le pere qui a fourni la matiere pour les engendrer , le soin de les conduire & de les défendre , ou de les châtier lorsqu'il en est besoin , se donne souvent la liberté d'étendre ses fonctions , & de s'ingerer dans celles qui ne regardent que le pere de famille.

Les semences de rebellion que les Ministres exclus avoient jetté dans les esprits

esprits des Grands de votre Cour contre la Regence de la Reine ne reçurent pas peu d'accroissement du secours qu'un prétendu zèle de Religion leur prêta. Les changemens du monde sont agréables , & ont leur utilité en toutes choses hormis en cette matiere à laquelle l'uniformité est nécessaire afin que la politique puisse marcher sûrement , & appuyer ses desseins sur des fondemens si fermes que tout ce qu'on a tant de peine à édifier pour le bien d'un Etat ne se trouve pas sujet à être renversé ou ébranlé par la ruine.

Quelques Docteurs s'étant avisés de faire des Ecrits qui contenoient de certaines nouveautés, lesquelles n'étoient pas du goût de la Cour de Rome, & qui furent toutefois approuvées de la Sorbonne , V. M. qui veut avec raison qu'on s'en tienne aux anciennes pratiques , & qui a toujours fort bien compris que les pointilleries des disputes ne sont bonnes à rien qu'à échauffer les esprits, interposa son autorité pour faire cesser les différends qui s'élevoient sur ce sujet. Ce doit être assez & trop que de votre autorité

&

& de celle du Saint Siege pour tenir la Sorbonne dans les bornes du respect. Cependant il n'y eut pas moyen d'arrêter la fougue de ces esprits impérieux qui se font entêtés d'être autant de Souverains dans les choses qui relevent de leur ressort, & que l'Empire des Maîtres du monde doit en ce point être soumis au leur.

Le tort que leur faisoit la Cour en leur imposant silence, en leur défendant de rien innover, & en leur ordonnant de suivre les pratiques de Rome comme du centre de tout le Christianisme, les aigrit si fort, qu'ils résolurent de ne point déferer à ses ordres, & de ne reconnoître ni votre autorité ni celle du Pape.

Ils s'adresserent au Parlement comme au véritable Conservateur des droits de l'Eglise Gallicane. Bons Sujets & bons Légistes, peut-être aussi sçavans dans le Droit Canon que dans le Droit Commun, & d'une conscience aussi délicate dans les matieres de l'un que de l'autre. L'autorité du Parlement est-elle originale? N'est-elle pas toute entiere empruntée de la vôtre?

tre ? S'il est le Défenseur des libertés de l'Eglise Gallicane , n'est-ce pas un titre & un droit qui vous appartient en propre aussi bien que tous les autres droits de la Royauté , & que vous lui avez mis entre les mains comme à un Commissaire qui ne peut rien faire contre vos sentimens , & que vous revoquerez quand il vous plaira , soit à cet égard , soit sur tous les autres chefs de l'autorité que vous lui avez commise ?

Quelle audace n'étoit-ce donc point à la Sorbonne de se pourvoir au Parlement après que vous aviez parlé , & quelle témérité n'est-ce point au Parlement de prendre connoissance d'une affaire décidée par une autorité souveraine ; d'oser vous remontrer que cette affaire étoit commune à toute la France , comme si la France avoit des intérêts séparés des vôtres , & communs avec ceux de certaines Sociétés qui ne relevassent point de votre empire.

Ce sont ces attentats des Corps qui inspirent la desobéissance aux Membres, ou qui la fomentent. Ces Ecrivains

vains ou plutôt ces Disputeurs qui se voient autorisés de l'Université, & qui sont d'ordinaire les plus sçavans & les plus rares esprits, ayant accès ou en cette qualité, ou à cause de leur caractere auprès des Grands qui les considerent trop, ne manquent presque jamais d'abuser de la confiance qu'on a en leur probité ou en leurs lumieres, ni d'engager insensiblement ceux qui les écoutent à se livrer tout entiers à leurs conseils & à leur direction.

Ainsi les Novateurs mécontents de la Cour, qui bien loin de les couvrir de sa protection, les arrachoit à celle que leur donnoit le Parlement pour les renvoyer au Pape, allerent chercher des Patrons ailleurs. Ils se tournerent du côté des Grands, dont ils avoient l'oreille en qualité de Directeur de conscience & de gens d'un mérite distingué. La Duchesse de Longueville qui se piquoit de bel esprit, & qui par sa beauté aussi bien que par sa naissance s'attiroit les hommages de presque toute la Cour, se déclara en leur faveur. Entêtée de son mérite, elle

elle crut qu'une liaison particuliere avec les Auteurs les plus polis & les plus estimés, la rendroit encore plus recommandable , & que l'appui qu'elle leur donneroit feroit par tout éclater son pouvoir.

Dans cette prévention , elle se trouva toute disposée à goûter leurs nouveaux sentimens , & elle n'eut pas de peine à les faire passer dans les esprits des Princes , ses proches , & de tous les Courtisans que ses charmes & son rang attachoient à sa personne , & qui avoient déjà reçu de mauvaises impressions de la part des Ministres exclus.

Ils regarderent les sentimens de V. M. & ceux de la Reine à l'égard de la Sorbonne comme des inspirations du Cardinal Mazarin. Séduits par les raisonnemens des Sophistes qui les obsedoient , ils se persuaderent que la doctrine du S. Siège & celle de l'Eglise Gallicane pouvoient bien differer l'une de l'autre , & qu'elles différoient en effet , parce qu'il y avoit quelque différence entre l'étendue des droits de la Cour de Rome sur le reste des Eglises de la Chrétienté , & ceux qu'elle posse-

possédoit sur l'Eglise de France , qui s'est maintenue dans quelques privilèges que les autres n'ont pas.

C'est justement comme si les Parties qui ont leurs causes commises devant les Cours Conservatoires de votre Royaume , croyoient que la pratique de ces Cours fût essentiellement différente de celle des autres Justices , & que les fondemens de leurs décisions ne fussent pas les mêmes Loix & la même Jurisprudence qui reglent vos autres Sujets.

Ainsi les Grands prétendirent prendre le parti de la Sorbonne , du Parlement , & de l'Eglise Gallicane opprimée en ses libertés ; contre un Cardinal que son nom même accusoit d'être à la dévotion du Saint Siège , & qui à l'ombre de votre autorité & de celle de la Reine , étoit en toutes manieres l'injuste oppresseur de la France.

C'est ainsi que les passions se travestissent , & se font même quelquefois méconnoître aux cœurs qu'elles possèdent. Les Grands se vouloient persuader , ou se persuadoient en effet qu'ils n'étoient animés que du desir de venger

ger l'affront fait aux Ministres François par le choix d'un premier Ministre Etranger , moins digne de l'être qu'eux , & moins affectionné au bien de l'Etat , ainsi qu'il le faisoit déjà paroître , en prenant hautement le parti de la Cour de Rome. Mais s'ils se fussent examinés à fond , ils auroient trouvé que ce Ministre ne leur plaisoit pas parce qu'il ne tenoit pas sa place de leur main , & que quelque grande que fût la part qu'il leur faisoit tant de l'autorité , que du maniment des affaires & de la distribution des emplois , ils s'imaginoient qu'ils en auroient encore eu davantage sous le ministere d'une de leurs créatures.

Le Parlement se crut aussi dépouillé d'une autorité qui lui appartenoit ou en propre & à juste titre , ou du moins en vertu d'une possession immémoriale par indivis avec la Couronne. Violence qu'il n'attribuoit ni à son Roi encore trop jeune , ni aux volontés absolues de la Reine ; mais aux suggestions , aux artifices & aux attentats d'un Suppôt de la Cour de Rome , d'un Etranger qui usurpoit une place laquelle ne lui étoit

44 TESTAMENT POLITIQUE
étoit pas dûe, & d'où il osoit étendre
sa tyrannie sur tout le Royaume.

Ce furent là les funestes sources de
tous les désordres qu'on vit naître dans
la suite; les étincelles qui causerent en-
fin un embrasement général, & qu'il
n'y eut pas moyen de prévenir. Le vé-
ritable remède à de semblables maux,
ne se trouve que dans l'autorité abso-
lue. C'étoient des maladies du prin-
tems de votre âge, qui n'ayant pu être
guéries que dans son Eté, le sont en-
fin si parfaitement, qu'il n'en reste
maintenant aucune trace, & qu'il leur
a succédé une vigueur que ni l'autom-
ne ni l'hiver ne pourront jamais amor-
tir.

Mais il survint de nouveaux inci-
dens qui auroient été capables de dé-
truire ces préjugés, & de faire ouvrir
les yeux aux moins clairvoyans, si on
ne les avoit pas eu volontairement fer-
més, & si l'on n'eût pas pris auparavant
la résolution de ne rien voir. Car lors-
que les Barberins persecutés par le
Pape vinrent chercher un asile en
France, le Cardinal fut-il d'avis de
le leur refuser? Se montra-t'il en cette
occasion.

occasion aussi attaché au Saint Pere qu'à la gloire & aux intérêts de votre Couronne ? Ne logea-t'il pas lui-même les Fugitifs ? Ne fut-il pas d'avis qu'on appellât comme d'abus des Bulles de la Cour de Rome, & l'appel n'en fut-il pas fait par une Déclaration de V. M. aussi bien qu'au nom de votre Procureur Général ? Procédure qui est une preuve manifeste de l'union & de la subordination tout ensemble de l'autorité du Parlement à la vôtre, & en même tems de vos sentimens à l'égard de Rome, à laquelle vous ne déferez qu'autant qu'il est juste & avec mesures, lui résistant lorsqu'il est absolument nécessaire, sans que vos Sujets aient droit de vous faire rendre compte de cette conduite.

A mesure que toutes ces intrigues se mettoient en train à la Cour, les progrès de vos armes devenoient plus lents qu'à l'ordinaire. Il ne se pouvoit pas faire que tant de feux étrangers, tant de nouveaux Phenomènes qui paroissent dans le Ciel, n'influassent sur les armées, & n'y fissent sentir leur malignité. Vous perdistes Lerida, &

vos

vos Généraux furent obligés de lever le siège de Tarragone ; mais vous prîtes Boufon en Italie , & confervâtes presque tout le reste de vos conquêtes.

Cette gloire , & celle même de les avoir faites , étoit néanmoins encore au deffous de l'honneur que vous eûtes de procurer la liberté à l'Electeur de Treves , détenu depuis dix ans prisonnier par l'Empereur pour avoir recherché la protection de la France. C'est cette constante générosité que vous faites paroître en faveur de vos Alliés , qui doit vous acquérir de leur part un attachement aussi constant. Sûrs de n'être point abandonnés ; & que V. M. ne laissera point passer un seul moment favorable d'employer sa puissance pour leurs intérêts , ils doivent , s'ils sont bien conseillés , s'abandonner tout entiers entre ses bras , & lui garder la même fidélité qu'ils en attendent , & dont ils ont vu si souvent des exemples.

Le Roi de Portugal leur en a fourni un fort glorieux sous le Regne précédent & sous celui de V. M. C'est par
les

les secours redoublés de la France que ce Prince a été rétabli , & qu'il s'est maintenu sur le Trône de ses Ancêtres, d'où l'ambition des Espagnols l'avoit exclus. Comme il n'a jamais imploré votre assistance qu'il ne vous ait trouvé prêt à la lui accorder , ce bienfait n'a pas demeuré sans rétribution , la fortune elle-même s'étant quelquefois chargée du soin de vous en récompenser.

Car les Espagnols se trouvant forts en Catalogne , où ils avoient battu le Maréchal de la Motte Hodancourt qui avoit voulu secourir Lerida , & s'étant encore rendu maîtres de Balagnier , ils auroient apparemment reconquis toute cette Province, s'ils n'eussent point perdu une grande bataille en Portugal où ils furent obligés d'envoyer la plûpart des troupes qui servoient en Catalogne : diversion qui donnant à votre armée le loisir de respirer , affoiblit tellement la leur , qu'il lui fut depuis impossible de faire de nouveaux progrès.

Les avantages que la Suede remporta en Allemagne par le moyen de votre alliance , & les conquêtes qu'elle y fit,
de

48 TESTAMENT POLITIQUE
de la plûpart desquelles la paix lui af-
fura ensuite la possession , ne sont pas
des preuves moins certaines & moins
illustres du support que V. M. est ca-
pable de donner à ses Alliés , que des
soins qu'elle prend de leurs intérêts
aussi bien dans les négociations que
dans la guerre.

Ces considérations avoient engagé
depuis peu le Prince de Mônaco à quit-
ter le parti des Espagnols pour se met-
tre sous votre protection. Mais si les
affaires , qui furent suscitées par les ré-
voltes de vos Sujets , ne vous permi-
rent point de faire pour lui tout ce
qu'il auroit pu espérer de V. M. dans
une autre conjoncture , il eut tort de
s'impatier , & de n'attendre pas que
vous eussiez calmé les troubles de vo-
tre Etat pour jouir des avantages que
votre Alliance lui auroit enfin pro-
curés , & qu'il a retrouvés depuis lors-
qu'il s'est de nouveau jetté entre vos
bras.

La campagne de l'année 1645. fut si
avantageuse pour V. M. que bien loin
d'en faire ici le détail , je ne sçai s'il
ne sera point trop long de nommer
toutes

toutes les Places qui furent emportées par vos Généraux , ou qui leur ouvrirent les portes. Les Forts de Vandrevail , Guescha , & Dringen ; de Montcastel , Mardic & Bourbourg ; les Villes de Menin , Armentieres , Bethune , Saint Venant & la Mothe en Lorraine. Il est vrai que Montcassel fut repris bientôt après , mais on repara cette perte par la défaite d'un grand nombre de troupes Espagnoles qui furent battues par le Maréchal de Gassion.

J'avoue qu'au commencement de la Campagne le Vicomte de Turenne avoit été surpris & maltraité à Mariendal par le Général Merci : mais la France eut sa revanche à la journée de Nortlingue , où vos troupes commandées par le Duc d'Enguien , & sous lui par les Maréchaux de Turenne & de Grammont , remportèrent une victoire d'autant plus illustre qu'elle fut opiniâtement disputée. Vos Généraux penserent alors succomber par leur ardeur accoutumée , faute d'avoir bien reconnu le terrain , & de sçavoir qu'il y avoit un large fossé qui ne se pouvoit franchir , entre un Village d'où

une partie de leurs troupes avoit chassé les ennemis, & un Château où ceux-ci étoient encore postés, & où il falloit les aller forcer. Mais le bonheur ordinaire des armes de V. M. avec les efforts extraordinaires que fit le Duc d'Enguien, qui reçut quelques blessures, contribua de nouveau à le tirer de ce mauvais pas, & livra prisonnier entre vos mains Glesne, Général des Impériaux, qui en fut quitte à meilleur marché que Merci, Général de l'Armée de Baviere, lequel perdit la vie dans le combat.

L'Alliance qui avoit été renouvelée entre V. M. & le Duc de Savoye, ne produisit pas ses effets si promptement qu'on se l'étoit promis. La Campagne s'ouvrit tard de ce côté-là, & il n'y a presque jamais de grands succès à attendre d'une expédition tardive. Tous les exploits se terminerent à la prise de quelques petites Places du Milanez, quelques-unes de celles dont on s'étoit rendu maître, furent aussi reprises par les Espagnols.

Mais la conquête de Roses dans le Roussillon fut un coup important, aussi
bien

bien que la bataille de Liorens , que gagna le Comte de Harcourt , & la prise qu'il fit de Balaguier. Les Espagnols qui avoient toujours tâché d'éloigner d'eux la guerre , & de la porter dans le sein de votre Etat , la sentirent alors dans le leur. Toujours prêts à faire des tentatives sur la France. aux dépens du repos des Peuples des Pais-Bas & d'Italie , & aux risques communs de votre Royaume & de ces malheureuses Provinces soumises à leur domination , pourvu qu'ils ne risquent rien eux-mêmes , ils se trouverent alors surpris , inquiets & embarrassés à détourner par la voie des conspirations comme par celle des armes , les coups qui les menaçoient de si près.

Cette Campagne qui avoit été si glorieuse , ne se termina pas moins avantageusement , puisque la Ville de Trèves se rendit à composition , & que vous eutes le plaisir d'y rétablir l'Electeur. La Campagne de 1646. s'ouvrit de même par un vigoureux exploit du Maréchal de Gassion , qui ayant surpris dans leur marche les troupes destinées pour la défense des Villes

maritimes des ennemis , en enleva la plus grande partie , & tailla l'autre en pieces.

Elle continua par la prise que vous fites de Courtrai , Ville alors bien fortifiée , qui vraisemblablement devoit être secourue d'une Armée presque égale en forces à la vôtre , proche des lignes de laquelle elle se trouvoit. Mais intimidée par les prospérités dont vos armes étoient accompagnées en tous lieux , elle n'osa se hasarder à en venir aux mains.

Si les Hollandois , comme Alliés de V. M. & des Rois vos prédecesseurs , ont quelquefois assisté la France de leurs forces maritimes , elle n'a pas manqué de sa part de leur fournir dans les occasions des secours si considérables , que cette République auroit bien dû n'en perdre jamais le souvenir. En ce tems-là vous envoyâtes le Maréchal de Grammont à la tête de six mille hommes joindre leurs troupes que commandoit le Prince Guillaume d'Orange , qui avoit dessein d'assiéger Anvers.

Le Duc d'Orléans , alors chef de votre Armée , s'étant saisi de Berg-Saint-Vinox

Vinox , & ayant repris Mardik dont les Espagnols s'étoient de nouveau rendu maîtres , crut avoir assez fait pour sa gloire. Il finit là sa Campagne & retourna à la Cour , où il prétendoit aller travailler pour vos intérêts comme pour les siens ; confondant ces deux choses qui étoient fort essentiellement distinctes , & dont V. M. n'agréoit point du tout le mélange.

Mais le Duc d'Enguien plus avide de combats , & en ce tems-là moins engagé dans les intrigues du cabinet , entreprit le fameux siège de Dunkerque , dont tous les efforts que fit Piccolomini pour y jeter du secours , ni la résistance opiniâtre des Assiégés , ne purent empêcher la prise. Ce fut un si grand surcroît de gloire pour les armes de V. M. que tous vos voisins commencèrent à prévoir quelles devoient être les suites d'un Règne dont les premières années étoient marquées de tant de prospérités.

La réduction de Dunkerque sous votre pouvoir fut suivie de deux défaites des ennemis , l'une proche de Courtrai , & l'autre entre cette même

Ville & Ypre ; si bien qu'ils ne se trouvoient pas moins affoiblis, par la perte de leurs troupes que par celle de leurs Places, & que vos armées demeuroient également victorieuses au pié des remparts de leurs forteresses & au milieu des champs de bataille.

Longwy, seule Ville qui restoit au Duc Charles de Lorraine, & avec laquelle il avoit l'imprudenc d'oser faire tête à V. M. fut contrainte de subir votre joug comme toutes les autres Places du même Etat, & de se rendre à composition, quelque bien munie & fortifiée qu'elle eût été par les soins du Duc, de qui elle faisoit l'unique ressource.

La mort du Duc de Brezé qui avoit si courageusement soutenu les efforts de l'Armée Navale d'Espagne devant Orbitello, & qui lui avoit donné la chasse, vous fut d'autant plus sensible, que les Commandans & les bons Officiers de Marine étoient encore rares en ce tems-là. Les honneurs que vous fites rendre à sa mémoire, & les marques de votre bonté pour tous ceux qui tâchent de les mériter par leurs services,

services, sont des aiguillons si puissans, qu'il ne faut pas s'étonner que vous foyez le Prince du monde le mieux servi. Ce funeste accident, & le secours qui vint à Orbitello, obligerent le Prince Thomas de lever le siège qu'il avoit mis devant cette Place.

Mais cette disgrâce fut effacée par les conquêtes que vous fites de Portolongone & de Piombino : dont la première étoit d'autant plus considérable, qu'elle incommodoit fort les ennemis dans la navigation ; parce que leurs galeres, qui avoient coutume d'y relâcher en venant d'Espagne, furent depuis contraintes de continuer leur route tout d'une traite, & privées d'un port qui leur étoit fort commode pour aborder dans le Milanez.

La prison du Maréchal de la Motte-Hodancourt étoit nécessaire pour arrêter par son exemple les plaintes indiscrettes & les discours injurieux que la licence de ce tems-là faisoit répandre contre le Gouvernement.

La jalousie des Espagnols éclata à Rome d'une maniere qui n'ayant point démenti toutes leurs anciennes brava-

des , n'eût pas aussi des suites moins honteuses qu'à l'ordinaire. Leur Ambassadeur ayant prémédité d'insulter le Cardinal d'Este , Protecteur des affaires de France , prétendit qu'au lieu de faire arrêter son carrosse devant celui du Cardinal dans une cavalcade qui se faisoit , c'étoit au carrosse du Cardinal à s'arrêter devant le sien. Leurs gens en étant venus aux prises , ceux de l'Ambassadeur , quoique préparés de longue main , furent battus & mis en fuite. Il lui fallut chercher un estafier à la place de son cocher pour le remener dans son Hôtel , & il fut ensuite obligé d'aller rendre visite au Cardinal , & de se soumettre à s'arrêter devant lui en le recontrant dans les rues. Satisfaction qui se fit avec tant d'éclat , & avec tant de réputation pour V. M. que lorsque cette Eminence sortit pour aller visiter le Pape , on entendit dans toutes les rues des acclamations du Peuple , & des cris de Vive France , Vive le Cardinal d'Este.

Les merveilleux progrès des armes de V. M. pendant les années précédentes engagèrent ses ennemis à faire leurs
derniers

derniers efforts afin d'en interrompre le cours dans la Campagne de 1647. Pour mieux réussir en leur dessein, ils joignirent la ruse à la force, la trahison de quelques-uns des vos Sujets à la prétendue bravoure des leurs : encore avec toutes ces précautions eurent-ils bien de la peine à en venir à bout. Ils s'étoient flattés d'emporter au premier assaut la Ville d'Armentières, dont les Habitans étoient d'intelligence avec eux : cependant elle leur couta tant de fatigues & tant de pertes, qu'ils la trouvèrent trop cherement achetée, & qu'à la réputation près dont ils sont idolâtres, ils auroient bien voulu ne l'avoir point acquise à ce prix.

La conquête de Landreci leur fut plus facile par la perfidie du Commandant qui leur livra la Place sans se défendre, les désordres qui commençoient à éclater à la Cour augmentant la licence des gens de guerre, & rendant les Officiers plus hardis à écouter les sollicitations qui leur étoient faites. Il y en eut néanmoins très-peu qui suivissent un si lâche exemple, & il sembloit qu'à mesure que le Peuple & les

Grands s'engageoient dans la révolte, les armées se signaloient par leur fidélité.

La perte de la Bassée qui ne fut pas enlevée par artifice, mais de vive force, & malgré les tentatives des ennemis pour la secourir, les couvrit de beaucoup plus de confusion que leurs conquêtes ne leur avoient apporté de gloire. C'est ce qu'ils sentirent si bien, qu'abandonnant les autres chimères qu'ils s'étoient déjà forgées, ils tournèrent tous leurs desseins à la réduction de cette Place, où on les vit échouer par un effet du bonheur qui accompagnoit votre Regne & par la valeur de vos Généraux.

Ceux-ci de leur côté ne manquèrent pas d'emporter Dixmude, & de s'emparer de plusieurs Forts. Ils obtinrent même en diverses rencontres particulières des avantages si considérables, qu'ils dûrent faire connoître aux Espagnols que désormais le cours des prospérités de la France ne pouvoit plus être interrompu; que le génie qui la gouvernoit étoit supérieur à celui de ses ennemis; & que leurs intrigues ni
leurs

leurs efforts n'étoient plus des digues assez fortes pour opposer à ce torrent qui alloit les inonder.

Cependant ils tâchèrent toujours de lui résister, & ils se trouvoient de tems en tems réchauffés par quelques rayons d'espérance qu'il leur sembloit voir reluire pour eux dans ce qui se passoit de moins avantageux pour vous. Ils ne plainquirent point la perte de la Ville de Lens, que vous n'aviez gagnée qu'au prix de la vie du brave Gassion; & qu'ils crurent réparée par celle que vous fîtes de Dixmude dont ils se rendirent maîtres.

La mort du Maréchal de Gassion vous ayant obligé de rappeler en Flandre le Vicomte de Turenne, qui étoit alors en Allemagne où il désoloit la Baviere & portoit par tout la terreur de vos armes, il ne put exécuter vos ordres qu'en combattant contre ses propres troupes; puisque les Suédois, qui refuserent de le suivre & qui se mirent en posture de s'opposer à son dessein, étoient à votre solde & obligés de lui obéir. Le châtiment qu'ils reçurent fut digne de leur mutinerie,

C 6

laquelle

laquelle ne porta néanmoins aucun préjudice à vos intérêts , car le reste de vos troupes ne laissa pas de ravager le Luxembourg , en passant , & de s'emparer de quelques Châteaux.

Le Duc d'Enguien , devenu Prince de Condé par la mort du Prince son Pere , ne fit pas si heureusement la guerre en Catalogne où il commanda pendant cette Campagne , qu'il l'avoit faite en Flandre , parce qu'il ne croyoit pas trouver en cette Province des ennemis dignes de lui & contre lesquels il eût besoin de tant de précautions. Il donna même un si grand essor au feu de son tempérament devant Lérida qu'il tenoit assiégée , & morgua le Gouverneur de cette Place d'une façon si dédaigneuse , que son courage aigri & animé par ce mépris fit des efforts extraordinaires pour repousser ce Prince , qui fut obligé de lever le siège honteusement pour lui , mais non pour V. M. qui n'avoit point de part à sa conduite , qui la désapprouvoit , & qui souffrit en cette Province des pertes qu'un autre Général plus prudent lui auroit sans doute épargnées.

Lorsque

Lorsque l'Electeur de Baviere avoit envoyé des Députés à Ulm pour ouvrir des négociations de paix, il avoit prétendu qu'elle se devoit faire à peu près conforme aux instructions qu'il leur avoit données, & c'est ce qui avoit fait résoudre les vôtres à se retirer. Mais enfin la force de vos armes victorieuses & l'état où la Baviere se vit réduite, forcerent ce Prince à changer de langage. Vos Députés furent priés de demeurer, & les siens contraints de recevoir les justes & raisonnables conditions qu'il vous plût de leur imposer. Prudence tout-à-fait grande quoique tardive, mais qui sauva d'un embrasement entier, un édifice dont tous les ornemens étoient déjà réduits en cendre.

Les Suédois ayant pris mal-à-propos quelques ombrages, & paroissant n'avoir plus en V. M. la même confiance qu'ils avoient auparavant, vous ne fites point de difficulté de les ramener avec douceur, & par des éclaircissements que vous voulutes bien leur donner. Ce n'est pas pour des amis dont on connoît le fond du cœur qu'il
ne

ne faut point avoir d'indulgence : ce n'est pas à ceux qui rendent un culte ordinaire au Soleil, que cet Astre doit refuser ses regards lorsque l'épaisseur d'un nuage qui s'éleve est prêt de le dérober à leur vue : au contraire leurs ténèbres méritent qu'il en ait pitié, & que pour dissiper les vapeurs qui se sont interposées entre lui & eux, il leur lance ses rayons favorables, tandis qu'il embrase de son ardeur les téméraires qui osent tirer leurs flèches contre lui, ou qu'il laisse dans l'obscurité qui les environne, ceux qui se dérobent à sa lumière de peur d'être obligés de lui rendre des actions de grâces.

Enfin l'effusion de tant de sang ayant fait rentrer la plupart des Princes vos ennemis en eux-mêmes, ils jugerent en l'année 1648. qu'il étoit tems de l'arrêter, puisqu'il n'y avoit pas d'apparence que quand on continueroit à le répandre à grands ruisseaux, on pût interrompre le cours des prospérités de vos armes; & on choisit Munster pour y traiter de la paix. Les Plénipotentiaires des Puissances intéressées s'y étant rendus, elle fut conclue entre V.
M.

M. & l'Empire à des conditions si honorables & si avantageuses qu'elles ne laissoient rien à souhaiter à la France, ni pour Elle ni pour ses Alliés. Vos Droits sur Mets, Toul & Verdun, & ceux du Parlement de Mets furent reconnus : Brissac, Philisbourg & l'Alsace entiere demeurerent sous votre domination.

Mais la fierté des Espagnols ne put encore être abatue ni par les revers que leurs armes avoient essuyés ni par l'abandonnement que l'Empereur faisoit de leurs intérêts. Se confiant sur leurs anciennes finesses, quoique usées; sur les avis qu'ils recevoient de ce qui se passoit dans l'intérieur du Royaume; sur l'espérance qu'ils avoient que les brouilleries qui étoient prêtes à éclater dans votre Cour, entraîneroient vos Généraux en des factions contraires à votre service, & affoibliroient vos forces; ils aimèrent mieux hazarder encore leur gloire en renonçant à leur repos, que de renoncer à leurs intrigues & à leurs chimeriques espérances.

Ils avoient encore une raison secrete sur laquelle ils faisoient beaucoup de fondement :

fondement: c'est que les Hollandois las de la guerre qu'ils haïssoient naturellement, & ayant perdu le Prince d'Orange leur fameux Général, souhai-toient la paix; & comme ils faisoient une puissante diversion des forces Espagnoles, on avoit résolu de traiter avec eux afin de la faire cesser, & de n'avoir plus affaire qu'à la France, dont on ne pouvoit pas comprendre que le génie dût être supérieur à celui de l'Espagne.

Toutes ces raisons furent alléguées à l'Empereur en employant les derniers efforts pour l'empêcher de conclure un Traité particulier. Mais l'Empire qui ne se gouverne pas tout-à-fait par les préventions de l'Espagne, & qui a les yeux de tant de Princes ouverts pour veiller à ses intérêts, ne laissa pas d'achever cet ouvrage si nécessaire à son repos; & ensuite vos Plénipotentiaires voyant le peu d'inclination des Espagnols à la paix, se retirèrent de Munster, & abandonnerent ces superbes courages à leurs mauvais destins.

Mais comme de tout tems ils sçavent faire des distinctions inconnues à tous les autres peuples, & qu'ils ordonne-

rent

rent autrefois des prieres publiques pour la délivrance du Pape, laquelle ils lui desiroient en qualité de Pape, tandis qu'eux-mêmes le retenoient prisonnier en qualité de Prince : la paix ne fut pas plutôt conclue avec l'Empereur, qu'ils lui firent demander du secours, non en qualité d'Empereur, puisque sous ce titre il s'étoit engagé à ne leur en point donner ; mais en qualité d'Archiduc d'Autriche.

Les craintes & les allarmes de vos Peuples firent connoître pendant que V. M. eut la petite vérole, combien ils avoient d'amour pour votre sacrée Personne. De toutes parts on n'entendoit parler que de leurs inquiétudes qui furent presque suivies du désespoir quand ils apprirent que votre vie étoit en danger ; mais lorsque la force de votre tempérament & la vigueur de la jeunesse, si ce n'est le pouvoir de vos Destins, vous eurent rendu à leurs vœux, on ne vit jamais tant d'acclamations ni de marques de réjouissance.

Les Espagnols ne voulurent pas laisser passer une occasion qui leur paroïsoit si favorable par le trouble où devoient

voient être la Cour & les armées. Ils formerent le dessein de surprendre Courtrai, & ayant fait mettre leurs troupes en marche pour aller de ce côté-là, elles eurent le tems de s'en approcher sans être découvertes. Mais ils éprouverent que le génie qui gouvernoit la France ne s'étoit pas encore retiré, car ils trouverent toutes choses si bien disposées à la défense, qu'ils furent obligés de s'en retourner pleins de confusion.

S'il y eut jamais de conjoncture qui ait fait paroître combien il est important pour l'avantage d'un Etat que l'autorité souveraine se maintienne dans toute sa force, & combien il est impossible d'exécuter de grands desseins lorsqu'elle se trouve contrequarrée & affoiblie par l'insolence des Sujets de qui la première gloire consiste dans celle de la soumission, ce fut au tems de la révolte de la Ville de Naples, qui se trouva si générale & si vive, qu'il n'y avoit point de succès qu'on ne s'en dût promettre en l'appuyant. Le Duc de Guise fit son devoir en y courant dès qu'il y fut appelé; mais il eut tort de

de s'en prendre à vos Ministres , & d'imputer le manque de secours à leur mauvaise volonté. Il falloit qu'il fût terriblement aveuglé ou malin de ne l'attribuer pas à sa véritable cause , aux factions des Grands & des Sociétés du Royaume , dont il avoit eu connoissance avant que d'en partir , & dans lesquelles il n'avoit peut-être que trop trempé.

Ce furent les traverses que tous ces Conjurés apportèrent à vos desseins qui vous empêchèrent de profiter d'une si belle occasion. A peine pouviez-vous recouvrer des finances pour entretenir les armées qui étoient nécessaires à conserver vos conquêtes , bien loin de penser alors à en faire une qui les auroit si fort épuisées. La malice des Espagnols , toujours prête à déchirer la France , l'éternel objet de leur haine & de leur envie , leur a fait dire que vous craigniez que le Duc de Guise ne fit à vos dépens cette conquête pour lui. C'est un soupçon dont V. M. a été assez lavée par la suite continuelle des actions généreuses & désintéressées qu'on lui a vu faire depuis. Quand ce Duc
auroit

auroit aspiré à la Couronne de Naples , & qu'il vous auroit demandé votre appui pour ce dessein , vous n'auriez jamais refusé d'aider à la lui mettre sur la tête. Les soins que vous avez pris de faire des Reines & des Souveraines de plusieurs de vos Sujettes , répondent assez de vos intentions pour faire couronner vos Sujets , & ce qui s'est passé en Pologne à l'égard du feu Duc de Longueville en répond aussi. Peut-être même que comme ce n'auroit pas été une action peu illustre que d'avoir cette bonté pour un Sujet de la Maison duquel vos augustes Prédécesseurs n'avoient pas lieu de se louer , le sceptre n'en auroit pas été plus mal pour vous entre ses mains ; puisqu'un si grand bienfait dont sa naissance & ses propres démarches le rendoient indigne, l'auroit sans doute absolument gagné , & que lui étant impossible de se maintenir sans votre protection , il auroit été nécessairement obligé de dépendre de vous. Quoiqu'il en soit, & quoiqu'il y eût à attendre du Duc ; soit que vous eussiez voulu garder cette conquête pour vous , ou lui en
faire

faire un noble présent , soit qu'il eût voulu vous la ravir & qu'il y eût réussi , il étoit de votre intérêt d'arracher ce fleuron de la Couronne d'Espagne , sauf à décider ensuite sur quel chef il auroit dû être posé.

Mais les factions de vos propres Sujets , plus dangereux ennemis de votre gloire que les Espagnols & que toutes les Nations du monde ensemble , ne s'occupoient qu'à vous lier les mains , & à arrêter les mouvemens naturels du corps de l'Etat , qui ne se font que par le moyen des finances. Ce sont les nerfs qui rendent ce corps robuste ; c'est le sang qui circulant tour à tour dans toutes les veines , doit toujours se rendre au cœur comme à son centre , & qui en passant d'une extrémité du corps à l'autre , doit venir voir en quel état est cette source de son mouvement , & lui aider à entretenir la vigueur qu'il reçoit d'elle , toujours prêt à s'y retirer pour la défendre aussi-tôt qu'il la sent attaquée de quelque accident externe.

Ce mouvement étant donc interrompu par les oppositions du Parlement

ment & par ses refus de vérifier vos Edits , il ne vous fut pas possible de vous prévaloir des avantages que la fortune vous présentoit. Il falloit y renoncer. Et V. M. le pouvoit-Elle faire sans chagrin & sans indignation ?

Pouvoit-Elle sans un déplaisir extrême & sans un vif ressentiment se voir enlever des lauriers qu'il lui auroit été si glorieux & si facile de cueillir. Mais par quelles mains lui étoient-ils arrachés , ces lauriers ? C'est ce qui absorbe les esprits , & qui fait mieux comprendre que toutes les raisons du monde , de quelle nécessité il est pour le bien d'un Etat qu'il soit gouverné par une autorité absolue. Par quelles mains , par quelles voies vous furent retranchés ces nouveaux triomphes qui se preparoient pour V. M. Ce fut à reprendre la chose dans son principe , par les intrigues de ceux d'entre les Ministres qui étoient mécontents du peu de justice que la Cour avoit rendu à leurs mérites ; & plus encore par le pieux dépit de deux ou trois Docteurs , dont les chagrins passant dans le cœur de chacun de leurs Sectateurs , allèrent

faisir

faisir toute la Sorbonne. Cette Faculté poussée d'un zèle à peu près égal à celui qui la fit agir au tems de la Ligue contre Henri III. à peu près avec la même impétuosité & le même aveuglement, & voulant à quelque prix que ce fût faire admettre des doctrines dont elle avoit entrepris d'appuyer la nouveauté, elle arma l'autorité du Parlement contre l'autorité Royale, aida à surprendre les esprits des Grands par les artifices des Directeurs de conscience, & acheva d'envenimer les playes que les Ministres exclus avoient commencé de faire. Voilà la fidélité du Parlement & du Clergé. Voilà l'usage que ce dernier fait faire du secret des consciences, & de l'empire qu'il exerce sur elles. Voilà les fruits de cet esprit de Religion qui ne prétendant point relever de son Roi, s'érige des fantômes d'autorité, auxquels, parce qu'ils sont de sa façon, il se soumet bien plus volontiers qu'à ses propres Souverains, dont il ne regarde l'autorité que comme subordonnée, quoique ce soit la première & peut-être la seule légitime autorité du monde pour le

gou-

gouvernement des Sociétés politiques.

Il y avoit déjà plusieurs années que ce feu couvoit sous les cendres , & que peu à peu il prenoit des forces & commençoit à éclater ; mais il ne s'étendit qu'à mesure qu'on lui approcha des matieres combustibles. Les Edits que vous étiez obligé de faire afin de lever les fonds nécessaires pour l'entretien de vos armées , pour celui de vos Agens & de vos Pensionnaires dans les Cours étrangères , & généralement pour l'exécution de tous vos desseins , étoient des démarches dont vous ne deviez rendre compte à personne , & qu'il vous étoit libre de pousser ou d'arrêter à votre gré. Le Parlement néanmoins par une témérité digne du châtiment le plus severe , refusa de faire l'enregistrement de ces Edits , & se servit de ce vain prétexte pour couvrir ses mauvaises intentions.

L'effet en alla si loin , que presque toutes les Compagnies Souveraines de Paris eurent l'audace de faire une union par laquelle elles se mettoient en état de contrebalancer votre Royale autorité , & qui auroit peut-être intimidé
tout

tout autre courage que le vôtre. Mais quelque suite qu'il y eût à craindre d'une conduite si déréglée & si outrageante, votre fermeté ni la vigueur du gouvernement ne se démentirent point. Vous fîtes arrêter quatre des principaux d'entre ces Rebelles, & vous cassâtes par un Arrêt de votre Conseil, l'union de ces féditieuses Compagnies, comme étant un attentat à votre absolu pouvoir, & une suite de leur mutinerie.

Au préjudice de cet Arrêt, ces factieux Corps ne laisserent pas de s'assembler, & quoique l'Avocat Général Talon par une fidélité & un dévouement pour son Maître, dont il y avoit alors peu d'exemples, leur remontrât que les ennemis étrangers tireroient avantage des désordres qu'ils alloient faire naître; qu'une autre première Ligue ayant déjà causé tant de désolation dans le Royaume, il ne comprenoit pas comment on pouvoit seulement penser à en faire une seconde; qu'il n'y avoit à suivre en France que la voie de la plus parfaite soumission pour son Monarque; on n'eut point d'oreilles

D pour

pour écouter des raisons , à quoi on ne pouvoit pas repliquer.

Au contraire , on proposa la révocation des levées de deniers qui se faisoient au nom de V. M. & qu'il fût établi une Chambre de Justice pour connoître des abus & des malversations commises par vos Officiers dans les Finances , avec quantité d'autres insolentes demandes , pour ne pas dire extravagantes, qui meritoient qu'en effet il y eût une Chambre de Justice, érigée pour connoître de tant d'outrages , & pour faire punir de si hautes témérités.

Ce ne fut pas assez que de demander, on voulut obtenir ; & à ce défaut, on se fit justice à soi-même. On donna des Arrêts par lesquels on révoquoit les Intendans que vous aviez dans les Provinces : on ordonna qu'il seroit informé des exactions & des concussions qu'ils y avoient commises. Enfin , on poussa les attentats si loin & en tant de manieres, que non-seulement on usurpa véritablement le Ministère du Cardinal & les droits de la Regence de la Reine , mais votre propre autorité dans toutes ses parties. C'étoit

C'étoit là dans le fond le but de chacun des Rébelles , & se félicitant d'y être parvenus , il n'y eut point d'essai qu'ils ne voulussent faire de leur pouvoir. Ils décidèrent donc que ce n'étoit pas V. M. qui expliquoit ses volontés dans ses Déclarations ; qu'on n'y devoit reconnoître que les volontés de vos Ministres qui se prévalaient de votre minorité , & qui n'étoient point si attachés à vos intérêts , ni si affectionnés au bien public que le Parlement ; on pouvoit ajouter encore ; ni si disposés à usurper les droits de la Régence , & à s'en approprier les plus essentiels , afin de les garder toujours , & de ne vous laisser à l'avenir que l'ombre de la Royauté.

Il n'étoit pas possible que ces troubles domestiques ne relevassent le courage de vos ennemis étrangers , qui contre leur coutume , se tinrent tout l'hiver en mouvement pour en profiter. S'ils ne purent d'abord s'emparer de Courtrai à cause de la vigilance du Gouverneur , ils ne le manquerent pas dans la suite , non plus que Furnes , Erteres & Lens : & ils auroient sans

D 2 doute

doute poussé bien loin leurs progrès ; si le bonheur de V. M. qui se manifestoit dans les avantageux succès des mérites du Prince de Condé ne les eût arrêtés par le gain d'une bataille.

Ce Prince s'étant trop avancé pour secourir Lens , que les Espagnols tenoient assiégé , & n'ayant pas pris assez de soin de s'informer de l'état du siège , se trouva si proche de leur camp , après qu'ils eurent emporté la Place , que n'ayant ni eau ni fourrage , il se vit obligé de penser à faire retraite sous les yeux des ennemis. Ils ne manquèrent pas aussi de prendre leurs tems pour le charger , & ils l'auroient entièrement défait , si ce Prince , voyant sa perte inévitable à poursuivre son dessein , n'eût pas fait de nécessité vertu en prenant la résolution de livrer la bataille pour se tirer du mauvais pas où il s'étoit engagé.

C'est dans cette occasion que les bons Destins de V. M. & la seule valeur des François , destituée de prudence , & ne comptant que sur elle-même , l'emportèrent sur tous les avantages que les Ennemis avoient de leur côté. Une Ar-
mée

mée victorieuse qui venoit de prendre une Place considérable ; qui étoit couverte de cette Place , qui en tiroit abondance de vivres ; qui avoit pour Chef l'Archiduc d'Autriche , Prince brave & expérimenté ; qui étoit plus forte que la vôtre qu'elle attaquoit dans sa retraite , fut néanmoins battue & absolument défaite ; & perdant en même tems sa nouvelle conquête, elle perdit encore Furnes , dont vos Généraux se rendirent maîtres. Si l'on eût pu voir dans les cœurs des ingrats Parisiens , & lire ce qui s'y passoit , on auroit connu sans doute que cet avantageux & inespéré succès ne leur étoit pas moins insupportable qu'aux Espagnols , puisqu'il relevoit au dehors l'éclat de votre puissance , qu'ils tâchoient d'obscurcir. Vous leur en fîtes paroître votre juste ressentiment , en ordonnant qu'à l'issue du *Te Deum* on se feroit des plus obstinés d'entre les factieux , & qu'une partie des autres eût à se retirer de Paris.

Ce remède si nécessaire au mal qui affligeoit cette grande Ville , & dispensé si conformé aux regles de

D 3 l'Art ,

l'Art , fit toutefois un effet contraire à celui qu'on en devoit naturellement attendre. Les humeurs peccantes de ce corps étoient si abondantes , & dans un si prodigieux mouvement , qu'elles surmonterent la vertu du remède , & qu'elles en tirèrent un nouveau secours pour entretenir leur dérèglement.

Toute la Ville se mit en émotion. On tendit les chaînes ; on fit des barricades ; on s'arma ni plus ni moins que si l'on eût attendu son plus cruel ennemi. Il parut cet ennemi , qui méritoit effectivement ce nom par rapport à l'horreur qu'il avoit pour un procédé si opposé à la fidélité & à l'amour des François pour leur Monarque. Ce fut le Chancelier , & V. M. même en la personne de ce premier Ministre de Justice , puisqu'il vous représentoit & qu'il portoit vos ordres. Mais il fut aussi reçu d'une manière digne de l'idée sous laquelle on le regardoit , & sans compter les injures qu'on vomit contre lui , il eut toute la peine imaginable à se sauver des coups de mousquets qui lui étoient tirés de toutes parts , & des mains parricides qui étoient prêtes à l'égorger.

Il fallut donc rendre à ces Furieux les objets de leur affection , les Peres de la Patrie , les grands Libérateurs qui s'immoloient pour sauver le Peuple de la tyrannie de la Cour , & de l'oppression où le jettoit une légère augmentation de quelques droits , qu'elle étoit obligée d'imposer par la nécessité d'entretenir des forces capables de résister aux ennemis de V. M.

Attentat innoui ! insolence digne d'un éternel châtiment ! dont il ne faut pas s'étonner que V. M. ait gardé un si vif ressentiment dans le cœur , quoiqu'Elle en arrête les effets , & que par une bonté qui n'eut jamais d'exemple , Elle ne s'en souviene qu'autant qu'il est nécessaire pour se mettre en état , & ses Successeurs après Elle , de n'être plus exposés aux accès d'une si criminelle fureur.

Elle fut si grande , cette fureur , que la Reine , & tout ce qu'il y avoit de gens fidèles auprès de vous , jugerent à propos de vous faire sortir d'une Ville où l'on ne sçavoit pas si vous étiez en fureré. La suite fit bien connoître qu'on ne pouvoit trop se tenir sur ses gardes.

Si l'impunité fait croître l'audace , la réussite ne manque pas de la porter à son dernier comble. Le Parlement s'étoit fait rendre les prisonniers qui étoient de son Corps ; mais afin que tous les Auteurs des pratiques secrètes & des factions publiques , pussent se liguier ensemble, & se prêter mutuellement du fecotirs , il osa encore demander la liberté de Chavigni.

Ainsi il se déclara le Protecteur généralement de tous ceux qui vous avoient offensé ou mal servi. Votre autorité ne devoit plus même s'attendre jusques à châtier vos Ministres lorsqu'ils manquoient à leur devoir , & qu'ils faisoient un mauvais usage de leur administration. Il falloit attendre l'agrément de vos Supérieurs pour toutes vos démarches , & conséquemment ménager sans cesse chacun d'entre eux , afin de vous les rendre favorables.

A la faveur de ces nouvelles constitutions dans votre Royaume , il y a beaucoup d'apparence qu'il n'auroit pas manqué de devenir plus florissant que jamais. C'étoit sans doute le grand chemin d'étendre les bornes de la Fran-

ce ; de la rendre redoutable à ses ennemis ; d'y faire regner la paix , l'abondance , le commerce & les beaux arts. Il n'y auroit eu qu'à aller consulter tous les Senats qui se feroient attribués l'autorité d'y pourvoir , qu'à mettre le secret des affaires entre les mains de tant de personnes si discrettes ; qu'à travailler à les entretenir toujours dans une bonne intelligence avec V. M. & entre elles-mêmes ; qu'à leur inspirer un esprit d'activité & de zèle pour agir dans les affaires publiques avec plus d'ardeur que dans les leurs propres ; qu'à veiller à ce que le nombre infini de places qui viendroient à vaquer dans ces augustes Corps , ne fussent pas remplies des gens mal-intentionnés, brouillons , ou aisés à corrompre , d'ames viles & mercenaires.

On doit donc regarder comme un miracle & comme un effet de l'influence de votre Astre , que pendant ces défordres , non-seulement vos pertes n'ayent pas été plus loin que vos premières conquêtes ; mais que vous ayez conservé la plûpart de ces conquêtes , formé des sièges , gagné des ba-

D 5

tailles ,

tailles , secouru vos Alliés , & contraint une partie de vos ennemis à vous demander la paix. Ce fut le fruit de la célèbre journée de Sommerhausen , où les troupes de l'Empereur ayant été défaites , il fut réduit à accepter les propositions dont j'ai ci-dessus parlé , qui étoient si avantageuses pour V. M. & pour tous ses Alliés , qu'il ne parut point que ce qui se passoit au dedans de votre Royaume , eût apporté au dehors la moindre diminution à votre crédit. Car sans compter ce qui regardoit la Couronne de Suède & vos autres Alliés d'Allemagne, qui tous eurent lieu d'être satisfaits de la paix , sans parler de l'Electeur de Trèves , que vous fites rentrer en possession de tous ses biens & de ses dignités , vous demeurâtes maître & possesseur en propre de Pignerol , de l'Alsace , & de plusieurs autres Pais qui vous furent cédés.

Vous secourutes même encore ceux de vos Alliés qui demeuroient en guerre. Vous eutes des Armées en Italie pour y appuyer les droits du Duc de Savoie , & pour y attaquer les Etats
du

du Roy d'Espagne , sur lequel elles gagnerent une Bataille proche de la Rivière d'Oglïo. Celles que vous aviez en Flandres & en Catalogne , firent lever quelques uns des sièges que les Ennemis y avoient entrepris, & en formerent à leur tour. Elles s'emparèrent de Furnes , de Chasté en Lorraine , d'Epinal & de Bar. Tortose fut contrainte de subir la même loi. Elles défirent le Comte de Ligneville , & votre Armée Navale , quoique presque de la moitié inférieure à celle d'Espagne , lui donna néanmoins la chasse proche de Naples , & lui fit perdre plusieurs Vaisseaux. On peut conclure de ces exploits , quels auroient été les progrès de vos armes , si vous eussiez pu les pousser avec toute la vigueur que vous auriez fait dans une autre conjoncture : mais l'interruption qui étoit survenue aux levées des finances , & les occupations qu'on donnoit à vos Ministres , ne permirent pas d'entreprendre tout ce qu'on auroit facilement exécuté en un autre tems.

Il ne faut pas douter que les attentats du Parlement d'Angleterre ne four-

nissent de dangereux exemples à ceux de France, qui sembloient encore un peu plus excusables que celui-là, si toutefois le manque de soumission à son Souverain, en quelque cas que ce soit, peut être excusé. Vous étiez mineur; on s'en prenoit à des Ministres auxquels on vouloit que la Reine eût trop de confiance. Mais quel affreux procédé ne tint point le Parlement d'Angleterre contre son Roi dans la plus grande vigueur de son âge? Abandonné, trahi, livré & renvoyé de Caïphe à Pilate, il fut enfin jetté dans une étroite prison, d'où il ne sortit plus que pour perdre la vie sur un échaffaut.

On ne peut trop admirer la fermeté de la Reine & celle du Ministre, de n'avoir point été intimidés par ce pernicieux & détestable exemple; ni leur bonne conduite d'avoir sçu éviter le danger qui pendoit sur la tête de V. M. & sur celle de la Reine, & encore plus sur celle du Cardinal & de vos autres fidèles Serviteurs.

L'Espagne, qui dans toute autre circonstance de tems auroit regardé avec horreur l'attentat des Peuples d'Angleterre,

gleterre , & l'usurpation des droits de la Couronne , fut la première à reconnoître cette nouvelle République , à la naissance de laquelle elle n'avoit aucun lieu de prendre un si grand intérêt. Son but étoit de faire connoître aux Factieux de France quel accueil elle feroit à des voisins qui suivroient les traces de l'Angleterre , & de confirmer par cette démarche éclatante les assurances de sa faveur & de son secours qu'Elle leur faisoit promettre en particulier.

Cependant ces avances pour ce nouveau Gouvernement ne produisirent pas des effets fort avantageux pour ceux qui les avoient faites ; & lorsqu'après tous les autres Etats , la France qui vit qu'elle ne pouvoit plus faire autrement, envoya des Agens & ensuite des Ambassadeurs en Angleterre ; ils furent traités avec une distinction qui ne devoit pas être agréable à l'Espagne. Mais ce qu'il y eut de plus essentiel, est que sur un différend qui s'éleva à l'occasion du salut des pavillons, on convint que les Vaisseaux de Fr. & d'Angleterre ne seroient tenus de faire aucune soumission les uns aux autres , à moins que les

les Officiers Généraux de l'Amirauté s'y trouvaient en personne ; condition qui devoit être également observée des deux côtés.

Quelques soins que pussent prendre vos Généraux , & quelque courage qu'ils fissent paroître , il leur fut impossible de parer à toutes les entreprises des ennemis. Les levées des gens de guerre étoient interrompues par l'interruption de celles des finances. Vos Armées ne recevoient point de renfort , les pertes n'étoient point réparées , les recrues ne se pouvoient faire. Ces désordres qui sembloient devoir causer la ruine entière de vos troupes , & donner lieu à vos ennemis de faire de grands progrès , ne furent pourtant accompagnés ni de l'un ni de l'autre de ces malheurs , puisque les pertes que vous faites furent assez légères & peu proportionnées aux craintes qu'on avoit , vos Officiers entretenant les Armées , avec tant de soin , & les ménageant si bien , qu'elles se maintinrent dans un état florissant.

Comme la sanglante tragédie qui venoit de se jouer en Angleterre étoit capable

capable de faire ouvrir les yeux aux plus aveugles , il ne faut pas s'étonner que la Reine & vos Ministres qui veilloient avec tant d'affection & de prudence à la conservation de votre sacrée Personne , prissent alors leurs mesures pour la faire sortir de Paris. Démarche d'autant plus nécessaire , qu'il étoit impossible de faire sentir le poids de votre autorité à cette Ville rébelle , pendant qu'elle vous tenoit renfermé dans son sein. Votre salut auroit apparemment dépendu de la diminution ou de la perte entière de votre pouvoir , & l'on n'auroit jamais osé s'opposer à l'usurpation que prétendoient faire de vos droits ceux qui auroient eu entre les mains un gage si précieux pour leur répondre du succès de leurs desseins.

Mais lorsque vous futes hors de leurs atteintes , & que vous eutes pris l'avis de votre Conseil , vous recommençâtes à reprendre votre ton naturel , & à faire entendre la voix d'un maître qui prétendoit se faire obéir. Soleil auparavant obscurci par un nuage épais & noir , qui ne sembloit pas moins menacer que des ténèbres éternelles , mais
qui

qui perçant enfin au travers , revint paroître sur l'horifon de la France , & la tirer de l'obfcurité où elle fe voyoit plongée.

Ce n'étoit pas toutefois affez que d'illuminer cette fphère , il falloit que la force de vos rayons diffipât entièrement l'affreux nuage qui s'étoit formé dans la région de l'air, & qui fubfiftant toujours avec fa malignité , fe trouvoit par fes mouvemens continuels interposé fans cefse , entre vous & les cercles inférieurs. Cette opération ne fe fit pas fans des fracas épouvantables. Votre chaleur venant à combattre ces froides vapeurs qui s'étoient élevées du fond des cloaques de la malice humaine , & qui avoient tranfi la plûpart des cœurs qu'on auroit dû voir brûler d'ardeur pour votre fervice , elle excita des tonnerres & des foudres , qui roulant avec une impétuofité terrible , frapperent , détruisirent , désolèrent une infinité d'endroits , & ne cederent à l'ardeur de l'Aftre qui les réchauffoit , qu'en fe fondant en une pluie fi violente , qu'il fembla que tout le Royaume en dût être inondé.

Le premier choc fut une Déclaration de V. M. qui transportoit le Parlement de Paris à Montargis. Châtiment propre à faire sentir au Rebelles l'étendue de vos droits & de votre pouvoir , si leur endurcissement ne les avoit pas rendus insensibles. Mais loin de se mettre en état d'obéissance & de soumission afin de vous fléchir , cette mutine Compagnie s'empara de vos magasins , s'assura de vos forteresses , rendit plusieurs Arrêts concernans les finances , les Charges , les Offices du Royaume , & tous les autres droits prérogatives & revenus de la Couronne , & déclara vos Ministres perturbateurs du repos public.

On vit alors les mauvaises semences , qui de longue main avoient été jettées dans les cœurs des Grands , & qui n'y avoient que trop germé , commencer à produire des fruits amers & empoisonnés. Il y en eut plusieurs qui allerent offrir aux rebelles Compagnies les services qu'ils devoient à V. M. achevant ainsi de leur persuader qu'elles étoient effectivement montées à votre place , que toute votre autorité leur étoit dé-

volue ,

volue , & que tout le monde la croyoit avec justice entre leurs mains , & l'y voyoit avec joie.

Enfin , la guerre fut hautement déclarée entre le Souverain & les Sujets , entre V. M. & le Parlement de Paris , qui entraîna après lui la plûpart des autres Parlemens de France. Lorsqu'on veut représenter le dernier degré de folie , on rapporte l'exemple d'un nain qui se mesure à un géant. Qu'on juge à présent que l'ordre naturel est rétabli, si cette comparaison peut jamais avoir une application plus juste au Parlement à l'égard de son Roi , & si les échasses ridicules & démesurées sur lesquelles ce prétendu Colosse se guindoit , pouvoient manquer d'être apperçues de tous ceux qui n'étoient pas tombés dans une extravagance pareille à la sienne.

On ne put pas aussi s'empêcher dès-lors d'en juger à peu près de même , quand on vit que toutes ces troupes de féditieux , au seul blocus de Paris , qui alloit sans doute être affamé , furent obligées d'entrer en des conférences, & de rechercher une paix qu'ils
ne

ne méritoient pas d'obtenir , & que votre clémence leur accorda. Elle fut suivie d'une circonstance remarquable , c'est qu'elle ne fut pas approuvée des Grands du parti , qui ne s'étant déclarés que les derniers , n'étoient pas toutefois les moins à craindre : car on peut dire que la révolte des Parlemens n'étoit que comme un embrasement soudain , qui jettoit à la vérité une grande lueur , mais qu'on prévoyoit bien ne devoir pas être de durée ; au lieu que la conjonction des Grands , à ce parti , étoit l'effet d'un feu qui couvoit depuis long-tems dans les fondemens de l'édifice , & qui s'y étoit attaché peu à peu avec tant d'opinâtreté , qu'on pouvoit craindre qu'il ne le consumât entierement.

C'est à quoi travailloient puissamment ceux qui n'avoient pas pu être vaincus par vos bontés , parce qu'ils desiroient avec une passion aveugle de s'agrandir à vos dépens , & d'entrer à quelque prix que ce fût , en possession d'une partie de votre autorité. Celle que le Prince de Condé s'étoit acquise par le bonheur dont ses exploits a-

voient

voient été accompagnés , leur sembla alors la plus propre à contrebalancer la vôtre. On avoit cent fois voulu l'embarquer dans les projets des Factieux , mais ses occupations guerrieres le tenant trop attaché , il n'avoit pas eu de goût ni de loisir pour les intrigues , & il s'étoit laissé posséder tout entier par son avidité pour la gloire.

Ce foible qu'on connoissoit , fut l'endroit par lequel on scût enfin le prendre. Il avoit déjà assez souvent prêté l'oreille aux sollicitations des autres Princes & de la Duchesse de Longueville ; mais il avoit été autant de fois entraîné par son ambition au commandement des Armées qu'il tenoit de V. M. & de son Conseil. Il n'aspiroit donc qu'à se conserver en vous demeurant toujours fidèle. Content de lui-même & de l'éclat de sa réputation , il oublioit volontiers dans les bras de la victoire ces engagements de faction beaucoup moins charmans pour lui , & qui convenoient moins à ses inclinations.

Mais depuis qu'on eut trouvé le secret de lui persuader que cette gloire
dont

dont il étoit idolâtre , recevoit de vives atteintes de la part de vos Ministres , & qu'ils n'avoient pas pour lui les égards dûs à un Prince de son rang, & encore plus à un Héros de son caractère , il fut facile de pousser son impétuosité aussi loin qu'on le desiroit. On l'engagea à faire des demandes dont on sçavoit bien qu'il seroit refusé , & ces refus furent autant d'outrages qu'il ne put pas diriger.

C'est ainsi qu'un air contagieux se communique & infecte tous ceux qui le respirent. La mode étoit venue de ne devoir plus rien à son Souverain. C'étoit lui témoigner assez de respect que de ne tâcher point d'empiéter sur ses droits ; & lorsqu'on lui rendoit service , ce n'étoit plus par les devoirs de la naissance , ni pour lui payer les légitimes tributs qui lui étoient acquis, c'étoit lui faire grace , & il ne pouvoit sans injustice & sans ingratitude ne pas accorder toutes les récompenses qu'on se mettoit en tête d'exiger de lui.

Ces dangereux exemples ne pouvoient pas manquer d'être suivis des
Seigneurs

Seigneurs de la Cour , & de causer de terribles défordres. Le Comte d'Alais forma des projets sur ces modèles , & pensa troubler toute la Provence en commençant par Aix , audace qui en un autre tems ne lui eût jamais monté dans l'esprit. Mais pour la Ville de Bourdeaux, il eut été surprenant qu'elle n'eût pas joué son rôle dans cette scène , où tant d'autres Villes commençoient déjà à paroître.

Durant ces cruelles traverses qui survenoient de toutes parts à V. M. on ne pouvoit point espérer de plus grand avantage pour ses armes , que celui qu'elles avoient de se maintenir ; de prendre du côté des Pais-Bas , pour le moins autant de Places sur les ennemis qu'ils en prenoient sur vous ; de les battre plus souvent qu'ils ne battoient vos troupes , & de faire avorter la plupart de leurs desseins en Catalogne. Ce bonheur sera regardé comme une merveille par tous ceux qui feront réflexion sur l'état où étoient alors les affaires de votre Royaume.

Il est aisé de juger combien étoit violent cet état , puisque vous fûtes obligé

obligé de faire arrêter au commencement de l'année 1650. trois Princes, dont il y en avoit deux de votre Sang Royal. Ce coup fit paroître votre autorité, en toute sa force, dans un tems où on la regardoit comme plus de demi partagée & foulée aux pieds. Cependant on étoit tellement prévenu de cette pensée, & l'exemple de la catastrophe d'Angleterre avoit si fort frappé les esprits, qu'il y eut des gens qui regarderent cette vigueur comme le dernier effort d'une autorité mourante, & comme la lueur que pousse tout d'un coup une lumiere qui va s'éteindre.

Le Vicomte de Turenne fut de ce nombre, car il se feroit bien donné de garde de prendre les armes contre V. M. s'il ne se fût point si lourdement mépris. Cet esprit ployable, toujours prêt à prendre le parti de plus fort, toujours attentif aux occasions de faire valoir ses ruses à la Cour comme à la guerre, toujours en mouvement pour se trouver où on croyoit qu'il n'étoit pas, & pour emporter par surprise ce qu'il n'osoit attaquer à force ouverte,

ne

ne manqua pas de s'approcher de Paris avec ce qu'il avoit pu obtenir des troupes Allemandes & Espagnoles , & ce qu'il avoit pu en débaucher de Françoises , dans le dessein de forcer la prison des Princes. Un service si grand , si éclatant , & qui portoit sans doute le dernier coup à l'autorité Royale, s'il eût pu réussir , auroit mérité une reconnaissance proportionnée à sa grandeur. C'étoit le moins que le Libérateur eût pu exiger pour sa part , que de faire restituer Sedan à sa Famille , avec toutes les annexes sur lesquelles elle avoit autrefois étendu ses prétentions.

Il ne lui fut pas toutefois si facile d'exécuter son dessein , qu'il se l'étoit imaginé. Il se vit obligé de reculer , & par malheur pour lui , dans l'occasion qu'il croyoit la plus importante de sa vie , & où il ne s'agissoit pas de moins que de recouvrer une Principauté perdue , il ne trouva point de jour à faire une secrète contre-marche , & à revenir surprendre ses ennemis , c'est-à-dire , les fidèles serviteurs de son Roi. En un mot , il connut qu'il s'étoit trompé en prenant les François pour des Allemands. 11

Il fut donc réduit à revenir tambour battant à la tête de ses troupes mendrées chez les Espagnols, ou achetées des pierreries que lui fournirent les Grands de sa cabale, & de l'argent qu'ils emprunterent de toutes parts, s'imaginant qu'au moins il alloit se saisir de Damvillers, que le Gouverneur avoit promis de lui livrer. Mais ni ce dessein ni ceux qu'il fit sur diverses autres Places ne lui réussirent pas. Le succès de la bataille de Rhetel lui fut encore moins favorable: il ne servit qu'à réhausser l'éclat de votre gloire, à faire triompher votre bonheur entre les mains du Cardinal Mazarin qui étoit présent, & à donner au Général révolté plus d'associés au Bâton de Maréchal de France qu'il n'en souhaitoit. Ainsi toutes les espérances de ce fameux Général s'évanouirent peu à peu dans la suite. Ses disgraces lui firent connoître la vanité de ses projets. Tant de préparatifs pour mettre le feu aux quatre coins de la France se dissipèrent en fumée, & malgré toutes les chimères qu'il s'étoit formées, il demeura simplement le Vicomte de Turenne pour

E lui,

lui, & Maréchal de France pour qui le voulut , aspirant toute sa vie , après être déchu d'une si haute espérance , à d'autres grandeurs auxquelles la prudence de V. M. n'a pas jugé à propos de l'élever.

Le châtement des Princes ayant paru assez grand par l'éclat & par la rigueur de leur prison , & tous leurs amis , à la tête desquels se mit le Duc d'Orleans , vous sollicitant de leur rendre la liberté comme à des gens qui étoient tout-à-fait mortifiés , & qui ayant une bonne fois connu que vous étiez leur Maître , vous garderoient à l'avenir une fidélité inviolable , & demeureroient parfaitement soumis à vos volontés , V. M. se laissa fléchir , & fit ouvrir les portes de leurs prisons. Elle reçut aussi en grace la plûpart de ceux qui avoient pris leur parti , entre lesquels le Vicomte de Turenne , qui s'en étoit très-mal trouvé , accepta de bonne foi l'amnistie , dans l'espérance que quoiqu'il en fût , & qu'aparamment il dût toute sa vie demeurer Prince sans Principauté , il auroit toujours plus d'avantage à recevoir les influences des
rayons

rayons du Soleil , que celles des autres Planettes , qui n'ont de feux à communiquer que ceux qu'elles empruntent de cet Astre.

Il n'en fut pas de même des Princes élargis. Vos bontés fomentèrent leur orgueil & enhardirent leur audace. Ils demandèrent la retraite de votre Ministre, qui avoit été déjà auparavant proposée par leurs amis & par le Parlement. V. M. n'y auroit jamais néanmoins consenti, si le Ministre même, qui ne vouloit pas qu'il lui fût imputé d'avoir rallumé dans la France le feu de la guerre civile, ne se fût retiré à Cologne.

Ce devoit être assez à tous ces téméraires ambitieux que d'avoir frappé à ce but, auquel ils marquoient viser depuis long-tems, sans que cette contrainte fût encore accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'exciter votre ressentiment. Mais on ne s'en tint pas là. Le Parlement voulant triompher jusques au bout, donna divers Arrêts contre le Cardinal, pour le noircir & pour lui ôter toute espérance de retour dans le Royaume, & regardant le Prince de Condé com-

me l'ennemi irréconciliable d'un Ministre qui lui avoit fait un affront si sanglant , il recommença à flatter ce Prince , & à lui inspirer l'envie de se rendre de nouveau Chef de parti.

Il ne fallut pas beaucoup l'en solliciter. Tout l'y pouffoit , ses premières préventions , son humeur inquiète , le ressentiment qu'il avoit de sa prison , son nouveau crédit , l'occasion de l'âge de V. M. destituée de son Conseil ordinaire , & qui ne devant pas encore avoir beaucoup de fermeté & d'expérience , sembloit être livrée entre ses mains. Il y étoit encore excité par une partie des Grands , comme le Duc de Beaufort & le Coadjuteur , qui sous son ombre , & par le besoin qu'il auroit d'eux , espéroient avoir quelque part au commandement qui lui demeureroit , à quoi ils avoient pris goût durant les troubles précédens,

Chavigny , qui avoit aussi été mis hors de prison , & qui néanmoins n'étoit pas content d'avoir repris sa place au Conseil , parce qu'il connoissoit que la Reine ne lui accorderoit jamais celle où il ne cessoit pas d'aspirer,

fut

fut un des plus dangereux partisans du trouble. Il obligea le Prince de rompre les Traités qu'il avoit faits avec la Reine, dans l'espérance que de nouvelles brouilleries lui donneroient peut-être moyen d'obtenir ce qu'il voyoit bien que la Cour lui refuseroit toujours tant qu'elle seroit libre, & qu'on ne la feroit point agir par contrainte.

Enfin, la Duchesse de Longueville par des motifs encore moins raisonnables, le Prince de Conti, le Duc de la Rochefoucaut, le Duc de Nemours, & presque tous les amis du Prince l'entraînoient dans un parti auquel il n'avoit que trop de penchant; & le Coadjuteur, esprit malin & dangereux, qui avoit de nouveau rompu avec lui, & qui vouloit le perdre, aida à l'y précipiter par ses intrigues.

Ainsi il sortit de Paris & se retira en son Gouvernement de Guienne, où il se croyoit tout-puissant. Il ne comptoit pas moins sur l'Anjou & sur le Duc de Rohan qui en étoit le Gouverneur. Le Comte du Doignon, qui l'étoit du Brouage & de la Rochelle, prit aussi son parti. Tavanès & Marfin

E; qui

qui commandoient l'un sur les frontières de Champagne, & l'autre en Catalogne, débauchèrent une partie de vos troupes & les lui menerent; ce dernier abandonnant la Catalogne dans un tems où Barcelonne assiégée par Dôm Juan d'Autriche, avoit besoin d'un secours qu'il pouvoit aisément lui donner.

On fut obligé de recourir aux armes pour s'opposer à une si grande révolte qui faisoit connoître qu'on en vouloit plus à votre autorité qu'à votre Ministre, & qu'on n'avoit employé tant d'efforts, tant d'intrigues & tant de violences pour l'éloigner, qu'afin de vous priver de ses conseils & de vous opprimer plus facilement. Cette même considération engagea V. M. à le rappeler, n'y ayant aucun de ses Sujets qui fût capable de lui rendre les services dont Elle avoit besoin, & s'en trouvant à peine un seul qui lui parût entièrement affectionné, s'il y en avoit encore quelques-uns qui lui demeurassent fidèles.

Le Duc de Bouillon se mettoit à si haut prix, que V. M. vit bien qu'il falloit

falloit se passer de lui. Le Comte de Harcourt , auquel vous aviez confié votre armée , pensoit à se rendre maître de l'Alsace , & à s'y établir une Souveraineté ; & le Duc d'Orleans lui-même favorisoit la révolte.

Le Cardinal ne se fut pas plutôt rendu auprès de V. M. qui étoit à Poitiers, qu'elle sentit les effets de sa présence & de ses sages conseils. L'Anjou fut réduit en très-peu de tems , & les affaires auroient sans doute fort promptement changé de face si tous ceux qui aspireroient à partager votre puissance ne se fussent soulevés à la fois contre celui , qui vous aidoit à la maintenir , & qui faisoit ce qu'ils étoient eux-mêmes obligés de faire au prix de tout leur sang.

Le Duc d'Orleans sollicité par Chavigni & par ses autres Confidens, ayant déjà approuvé les démarches du Prince de Condé , se déclara en sa faveur , & mit sur pié une Armée pour combattre la vôtre. Le Parlement qui étoit bien aise de voir sur les épaules des Princes le fardeau de la guerre qu'il étoit si peu capable de porter , vous la fit d'une

autre maniere qui lui convenoit mieux. Il rendit des Arrêts contre votre Ministre ; il fit vendre ses meubles & sa Bibliothèque ; il mit sa tête à prix ; il adjugea vos propres revenus & vos finances à ceux qui portoient déjà les armes contre vous , & il excita le reste du Peuple à les suivre.

Il n'y eut que trop d'infidèles Sujets qui prêterent l'oreille à ces sollicitations. Bordeaux & son Parlement toujours d'intelligence avec celui de Paris auquel il ne le cédoit en rien pour l'esprit de rébellion , embrasserent avec ardeur le Parti du Prince de Condé. Ils reçurent dans leur Port la Flotte d'Espagne qui venoit pour les assister dans leurs funestes desseins , & il se trouva quantité de Villes des autres Provinces qui suivirent leur exemple.

Il y en eut néanmoins quelques-unes qui vous garderent la fidélité qu'elles vous devoient , & qui vous fut fort nécessaire. Car lorsque le Prince eut mis S. Luc en déroute devant Miradoux , & qu'il alla se présenter devant Montauban , si les habitans lui eussent ouvert les portes , il y a toute apparence qu'il

qu'il auroit poussé ses desseins aussi loin qu'il auroit voulu.

Toulouse qui n'étoit pas plus affectionnée à V. M. que les autres Villes où il y avoit des Parlemens, & qui avoit déjà vu rendre par le sien des Arrêts contre votre Ministre, n'attendoit que Montauban pour se déclarer tout-à-fait, craignant de se trouver opposée à celle-ci, qui étoit fort animée contre elle : car on jugeoit que le parti que Toulouse auroit embrassé seroit aussitôt rejeté par Montauban, afin d'avoir sujet de prendre les armes contre le Parlement, & de se venger des injustices qu'il étoit accusé de lui avoir faites. On attendoit donc avec impatience que le Prince se fût rendu maître de Montauban, & on ne doutoit pas qu'il n'y fût reçu après la rencontre de Miradoux où il avoit été victorieux.

Ainsi Montauban auroit entraîné Toulouse, qui ne souhaitoit rien plus fortement, que de se voir par ce moyen remise en bonne intelligence avec son ennemie, afin de se joindre ensemble contre V. M. & leur exemple auroit sans doute été suivi de tout le Langue-

doc , ce qui auroit porté un si grand coup à votre autorité , que je ne sçai pas si elle eût jamais pu s'en relever.

Mais les P. Réformés qui étoient les maîtres dans Montauban , & auxquels le Prince de Condé fit représenter les services que ses Prédécesseurs avoient rendu à leur parti , ne se trouverent pas d'humeur à écouter ses remontrances ni à favoriser ses desseins. Jouissant alors paisiblement de leurs privilèges à l'ombre de l'autorité Royale , à laquelle ils s'étoient soumis , & se souvenant qu'avec la protection de tous les Princes qu'ils avoient vus à leur tête , ils n'avoient jamais obtenu d'établissement si avantageux que celui où ils se voyoient par leur soumission , ils trouverent à propos d'y joindre la fidélité dans une conjoncture si pressante , où il sembloit qu'il s'agissoit de tout pour V. M. afin qu'en cette considération ils fussent toujours maintenus dans le même état où ils étoient alors.

Leur secours avoit déjà aidé à enlever la Rochelle à son Gouverneur , par le moyen des habitans qui s'étoient déclarés contre lui , & qui avoient assisté
les

les Troupes que V. M. avoit envoyées pour l'en chasser : de sorte que dans un si grand soulèvement auquel on faisoit servir de prétexte la faveur du Cardinal, nom qui ne devoit pas être agréable aux P. R. ils se tinrent néanmoins en repos, & donperent des marques de fidélité & d'affection pour le Gouvernement, qui ne lui furent pas inutiles.

En effet, après cette résistance de Montauban, le parti du Prince de Condé commença à s'affoiblir peu à peu, & on l'auroit vu bientôt détruit si le Duc d'Orleans, aussi aveugle dans ses intérêts que facile à se laisser surprendre, n'eût point armé dans le cœur du Royaume pour le soutenir.

Cependant le Prince, qui abandonnant la Guienne vint avec beaucoup de péril se mettre à la tête de l'Armée que S. A. R. avoit pris soin de former, fit connoître par la déroute où il mit vos Troupes à Bleneau, que l'imprudence du Duc d'Orleans avoit pensé perdre V. M. & son Altesse même, puisque si vous fussiez tombé entre les mains du Prince, il n'y a pas d'apparence

rence que S. A. eût pu rétablir ce qu'elle avoit gâté, ni qu'elle eût pu se soustraire au pouvoir du vainqueur.

On ne peut donc trop admirer l'amour des François pour leur Monarque, laquelle dans cette dangereuse conjoncture, fit faire des efforts surprenans pour la conservation de V. M. & qui va au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer quand ils ne sont point séduits par les artifices des Grands, dont l'adresse fait souvent déguiser les mauvaises intentions sous l'apparence du bien public.

Néanmoins la plupart des Rebelles commencerent à ouvrir les yeux, & à appercevoir qu'ils avoient entré en des engagements contraires aux obligations naturelles, où ils étoient envers leur Souverain. Ainsi nonobstant l'autorité dont le Prince paroissoit revêtu, & celle des Arrêts du Parlement, ils se retirèrent peu à peu, & laisserent extrêmement affoiblir l'Armée où ils étoient. Pour parer à ces revers, on eut recours aux dernières extrémités. On appella les Etrangers dans le cœur du Royaume. L'Archiduc y fit marcher le
Duc

Duc de Lorraine avec ses troupes dont V. M. crut se délivrer par les sommes qu'Elle lui fit offrir ; mais le Duc toujours trompeur , prit l'argent & ne tint point parole jusques à ce qu'on lui en eût encore compté davantage , & tant qu'il y en eut assez pour le satisfaire.

On ne trouvera point étrange que les armes des ennemis ayent fait quelques progrès pendant de si furieux désordres ; on s'étonnera plutôt qu'elles n'en ayent pas fait davantage. Les principaux d'entre vos Sujets vous refusoient leurs bras & leurs bourses , & apportoient des obstacles invincibles aux secours que vous auriez pu tirer des mieux intentionnés. Les Chefs de vos Armées se déclaroient contre vous , ils débauchoit vos Troupes , & les faisoient joindre à celles d'Espagne , pour les amener toutes ensemble au milieu de leur Patrie où elles portoient le fer & le feu , & désoloient un Royaume , qui au gré de ces Rebelles , n'auroit pas assez à détruire son Roi.

Il fallut donc laisser faire les ennemis sur les frontieres , & s'en tenir à combattre & à vaincre au dedans ceux qui auroient

auroient dû faire triompher V. M. au dehors. Votre Armée s'étant mise en marche pour aller attaquer celle des Rebelles , le Prince de Condé voulut se retirer à Charenton. Mais comme il n'avoit pas beaucoup ménagé les esprits des Parisiens , & que le Parlement , qui vouloit avoir la première & la plus grande partie de l'autorité , voyoit que ce Prince l'usurpoit tout entière , on lui refusa le passage dans la Ville.

Lorsqu'il fut dans le Fauxbourg , où il se trouvoit obligé de passer , vos Troupes fondirent sur lui avec une ardeur qui ne se peut exprimer , & il ne les reçut pas moins courageusement. On peut dire à la gloire des deux partis, qu'il se fit alors des actions d'une bravoure signalée & digne d'une éternelle mémoire , si le sujet d'un si terrible combat ne méritoit pas d'être enseveli dans un oubli éternel.

Enfin , la victoire auroit sans doute demeuré toute entière à V. M. & la rébellion s'en alloit éteinte par ce combat , si les Parisiens qui craignoient de vous voir triomphant & d'être punis
de

de leur révolte , n'eussent ouvert au Prince les portes de leur Ville , & si Mademoiselle , fille de S. A. R. ne fût allée elle-même à la Bastille faire tirer le canon sur vos Troupes.

V. M. irritée de tant d'audace , en fit éclater ses justes ressentimens. Elle lança ses foudres contre la téméraire Compagnie qui dirigeoit les mouvemens de cette Ville rebelle. Elle donna un Arrêt par lequel le Parlement étoit transféré à Pontoise , où Elle tenoit alors sa Cour. Elle défendit à tous ses Sujets de reconnoître pour Lieutenant Général du Royaume & pour Général de ses Armées , le Duc d'Orleans & le Prince de Condé , qu'il avoit revêtus de ces titres. Elle déclara vacantes & impétables les Charges de tous les Officiers qui ne se rendroient pas à Pontoise pour les exercer.

Ces marques de votre indignation ébranloient de plus en plus les esprits de vos Sujets , & les aliénoient de la guerre qui les y exposoit avec le Parlement. Ils sentoient une secrete confusion de voir vos ennemis & les leurs aux portes de Paris , & cherchoient les voyes

voyes de s'en délivrer & de rentrer dans leur devoir , lorsqu'une fausse démarche du Vicomte de Turenne , qui commandoit vos Troupes , pensa jeter toutes les affaires du Royaume dans un nouveau désordre , & votre Personne même dans le danger de tomber au pouvoir de vos ennemis.

Il alla se poster entre les rivières de Seine & de Hières , où il fut renfermé par trois corps d'Armées que commandoient le Prince de Condé , le Duc de Lorraine , & le Duc de Wittemberg. Toute sa prudence si vantée qui n'avoit pas été capable d'éviter ce précipice , ne l'auroit pas été non plus de l'en retirer ; toutes ses ruses ne lui auroient servi de rien ; & V. M. se seroit trouvée seule & sans Troupes dans une Bicoque , exposée à ses plus mortels ennemis , si un coup du Ciel n'eût trompé l'ardeur & les desirs du Prince de Condé , par une maladie qui l'arrêta dans Paris , & qui donna moyen à votre Général de se dérober , & d'échapper à la vigilance des Ducs de Lorraine & de Wittemberg , & du Comte de Tavares , qui n'avoient ni les qualités du
Prince.

Prince pour pousser à bout une si grande entreprise , ni le même intérêt à ne la laisser pas manquer.

C'est ainsi que souvent la fortune contribue à la réputation des Capitaines autant & plus que le mérite. On ne peut pas exprimer combien le Vicomte de Turenne fut alors loué dans votre Cour , parce qu'un pur effet du hazard l'avoit tiré d'un pas où il n'avoit jamais dû s'engager , & où il auroit sans doute demeuré si le Prince de Condé n'avoit pas été lui-même contraint de demeurer à Paris. Mais la joie qu'on eut de voir V. M. délivrée d'un péril presque certain , fit oublier que c'étoit son propre bonheur qui la fauvoit , & que le Général à qui on en attribuoit la gloire , ne méritoit que le blâme de s'être laissé surprendre ; qu'il ne devoit son propre salut qu'à la maladie que les bons Destins de V. M. avoient envoyée au seul Ennemi qui fût capable de profiter d'une si dangereuse faute.

Comme il n'y avoit plus qu'une fautive honte qui retenoit la plupart des Factieux , & qui les empêchoit de rentrer

trer

trés dans l'obéissance , V. M. voulut leur donner le loisir de penser sérieusement à leurs actions , & leur faciliter un retour auquel rien ne s'opposoit plus que la seule présence du Cardinal. Pour lever cet obstacle V. M. consentit une seconde fois à l'éloignement de ce Ministre , & par ce moyen Elle ramena à leur devoir avec la Ville de Paris , un si grand nombre de ceux qui l'avoient trop légèrement abandonné , que le Prince de Condé se vit réduit à se jeter entre les bras des Espagnols , aimant mieux aller essuyer leurs hauteurs , qu'implorer votre clémence.

Il vint aussi-tôt à la tête de ces ennemis déclarés de la France assiéger & prendre Rhetel , tandis que vos Troupes fatiguées des travaux de la guerre civile n'étoient pas encore en état de s'y opposer. Cependant on peut dire que V. M. en faisant arrêter le Cardinal de Retz , gagna encore une victoire domestique qui servit beaucoup à affermir le repos où l'Etat commençoit à se trouver au dedans : car cet ingénieux Artisan-des brigues ; des fac-
tions

tions & des cabales, auparavant connu sous le nom de Coadjuteur, n'étoit pas moins à redouter qu'une puissante Armée. Comme il avoit aussi toujours envié le poste du Cardinal, & qu'il n'en avoit pu souffrir la présence, vous voulutes lui épargner le chagrin de voir le triomphe de cet heureux Concurrant qui étoit sur le point de revenir auprès de V. M. Mais le déplaisir qu'il eut de perdre une liberté dont il sçavoit user si finement, ne fut pas moindre que celui qu'il auroit eu en voyant le Cardinal rentrer en possession de votre faveur & de son administration.

Dès que ce Ministre fut de retour, il s'appliqua à reprendre Bellegarde, seule Place de Bourgogne qui tenoit contre V. M. Rhetel ne demeura pas non plus entre les mains des ennemis, car dès la Campagne suivante, qui fut celle de 1653. vos Généraux le reprirent aussi, & enfin la Ville de Bourdeaux, avec toute la Guienne, rentra sous votre obéissance.

Par ce moyen, la guerre civile étant tout-à-fait éteinte, & le germe de la rebellion n'ayant demeuré que dans
bien

bien peu de cœurs , on ne ſçauroit exprimer de combien de réjouiffances & d'acclamations fut accompagnée la cérémonie de votre Sacre , qui en quelque forte , & ſelon que l'ufage le requeroit , confirmoit votre poſſeſſion de la Royauté. Sortant alors de tutelle , & prenant en main les rênes de votre Etat , il ne s'agiffoit plus du vain prétexte de réprimer les injuſtices de vos Miniſtres. S'en prendre déformais à eux , c'étoit s'en prendre à V. M. même. Si tous ces mouvemens déréglés n'euffent procedé que du deſir de ne laiſſer pas votre jeuneſſe maîtrifée par des gens qui abuſoient de votre autorité en votre nom , on les auroit vu ceſſer dès ce moment. Dans l'assurance que c'étoit le vrai Pilote qui tenoit le timon du gouvernail, on ſe feroit laiſſé conduire par ſa direction , & on auroit été prêt d'obéir à ſes ordres.

Comme chacun de ceux qui avoient fui le Prince de Condé avoit des vues bien oppoſées à un ſi légitime retour , vous entreprîtes de les ramener à leur devoir par la force , & vous fîtes en même tems connoître que la conduite

duite qui avoit été tenue pendant votre minorité , n'étoit point l'effet de la volonté ou du caprice de vos Ministres. V. M. ratifia tout ce qu'ils avoient fait particulièrement pour le maintien de son autorité , & poussa même avec plus de vigueur ce qu'ils n'avoient encore osé que foiblement entamer. Les mouvemens de votre cœur qui ne se mesuroient pas à ceux des cœurs d'un ordre inférieur quelque élevés qu'ils fussent , vous suggerèrent le parti que vous aviez à prendre pour faire voir que vous étiez né Roi & Monarque absolu , & que vous sçaviez vous faire rendre ce qui étoit dû à votre Dignité suprême.

V. M. ordonna au Parlement de Paris de faire le procès au Prince de Condé. Elle disposa des Gouvernemens & des Charges qu'il avoit possédées. Elle confisqua ses biens & le fit déclarer criminel de lèze-Majesté aussi-bien que tous ceux qui avoient continué à suivre ses traces. Exemple capable d'intimider des Sujets qui n'auroient pas encore été dans le dernier aveuglement , & par lequel le Comte
de

de Harcourt , convié ou forcé à rentrer en lui-même , dans un tems où il chanceloit & où il avoit déjà fait les premiers pas pour ternir par une infame défobéissance, la gloire qu'il s'étoit acquise à votre service , fut empêché de se précipiter dans des abîmes de disgraces qu'il voyoit que les Princes même de votre Sang ne pouvoient pas éviter.

A cette fermeté que vous eutes pour vous faire obéir , & qui marquoit que vous étiez né pour commander , vous joignîtes celle que les Héros ont accoutumé d'avoir dans les combats. Preuve éclatante & incontestable des droits que le sang héroïque dont votre cœur étoit formé vous donnoit de prétendre à ce titre. Vous volâtes devant Stenay , où votre présence animant votre Armée , la remplit en même tems d'admiration par votre assiduité à visiter les travaux , & à soutenir des fatigues capables de rebuter des gens déjà rompus au métier ; & vous causâtes tant d'étonnement aux Officiers qui composoient votre Conseil de guerre , qu'ils furent obligés
d'avouer

d'avouer que malgré toute l'expérience qu'ils avoient acquise aux dépens de leurs sueurs & de leur sang, vous en sçaviez déjà du moins autant qu'eux.

Il ne faut pas douter que ce ne fût l'effet de votre présence qui réduisit cette Place qu'on avoit regardée comme imprenable, & qui en fit tomber les murs & les fortifications. Ce fut encore par l'influence qu'elle répandoit dans tout ce climat, que les Espagnols qui espéroient se dédommager de la perte de Stenay par le succès du siège qu'ils mirent devant Arras, ayant été attaqués jusques dans leurs lignes, furent battus & entierement mis en fuite. Déroute qui apprit au Prince de Condé que les prospérités qu'il avoit eu autrefois, & qui l'avoient rendu si fier, étoient bien plus des effets de l'Astre qui présidoit au regne de V. M. & de la valeur des François en général, que de sa propre conduite & de la force de son génie, lequel ne se trouva pas même alors capable de garantir le Quesnoi, ni de sauver la Ville de Clermont confiée à la garde de ses gens, quoiqu'ils la défendissent avec autant d'opiniâtreté

120 TESTAMENT POLITIQUE
niâtreté qu'il leur fut possible.

Vos conquêtes ne se terminerent pas aux lieux où elles étoient éclairées de votre présence, & faites par la force de votre bras; elles s'étendirent en Catalogne, où vos Généraux se signalèrent à l'envi pour avoir part à l'estime de leur Monarque. Un des plus puissans aiguillons qui portent les hommes aux actions héroïques, c'est lorsqu'ils sont assurés de servir un Prince qui possédant lui-même toutes les vertus en connoît le prix, & sçaura leur rendre la justice qui leur est dûe.

La Campagne de l'année 1655. s'étant ouverte par le siège de Landreci, qui se rendit à composition, elle continua par la prise de Maubeuges, & de plusieurs autres Villes & Châteaux qui ne pouvoient pas manquer d'être emportés, puisque vous les attaquiez vous-même. Votre Etoile, qui sans doute est celle de la victoire, ne produisit pas moins son effet ordinaire dans vos Armées sous le commandement de vos Maréchaux, qui se rendirent maîtres de toutes les Places qu'ils eurent le tems d'assiéger.

Quelque

Quelque grande que fût la gloire de ces conquêtes, elle étoit néanmoins encore au-deffous de celle de voir tous les Princes maltraités & perfecutés de la fortune se jeter entre vos bras, & avoir recours à votre protection. Le Prince François de Lorraine, outré de la prison de son frere, que le Roi d'Espagne avoit fait arrêter, vint vous amener ses Troupes, & vous demander un asyle qu'il ne pouvoit trouver nulle part qu'en votre puissance & en votre générosité.

Le Duc de Modene plus maltraité des Gouverneurs du Milanez, qu'il n'auroit pu être de leur Roi même, ayant trouvé le Conseil d'Espagne sourd à ses plaintes, rechercha à son tour votre appui, comme le seul qui fût capable de le mettre à couvert des insultes de cette orgueilleuse Nation.

Les soins que vous prîtes de faire des Reglemens utiles au dedans de votre Royaume, ne furent pas moins glorieux à V. M. que les victoires qu'Elle remportoit par la force de ses armes. Ils firent connoître l'étendue de votre génie, qui remplissoit déjà tous les de-

voirs de la Royauté. Vos Ordonnances contre les blasphêmes, contre les duels & contre plusieurs autres violences qui se commettoient tous les jours, furent des témoignages de votre équité, aussi bien que de la modération de votre ame, laquelle n'étoit pas moins un exemple à suivre, qu'une Reine à reverer; tandis qu'elle exerçoit doucement son empire en réfrénant les mouvemens indiscrets de la langue & les brutales passions du cœur.

Les jalousies qui s'élevent entre les Officiers, sont souvent la cause des défordres qui troublent les Armées & qui renversent les desseins les mieux concertés. On en vit une preuve dans le fâcheux succès du siège de Valenciennes, qui fut entrepris au commencement de la Campagne de l'an 1656. Le Maréchal de Turenne en rejetta la faute sur le Maréchal de la Ferté, & la Ferté se plaignit de Turenne, & lui imputa tout le malheur de cette entreprise. Comme il est impossible de sçavoir ce qui se passa dans les cœurs de ces Généraux, ni même dans leur conduite, on ne peut en juger que par les apparences.

rences. Elles furent alors favorables au Maréchal de Turenne ; mais depuis qu'un long tissu d'actions & d'intrigues a donné le moyen de pénétrer son caractère, fait découvrir sa passion dominante de s'élever au-dessus de ses pareils & de les maîtriser, instruit tout le monde du plaisir qu'il prenoit à en médire en secret pendant qu'il les accabloit de civilités en leur présence, & manifesté les autres obliquités de son ame, on a commencé à douter que tout le tort fût du côté de l'autre Maréchal.

Vos armes ne manquèrent pas de prospérer par-tout ailleurs où elles ne furent point arrêtées par la malignité de cet obstacle. Elles emportèrent Valence en Italie, la Capelle en Flandres, & firent lever le siège que les Espagnols avoient mis devant S. Guillain.

Ce fut en ce tems-là que la Reine de Saba vint visiter Salomon. La fameuse Christine, qui pour monter au plus haut degré de la gloire par un sentier peu battu, avoit renoncé à la possession de la Couronne de Suede, qu'elle avoit bien la force de porter si elle n'en eût pas fui l'embaras, se rendit à

Paris pour connoître par elle-même si vos vertus Royales répondoient à votre réputation. Elle y fut reçue par vos ordres avec une magnificence convenable à votre grandeur & à la sienne, & avec les honneurs dûs à son haut rang, de quoi Elle parut extrêmement satisfaite.

Mais lorsqu'Elle eut vu ce qui se passoit à votre Cour & dans votre Royaume, les soins que V. M. se donnoit du Gouvernement, qui n'interrompoient point ses plaisirs, l'abondance qui reugnoit par-tout, la politesse de vos peuples aussi-bien que de vos courtisans; lorsqu'elle eut bien examiné votre Royale Personne avec les charmes dont elle étoit pourvue; cette Majesté douce & fiere tout ensemble, capable d'inspirer l'amour & la crainte, Elle demeura convaincue que la renommée n'avoit pas encore publié tout ce qui se trouvoit de grandes & extraordinaires qualités en vous. Elle en parut si surprise & si enchantée, que ceux qui l'approchoient ne doutoient point que si le siècle eût permis de suivre toutes les coutumes des Amazones, comme il permettoit
d'en

d'en porter quelquefois l'habit , qui étoit celui que cette Reine avoit choisi pour faire son entrée à Paris, & qu'Elle mettoit le plus souvent , Elle n'eût encore à leur exemple demandé à V. M. une postérité digne de Vous & d'Elle.

Les armes sont journalieres. Il n'y a point eu de Héros dans le monde qui n'ait essuyé quelque revers de la fortune ; ce qu'elle semble faire exprès afin de leur donner un plus grand goût pour les victoires qu'elle leur prépare. C'est ce qui arriva en Flandres au commencement de l'an 1657. où S. Guillain & Condé furent repris par les Espagnols, & la prise de Cambrai manquée par le Vicomte de Turenne.

Mais cette fiere & capricieuse fortune n'a pourtant jamais osé s'en prendre en face à V. M. ni se distinguer de tous les autres génies de l'Univers qui vous ont toujours constamment rendu leurs hommages. Vous n'eûtes qu'à paroître devant Montmédi, & elle vint vous y offrir ses tributs. Elle vous y ouvrit des passages au travers des chemins-couverts , des bastions & des demi-lunes qu'elle s'étoit auparavant en-

gagée de rendre inaccessibles. Elle vous livra S. Venant, Bourbourg, la Mothe aux bois & Mardik, & refusa cette dernière forteresse aux efforts que firent vos ennemis pour la reconquerir. Ils n'en avoient pas moins fait pour surprendre Ardres & Calais, & ils n'y avoient pas été moins vigoureusement repouffés.

A mesure que l'âge ajoutoit de nouveaux degrés à votre expérience & à vos lumieres, il prêtoit aussi un nouveau lustre à votre gloire par la multiplication de vos conquêtes. Appas trop capable, sinon d'aveugler, au moins de charmer un jeune courage. Le vôtre toutefois ne s'en laissa pas transporter. Toujours moderé & maître de vous-même, nonobstant les bouillons d'un jeune sang, & les acclamations de tout l'Univers; toujours disposé à épargner le sang humain, à accepter les retours de ceux qui vous avoient offensé, comme à domter les orgueilleux & les rebelles, vous prêtâtes favorablement l'oreille aux Puissances qui vous proposerent la paix.

Cette facilité qu'on espéroit moins
de

de la France que de l'Espagne, ce généreux renoncement aux conquêtes & aux victoires qui vous attendoient, fut le sujet de l'admiration de tous les Princes, tandis qu'ils voyoient avec pitié que les Espagnols aussi foibles que téméraires ne pouvoient se résoudre à profiter des effets de leur médiation.

Mais enfin le consentement que vous aviez donné à entrer en négociation ayant été éludé par vos ennemis, vous songeâtes à recourir aux armes par lesquelles vous aviez déjà tant de fois abatu ces superbes courages. Ils avoient recherché avec empressement l'alliance de l'Angleterre; mais avant que de se résoudre à s'engager avec eux, elle vous offrit cette même alliance qu'ils demandoient avec tant d'ardeur, & vous ne jugeâtes pas à propos de mépriser les avances d'un voisin qui auroit pu leur être d'un grand secours, & qui ne vous étoit pas inutile.

Ils commencèrent à sentir les effets de ce nouveau Traité par un exploit aussi avantageux pour vous qu'accablant pour eux. Vous allâtes attaquer Dunkerque par terre pendant que les

Anglois le tenoient investi par mer. Ce siège que tant de circonstances remarquables rendirent fameux , finit par le gain d'une bataille & par la victoire la plus complete dont on ait jamais ouï parler. Le Prince de Condé en fut quitte à bon marché de n'y avoir perdu que son cheval. Heureux d'avoir retrouvé celui du Capitaine de ses Gardes , qui demeurant demonté , paya pour son maître ; mais malheureux d'avoir causé la perte de tant de braves gens que son exemple ou ses sollicitations avoient entraînés , & qui moururent ou furent faits prisonniers les armes à la main contre leur Monarque. Le Maréchal d'Hocquincourt fut un de ceux qui y laisserent la vie.

Les Espagnols ayant perdu cette bataille , Dunkerque capitula le 24. de Juin 1658. & la réduction de cette Ville , qui fut le fruit de la victoire , la fit tomber entre les mains des Anglois , suivant les conditions du Traité que vous aviez fait avec eux. Bergues S. Vinox ne put pas non plus résister à vos armes triomphantes : sa Garnison se livra prisonniere entre vos mains , & toutes
les

les autres petites Places du voisinage vinrent d'elles-mêmes se ranger sous votre obéissance.

Ces sujets de joie que donnoit la prospérité de vos armes se trouverent interrompus par les appréhensions où l'on fut pour votre sacrée Personne. V. M. s'étoit si souvent exposée aux fatigues les plus violentes, aux injures de l'air, & de l'air sans doute infecté par les maladies des vos Soldats, que votre santé en fut enfin alterée, & que vous tombâtes dans une maladie qu'on jugea périlleuse. Ce fut alors qu'on vit éclater les témoignages de l'amour de vos Peuples, par leurs craintes, par leurs empressements & par leurs vœux; & qu'on connut qu'ils étoient pleinement persuadés que leur salut étoit attaché au vôtre.

Le retour de votre santé fut accompagné de plusieurs nouveaux triomphes. Furnes, Dixmude, Gravelines, Oudenarde, Menin, Ypres, le Château de Commines, furent rangés sous vos loix, & on défit les Espagnols qui vouloient sauver Menin.

Le grand feu, qui pendant les der-

nieres révoltes avoit pensé embraser votre Royaume , n'étoit pas si bien éteint , qu'il n'en parût encore de tems en tems quelques étincelles en divers endroits où les faisoit voler le vent de l'inconstance de l'esprit humain , qui se lasse aussi bien de son bonheur que de sa mauvaise fortune. Le plus sûr moyen d'écartier ces nuages avant qu'ils eussent le tems de s'épaissir , étoit d'en faire approcher le Soleil. Vous y courûtes , & produisant aussi-tôt l'effet qui vous est naturel , vous dissipâtes par la vertu de votre aspect , les froides vapeurs qui rendoient la plûpart des cœurs glacés pour votre service , & celles qui avoient commencé à se durcir , & qui étoient déjà prêtes à former des foudres , furent dissoutes par l'ardeur de vos rayons.

Après que vous eutes donné vos ordres dans la Province de Bourgogne où s'étoit formé cet orage , V. M. se rendit à Lyon pour y voir la Princesse de Savoye , dont on lui avoit vanté les charmes. Mais ceux de l'illustre naissance de l'Infante d'Espagne qui vous fut alors proposée , secondés des droits qui

qui la pouvoient un jour accompagner & des douceurs de la paix que promettoit cette alliance, avec l'inclination de la Reine votre Mere qui penchoit de son côté, l'emportèrent sur tout ce que la Princesse de Savoye avoit pu vous inspirer des sentimens avantageux pour elle.

C'est ainsi que vous avez toujours sçu domter votre propre cœur. Vous n'imposez point de joug auquel vous ne vouliez vous soumettre vous-même. Les plus vifs mouvemens de vos passions cèdent aux efforts de la raison & à l'amour de la gloire. Ce que vous aviez déjà une autre fois gagné sur vous en laissant partir la Connétable Colonne, fit trouver cette seconde victoire beaucoup moins surprenante que si l'on n'avoit point eu connoissance de ce premier essai de votre vertu.

Pendant que vous faisiez des conquêtes en Flandres, vos armes triomphoient également en Italie, où le Duc de Modene sentit les effets de votre protection. Mais ni tous ces grands progrès, ni ceux que des espérances presque certaines vous promettoient

encore , ne furent pas capables de vous séduire , & de vous faire préférer les avantages que vous offroit la guerre au plaisir de donner la paix.

Outre votre propre inclination , les desirs de la Reine ne contribuoiént pas peu à vous y porter. Cette Princesse , qui ne pouvoit oublier qu'elle étoit fille d'Espagne , avoit à cœur de terminer une guerre qui alloit trop abaisser cette Monarchie , à laquelle elle devoit sa naissance : mais le véhément desir qu'elle avoit de vous marier avec l'Infante sa nièce , l'entraînoit encore avec plus de passion du côté d'une paix qui devoit être le premier fruit de ce mariage.

Le plus grand obstacle qui s'y trouva fut une suite des désordres que vous avoient causé vos propres Sujets. Si l'on y fait de sérieuses réflexions , on connoitra que les ennemis de la France n'ont presque jamais eu d'avantage sur elle par leurs propres forces , & qu'il ne lui est point arrivé de désordres que par sa faute , lorsque les peuples ont manqué de soumission au Souverain ; ou par le relâchement des Rois qui ne
 sçavoient

ſçavoient pas ou ne vouloient pas ſe ſervir de leur légitime autorité.

Le Roi d'Eſpagne fit donc ſon premier intérêt de rétablir le Prince de Condé. C'eſt un point que vous n'eufſiez jamais accordé ni dû accorder ſ'il ſe fût agi d'une paix à faire avec un Roi votre ennemi. Mais cet odieux nom s'étant déjà évanoui pour faire place à celui de Beau-pere par la promeſſe qui vous avoit été faite de l'Infante , vous n'eûtes plus rien à refuſer à un Monarque auquel vous veniez de vous unir par un lien ſi étroit.

Les magnificences de la cérémonie de votre mariage & celles de votre entrée avec la Reine votre épouſe dans la Ville de Paris , tous les divertiffemens & tous les ſpectacles dont cette entrée fut ſuivie , ne marquerent pas moins la grandeur & la puiffance de V. M. & les richesses de ſon Royaume , que la délicateſſe de ſon goût dans le choix de ſes plaiſirs , & l'exactitude de ſes ordres pour les faire diriger ſelon ſes intentions.

Sous un autre Regne , le retour du Prince de Condé dans le Royaume ,
auroit

auroit été fans doute d'une dangereuse consequence. Son ambition, son feu, sa qualité, sa réputation, ses premiers mécontentemens, peut-être pas éteins quoiqu'assoupis, tout sembloit être à craindre. L'exemple de ce qui s'étoit passé depuis sa sortie de prison, n'avertissoit que trop de se défier de sa soumission & de ses promesses. Cependant l'expérience a fait voir que comme les vagues les plus impétueuses se brisent contre un rocher élevé, un Roi qui sçait le véritable art de regner, ne manque jamais de ranger ses Sujets à leur devoir, & de rendre impuissantes toutes les atteintes qu'ils osent lui porter.

Il ne sçait pas moins parer aux revers qui lui viennent par les voies du cours ordinaire de la nature. Le Cardinal Mazarin mourut au mois de Mars 1661. & tout l'Univers voyant V. M. privée d'un si grand & si utile secours, eut les yeux sur Elle pour examiner sa conduite après cette perte.

Elle fut prudente cette conduite, elle fut ferme, solide & active. V. M. prit sur soi-même une partie du poids des affaires que le Cardinal avoit accoutumé

coutumé de soutenir ; Elle fit un choix judicieux de ceux qu'Elle vouloit charger du reste , dans la vue néanmoins d'avoir toujours à l'avenir une inspection particuliere sur toutes les démarches de ses Ministres ; & Elle éloigna de son service avec le Surintendant Fouquet , tous ceux qui ne s'acquittoient pas bien de leur devoir.

Pour connoître de leurs malversations dans le maniment des finances , vous établîtes une Chambre de Justice composée de quelques Conseillers tirés de la plûpart des Cours Souveraines du Royaume , à laquelle votre Chancelier présida. En procédant de cette maniere, vous donnâtes des preuves manifestes de vos intentions à faire rendre une justice exacte & desintéressée. Les abus qui s'étoient auparavant commis , furent réformés par cette voie , & les Financiers qui s'étoient servis de la facilité qu'on trouve pendant une Régence, & des occasions que leur avoient fourni les troubles du Royaume , furent punis avec une douceur & une modération qu'on ne peut trop admirer , n'ayant été obligés que de restituer une
partie

partie des sommes qu'ils vous avoient soustraites , ou qu'ils avoient frauduleusement exigées sous votre nom.

Si le châtiment des crimes est nécessaire , la récompense des fideles services ne l'est pas moins. Il est vrai que tous vos Sujets , quels qu'ils soient , vous doivent leurs personnes , leurs biens , leur sang , sans avoir droit d'en rien prétendre. En vous sacrifiant tout ce qu'ils ont , ils font leur devoir & ne vous donnent rien puisque tout est à vous. Cependant ces marques de bonté dont vous daignez les favoriser, ces degrés d'honneur où vous les faites monter , d'autant plus élevés que vos graces , sont des preuves aussi certaines qu'illustres du mérite des objets sur lesquels elles sont repandues ; ces magnifiques présens dont vous les enrichissez , sont des aiguillons pressans qui les excitent à vous consacrer encore avec plus d'ardeur tous les mouvemens d'une affection qui ne laisseroit pas quelquefois de demeurer languissante & froide , si elle n'étoit pas animée & réchauffée de ces rayons bé-nins que vous dardez sur eux.

Vous

Vous fites donc alors foixante Chevaliers de vos Ordres , & huit Commandeurs. Faveur d'autant plus considérable pour ceux qui la reçurent , qu'ils entroient dans une Confrairie militaire dont vous êtes le Chef , & à laquelle tous les plus grands Princes du monde se font une honneur d'être admis. Aussi ne font-ils point en danger de se voir en société avec des personnes d'une naissance vile , puisque vous n'y en recevez point qui ne soient distingués par la noblesse de leur sang , aussi-bien que par leur mérite , & que l'un & l'autre ne vous soient bien connus.

Les nouveaux liens dont vous vous étiez uni avec l'Espagne par votre mariage qui vous rendoit comme son enfant , ne furent pas néanmoins capables de retenir cette insolente Nation dans le respect qu'elle vous devoit , parce qu'elle croit n'en devoir à personne du monde. Votre Ambassadeur ayant envoyé son carrosse & ses livrées au-devant de l'Ambassadeur de Suède le jour de son entrée à Londres , le Baron de Batteville y envoya aussi les siens , quoique les Espagnols s'abstiennent ordinairement

dinairement d'y faire rencontrer les leurs lorsqu'ils sçavent que ceux de France y doivent être. Outre ses Domestiques il avoit encore aposté quantité de gens , qui tous ensemble insultèrent les François , les chargerent , & en tuerent quelques-uns.

Ce fut par un outrage si sanglant & fait avec tant d'éclat , que cette superbe nation continua à manifester le fond de son cœur à l'égard de la France. Elle fit voir qu'elle étoit irréconciliable , que les alliances les plus sacrées ni les plus étroites n'étoient pas capables d'éteindre sa haine ni d'adoucir sa fierté ; & vous comprîtes aisément que le plus sûr moyen d'en venir à bout étoit de ne vous relâcher à l'avenir d'aucun de vos droits contr'elle , & de les porter en toutes occasions aussi loin que la justice & l'équité le pourroient permettre.

V. M. ne voulut pas toutefois pousser d'abord son ressentiment aussi vivement que méritoit la grandeur de l'outrage. Le respect que vous eutes pour la personne du Roi votre Beau-pere , & le déplaisir qu'il vous témoi-
gna

gna de ce qui s'étoit passé ; les Lettres qu'il vous écrivit sur ce sujet & les assurances qu'il vous donna de n'y avoir aucune part , suspendirent pour un tems les effets de votre juste vengeance. Mais ces déférences qui ne tendoient qu'à lui donner du tems afin de se résoudre à vous faire les satisfactions que vous ne pouviez vous dispenser d'exiger , n'étant pas pour continuer toujours, l'Espagne prit enfin le parti qu'elle ne pouvoit s'empêcher de prendre sans injustice & sans ingratitude. Elle vous envoya un Ambassadeur Extraordinaire pour vous témoigner son déplaisir de ce qui s'étoit passé à Londres. Le Baron de Batteville fut rappelé de son Ambassade , & le Marquis de Fuentes vous déclara de le part de son Roi en présence de tous les Ministres des Puissances Etrangères , que ce Prince avoit envoyé ses ordres à ses Ambassadeurs & Ministres dans toutes les Cours & autres lieux où ils résidoient , & dans lesquels il pourroit se présenter des difficultés pour raison de préséance , afin qu'ils s'abstinssent de s'y trouver & d'entrer en concurrence avec les
vôtres

vôtres dans toutes les fonctions & cérémonies publiques où ils assisteroient.

Comme ce Monarque avoit obtenu par la paix le rétablissement du Prince de Condé , beaucoup plus coupable envers V. M. que le Duc de Lorraine n'étoit envers le Roi d'Espagne , vous n'aviez pas manqué de faire sortir ce Duc de la prison où il languissoit en Flandres. Cette faveur l'ayant attaché à la France , il jugea qu'il étoit tems de lui rendre le dépôt que les anciens Monarques de ce Royaume avoient mis entre les mains des Ducs ses Prédécesseurs , & de restituer à la Couronne les Duchés de Lorraine & de Bar. Il n'avoit point d'enfans , & son neveu , dans les intérêts duquel il n'avoit aucune obligation d'entrer , n'ayant eu ni pour V. M. ni pour son oncle toutes les déférences qu'il auroit dû avoir , n'eut pas raison de se plaindre que vous ne fîsiez pas pour lui ce que vos augustes Prédécesseurs avoient fait pour les siens , en les laissant en possession de ces deux Duchés.

Ces Princes qui ont toujours été remuans , avoient trop souvent har-
celé

celé la France : on peut même dire qu'ils n'en avoient jamais laissé passer aucune occasion. Ils avoient eu beau échouer dans leurs desseins , ne remporter que des pertes & de la confusion de toutes leurs intrigues & de leur felonnie , être obligés de recourir à la bonté des Rois toutes les fois qu'ils les avoient offensés & qu'ils avoient pris les armes contr'eux , rien n'avoit été capable de les contenir dans leur devoir. Ce dernier Duc autant & plus entreprenant qu'aucun autre , s'étoit plusieurs fois attiré la disgrâce du feu Roi & la vôtre ; & ce fut par une juste reconnoissance des faveurs que vous lui aviez faites en lui pardonnant toutes ses démarches obliques , & en le délivrant de la prison où il s'étoit lui-même précipité , qu'il vous fit une cession utile à ses Sujets , puisqu'elle assuroit leur repos.

Quelque légitime que fût cette reconnoissance , votre Ame grande & Royale qui ne peut pas souffrir qu'on fasse rien pour vous sans , y répondre d'une manière qui l'emporte encore au-dessus de tout ce qu'on a pu faire ,
 accorda

accorda aux Princes Lorrains l'avantage d'être réputés du Sang de France. Honneur infiniment plus grand & plus solide que la possession d'un petit Etat, dans laquelle ils ne se trouvoient affermis qu'autant qu'il plaisoit à la France, & où étant exposés à la jalousie de leurs voisins, contre lesquels ils ne pouvoient se maintenir par eux-mêmes, ils en étoient sans cesse insultés, maltraités, emprisonnés, & leurs Sujets se voyoient accablés de miseres dont il n'y avoit que V. M. qui pût les garantir.

L'exemple de ce qui étoit arrivé à Londres au sujet de l'entreprise de l'Ambassadeur d'Espagne contre le vôtre, & des satisfactions à quoi il avoit fallu se soumettre pour éviter votre juste ressentiment, ne fut pas capable de prévenir les outrages qu'on vous préparoit à Rome. La jalousie qu'on avoit de votre grandeur & de votre puissance regnoit par-tout & ne pouvoit s'empêcher d'éclater. Ce qu'on n'attendoit ni du caprice de la fortune, ni de la supériorité des armes ou du courage, on vouloit l'obtenir à force d'injures,

&

& au moins par cette basse & impuissante voie, vous faire sentir des atteintes que tout l'Univers n'étoit pas dans le pouvoir de vous porter autrement.

Le Cardinal Gouverneur de Rome ayant lâché la bride aux Sbires, & aux Corfes qui leur servent d'escorte, cette canaille en usa avec toute l'insolence dont elle étoit capable. Il n'y eut ni insulte ni mauvais traitement qu'elle ne fit au Duc de Crequi votre Ambassadeur, à la Duchesse son épouse, & à ses gens dont ils n'épargnerent pas la vie.

Ce ne fut pas simplement un démêlé de Ministres pour la préséance dans une Cour étrangère ; ce fut une véritable insulte de la propre Cour de Rome qui fait parade de tant d'équité. Ce fut un attentat de la part de ceux-là mêmes à qui les personnes des Ambassadeurs en général ne devoient pas être moins sacrées que sont les leurs propres, & à qui celles des Ambassadeurs de France en particulier doivent être aussi chères & aussi précieuses, que les bienfaits qu'ils ont reçu de la Couronne sont grands, & ont contribué

144 TESTAMENT POLITIQUE
à l'augmentation & à l'affermissement
de leur autorité.

Le caractère des Lieutenans des Dieux de la terre mérite des égards assez approchans de ceux qu'on a pour le Lieutenant du Dieu du Ciel. Ces premiers Dieux étant les fils du Dieu Suprême qui les a visiblement revêtus de son pouvoir, il n'y a entre ces deux espèces de Lieutenans qu'un degré de supériorité d'ordre. Chacun d'entr'eux a ses fonctions à faire de la part de son maître à laquelle se borne tout son pouvoir. Celui du Lieutenant ou de l'Ambassadeur du Souverain maître ne s'étend qu'à être l'interprète de ses volontés au monde, & sur tout à ses fils qu'il a établis Rois & Souverains sous lui, & auprès desquels il tient cet Ambassadeur pour leur parler de sa part, mais non pas pour agir, ni pour venger son autorité s'il arrive qu'elle soit violée. Il a encore moins le pouvoir d'insulter les propres fils de Dieu, qui lui sont sans doute plus chers que son Lieutenant, & desquels il réserve le châtiment lorsqu'ils n'écoutent pas la voix de celui qui leur remet de-

vant

vant les yeux leur devoir en des termes convenables au caractère d'Ambassadeur. Mais comment doit-on regarder un Ministre du Souverain maître qui passant les bornes de sa Commission s'en prend à son propre fils, & immédiatement, & dans les Personnes de ceux que par respect pour leur pere & pour apprendre sa volonté, ils entretiennent auprès de lui, afin de recevoir par ce canal ce que le Ministre est chargé de leur dire de la part de son maître? Qu'en doit-on penser lorsqu'il use à la fois de surprise & de violence; qu'il agit avec plus d'injustice & de hauteur que ne font les Puissances de la terre.

C'est ce qui se pratiqua alors à Rome dans l'outrage qui fut fait à V. M. L'action se commit dans un lieu où les agresseurs étoient les maîtres, & où on avoit lieu de se croire, sur leur bonne foi & sur la connoissance des devoirs de leur caractère, autant en sûreté qu'eux-mêmes. Cependant ils ne craignirent pas de s'attaquer à un Prince qui étoit d'autant plus en état de s'en ressentir, qu'outre sa grande

G puissance

puissance dont ils devoient redouter les effets , il sçavoit par lui-même & par ses propres lumieres jusqu'à quel point il étoit obligé de porter ses égards pour leur Dignité.

La Cour de Rome sentit la force de ces raisons , quoique trop tard. L'éclair de vos menaces n'eut pas plutôt paru , qu'il désilla les yeux , & qu'on chercha des asyles pour se mettre à couvert de la foudre. On employa tous les moyens communs , l'Eau-bénite , les Rameaux de Pâques , les Agnus Dei. On s'adressa à tous les Saints qu'on a coutume d'invoquer quand il tonne. Mais ces menues dévotions n'étoient pas capables de conjurer la tempête , tandis qu'on nourrissoit toujours dans le cœur la malignité qui avoit exhalé les vapeurs dont elle étoit formée. Il fallut une bonne fois renoncer aux frivoles espérances de se pouvoir soustraire à l'ardeur du Soleil : il fallut mettre bas le masque , paroître dans une forme bien reconnue, & accompagner sa dévotion d'une véritable humilité.

La même raison qui vous avoit obligé

ré d'associer les Anglois à vos conquêtes, & de prendre Dunkerque pour eux afin d'affoiblir l'Espagne, vous engagea à retirer cette importante Place de leurs mains pour ne les laisser pas eux-mêmes devenir puissans au-delà de la mer. Ils furent remboursés des frais qu'ils avoient faits pour la guerre, & vous entrâtes heureusement & sans effusion de sang en possession d'une forteresse qu'il auroit fallu acheter de plusieurs milliers de vies, si elle n'avoit été à vendre qu'à ce prix-là. Le concours de toutes les circonstances nécessaires pour réussir en ce dessein, & la prudence avec laquelle vous les fîtes ménager, ne sont pas deux des moindres preuves & des caresses que la fortune vous fait, & de l'adresse que vous avez à vous prévaloir de ses faveurs.

Si vous trouvâtes un innocent secret d'étendre les limites de votre Empire durant la paix que vous aviez avec toute la Chrétienté, vous n'eûtes pas moins celui de porter votre gloire au-delà des mers, & de la faire éclater parmi les Turcs & les Barbares. Les Corsaires d'Alger qui font profession de ne s'enrichir

chir que des captures sur les Sujets des Etats Chrétiens , avoient aussi pris la coutume de maltraiter les vôtres, & de ne les pas distinguer d'avec ceux des autres Puissances inférieures qu'ils n'avoient pas lieu de redouter si fort. Il étoit à propos de les châtier , & vos Vaisseaux leur ayant donné vivement la chasse , ils furent réduits à la raison, & forcés de porter à votre pavillon le respect qui lui est dû.

Puisque les Puissances les moins affectionnées à votre Couronne recherchoient à l'envi votre alliance , & tâchoient de s'assurer votre protection il ne faut pas s'étonner que les Suisses vos anciens Alliés , se soient empressés à renouveler avec V. M. des Traités par le moyen desquels ils se forment à couvert des prétentions que l'Empire a contr'eux. Ils trouverent en vous la même facilité qu'ils avoient éprouvée dans les Rois vos Prédécesseurs & plus satisfaits encore d'avoir été favorablement reçus , que des avantages qu'ils avoient conservés à leur Pays , ils s'en retournerent pleins de l'idée de votre grandeur , & de cette

Majesté

Majesté qui reluit en votre Personne & en toutes vos actions.

Il n'y a pas plus de sujet d'être surpris que les Bourgeois d'Avignon qui ont toujours le cœur François, & qui ne sont les Sujets du Pape, que parce qu'il a plu aux Rois de France de les lui donner, & qu'autant qu'il leur plaît de les lui laisser, ayent été prêts à secouer le joug de Rome en voyant son ingratitude pour ses bienfaiteurs. S'ils sont portés d'une inclination naturelle à se voir réunis à la Monarchie Françoisise, d'où ils ont été démembrés sans nécessité, la prudence ne doit pas moins les convier à se tourner de ce côté-là lorsqu'il naît des différens entre les Rois & les Papes, puisque ceux-ci sont dans l'impuissance de les défendre, & qu'ils trouvent leur sûreté sous la protection de leurs anciens Maîtres.

La nouvelle méthode dont on se servoit pour lever les Finances, en abandonnant les Peuples à la discretion des Traitans, causa un soulèvement dans le Boulonnois qui fut bien-tôt appaisé par votre prudence. C'est peut-être la seule occasion de cette nature où V. M.

se soit laissée absolument surprendre. Vous aviez raison de regarder l'argent comme le nerf de la guerre, ou du moins le pouvoir de la faire avantageusement, comme la force de l'Etat & le fondement de sa prospérité; & dans cette vue vous ne putes pas vous défendre d'accepter le parti que vous faisoient les Traitans, lequel montoit si haut, que vos revenus s'en trouvoient extrêmement augmentés.

Mais ces gens, qui n'avoient pas dessein de se ruiner, & qui avoient en même tems promis d'enrichir leur Patron, lequel ne faisoit presque que de naître, ayant besoin de lui fournir, comme de prendre eux-mêmes une prodigieuse quantité d'alimens pour parvenir promptement à la grandeur de la taille où ils aspiroient tous, ne manquèrent pas de tendre à leur but & d'y frapper. Ils usèrent de main mise sur les biens du Peuple qui étoient abandonnés à leur discrétion; & ayant étendu sans rien ménager, & autant qu'ils purent les droits qu'on leur avoit permis de lever, ils firent bonne part du butin à leur protecteur.

Les

Les biens, les personnes, la vie de vos Sujets vous appartenant, comme il a été déjà dit, ils ne peuvent sans ingratitude & sans crime vous refuser aucune de ces choses lorsque V. M. les exige d'eux. Ce n'est point aussi à eux de raisonner ni d'examiner si l'occasion qui vous engage à user de tous vos droits, est assez pressante pour requérir un si parfait sacrifice. Ce seroit peut-être ce qu'ils n'avoueroient jamais. Convenant de leurs devoirs en général, ils ne trouveroient point de circonstance particuliere assez forte pour se déterminer à les remplir dans toute leur étendue.

Il est donc certain qu'ils n'ont que le parti de la soumission à prendre, à moins que de vouloir troubler l'ordre naturel de la Monarchie, & renverser les fondemens de l'Etat. Ces refus de payer les impôts qui étoient exigés sous votre nom; ces prétextes du bien public qui ne réside que dans les soins paternels que vous prenez de régler cette grande famille, & non dans les capricieuses imaginations de ceux qui la composent, étant des effets d'irrévé-

rence qui méritoient des châtimens exemplaires pour contenir dans le devoir ceux qui auroient pu pencher encore à s'en écarter, vous voulutes néanmoins par des mouvemens admirables de clémence & de tendresse, épargner des Sujets desobéiffans, & ne pas faire tomber sur eux la moitié des peines qu'ils avoient méritées.

Cependant comme rien n'échappe à votre pénétration, vous connûtes bien que les Habitans du Boulonnois n'avoient pas remué fans y avoir été excités par quelque cause extraordinaire qui ne pouvoit procéder de vos ordres équitables & si justement compassés. C'est ce qui vous fit prendre la résolution d'approfondir ce mystere & de découvrir la source du désordre. Mais après l'avoir entrevue, vous ne jugeâtes pas à propos d'aller plus avant, afin de ne ruiner pas pour peu de chose des établissemens dont vous espériez retirer dans la suite beaucoup d'utilité.

Quelques tours de souplesse qu'eût fait la Cour de Rome, quelques diverses formes qu'elle eût revêtu pour échapper des mains du vigoureux Hercule

cule qui la ferroit si fort , elle fut contrainte de céder & de se reconnoître vaincue. Les armes temporelles qu'elle fit mine de vouloir mettre en usage, ni les spirituelles dont elle eût bien voulu se servir si elle eût osé, & si elle les eût cru assez bien appuyées des temporelles, tout cela n'y fit rien. La réparation à laquelle il fallut se soumettre, fut si éclatante & si glorieuse pour V. M. qu'il lui fut avantageux d'avoir été offensée ; & la mortification des audacieux qui avoient osé s'en prendre à Elle fut si grande, qu'ils eussent voulu au prix de tout leur sang n'avoir jamais pensé à un dessein dont les suites leur étoient si honteuses & si dures à digerer. Mais il n'y avoit point de moyen de s'en dédire. Quelque respect que V. M. se soit toujours proposé de garder pour une Puissance qui s'est rendue vénérable à toute la terre, & que mille raisons doivent faire vénérer, il s'en trouve néanmoins quelquefois d'essentielles qui s'opposent à ces respects volontaires. Ce seroit le moyen de détruire les avantages qu'on en tire, que de porter ses déférences

trop loin , en souffrant que ce qui n'est que volontaire devînt nécessaire.

C'est à quoi vous avez toujours bien connu qu'il étoit à propos de parer. Comme les armes spirituelles ont une étroite sympatie avec les temporelles , & qu'elles se prêtent la main les unes aux autres , il n'y a qu'à se saisir des dernières pour se rendre les premières favorables; celles-ci n'étant que comme l'éclair qui frappe & éblouit les yeux , & celles-là renfermant les foudres qui battent , qui terrassent , & qui seules font appréhender ce trait passager de feu qui les précède.

Ces égards qui doivent être mutuels entre les Lieutenans de Dieu & les autres Puissances , quoique gardés avec de différentes mesures & sous les titres différens dont il a été parlé , ayant cessé entre le Pape & la France par l'imprudence de la Cour de Rome , il falloit absolument ou que cette Cour soutînt son attentat par la force des armes , ou qu'elle descendît aux humiliations pour n'en venir point à cette extrémité. Si ce dernier parti étoit le plus mortifiant , il fut toutefois le plus facile

facile à prendre pour les offenseurs , & le plus agréable à l'offensé.

Le commerce que les Etats voisins font dans les Indes Orientales devoit avoit donné depuis long-tems une juste émulation à vos Sujets , qui n'ont pas moins de qualités essentielles pour y réussir , & à qui la situation du Royaume ne fournit pas moins de facilités. Cependant on n'avoit encore fait que de foibles efforts pour un établissement si avantageux. Les guerres continuelles ayant trop travaillé l'Etat, & donné trop d'occupation aux François , ils n'avoient eu ni le loisir ni les moyens de s'y appliquer. Mais depuis que cet obstacle a cessé, & que ce Peuple naturellement actif s'est vu déchargé des fatigues des armes , il n'a pas manqué de tourner les yeux de ce côté-là.

La proposition qui en fut faite à V. M. lui étoit trop agréable pour n'être pas favorablement reçue. Elle tendoit à faire entrer dans votre Royaume une partie des richesses de l'Orient qui passoient toutes chez vos voisins. Mais ce qui vous paroissoit encore plus consi-

256 TESTAMENT POLITIQUE
dérable , est qu'on alloit former de
bons Matelots par un frequent exerci-
cice de l'art de navigation si nécessaire
& trop peu connu à la France.

Ainsi vous accordâtes librement tous
les privilèges qu'on pouvoit desirer , &
même des prérogatives à ceux qui en-
treroient dans la Compagnie, à condi-
tion que ce qui avoit été mis sur le ta-
pis seroit promptement exécuté. Clause
qui n'étoit pas l'effet d'une prudence
commune , puisque plus le génie d'une
Nation est actif , plus il est propre à
faire naître des embarras quand il s'a-
git des Sociétés , & à causer des retar-
demens aux affaires que naturellement
il devoit avancer.

Mais tous les différens ordres de
vos Sujets n'étoient pas également dis-
posés à ces fortes d'entreprises. Il y en
avoit qui ne pouvoient s'accommoder
que de la guerre. Le cœur martial de
votre Noblesse s'impatientoit de de-
meurer oisif , & vous n'étiez pas fâché
de la tenir toujours en haleine.

Il semble que V. M. n'ait qu'à sou-
haiter pour trouver les occasions qui
se font si souvent rechercher , & qui
laissent

laissent quelquefois si long-tems languir après elles. En effet on diroit que les Turcs battirent exprès les Impériaux pour obliger l'Empire de recourir à votre protection. Vous envoyâtes à son secours de si bonnes Troupes & de si braves Commandans qu'ils releverent les espérances de l'Empire en rappelant la victoire dans son parti d'où elle s'étoit retirée depuis long-tems. Les Turcs sentirent au passage de la riviere de Raab qu'ils avoient désormais affaire à des guerriers d'une autre trempe que ceux auxquels ils s'étoient jusques alors mesurés, & prenant sagement conseil de leur défaite, ils acceptèrent avec joie des propositions de paix qu'ils avoient auparavant rejetées avec hauteur.

Ce fut une grande gloire à V. M. que d'avoir si à propos secouru l'Empereur dans son pressant besoin, & celle de vos Sujets ne fut pas médiocre d'avoir arrêté avec un petit nombre de Troupes la furie d'un très-puissant ennemi auquel tant de Légions d'Allemands n'avoient pas eu le courage de résister. Mais ce fut un avantage

ge

ge dont les suites ont été d'une grande conséquence , que d'avoir fait connoître aux Turcs de quoi les François étoient capables , & de leur avoir fait faire un essai de ce qu'ils devoient en craindre ou en attendre , selon les mesures qu'ils prendroient à l'avenir avec vous.

Il est vrai qu'un essai à peu près égal sembloit avoir dû contenir la brutalité des Algériens , qui oubliant bientôt la chasse qu'ils avoient eue , recommencerent leurs courses & leurs brigandages sur vos Sujets. Vous recommençâtes aussi à leur faire sentir la force de vos armes. Vos Vaisseaux retournerent dans les mers où ils exerçoient leurs pirateries ; ils les battirent , ils les chassèrent , ils s'emparèrent de la Ville & du Port de Gigeri malgré leur opiniâtre résistance ; ils coulerent quantité de leurs Armateurs à fond sous le Fort de la Goulette , & gagnerent sur eux une autre victoire sous celui de Serfilles.

Tant de disgrâces & de pertes ayant étonné ces Corsaires , ils prirent le parti de se contenir pour un tems dans
leur

leur devoir , mais ce tems ne fut pas de longue durée. Il est comme impossible que ces oiseaux de proie se tiennent renfermés dans leurs nids. Excités par leur rapacité naturelle autant que par leur besoin , il faut à quelque prix que ce soit qu'ils aillent chercher curée , quoique par un instinct naturel ils sentent la poudre du Chasseur qui les attend.

Le dessein de détruire ces Barbares seroit digne des Princes de l'Europe s'ils y vouloient tous concourir. Il ne faudroit même que V. M. pour les pousser à bout si l'utilité qui en peut revenir ne regardoit autant plusieurs autres Nations que les François. Mais il ne seroit pas juste d'épuiser vos Sujets pour soutenir les frais d'une si onéreuse expédition , non plus que d'exposer leurs vies afin d'en faire profiter les autres Etats , dont la jalousie seroit peut-être assez forte pour s'en prendre à vous pendant que vous travailleriez pour eux , ou après que vous auriez consumé la meilleure partie de vos finances & de vos forces maritimes à les affranchir de la tyrannie d'Alger
&

160 TESTAMENT POLITIQUE
& des autres Villes de Barbarie.

V. M. ne se propofa donc d'agir qu'en faveur de fes Sujets. Elle fit fes nouveaux préparatifs contre les Algériens, qui intimidés d'un fi puiffant armement dont ils eurent connoiffance, & n'ayant pas encore tout-à-fait oublié ce qu'il leur en avoit coûté pour vous avoir manqué de foi, remirent en liberté les Efclaves François, rendirent les Bâtimens qu'ils avoient enlevés, abandonnerent celui qu'on avoit pris fur eux, & reçurent les conditions de paix qu'il vous plut de leur preferire.

Il n'y a rien au monde de moins fupportable dans un Etat que ces difputeurs brouillons, qui fouvent autant par pointillerie & par opiniâtré que par mauvaife intention, excitent fous prétexte de Religion, des defordres qu'on a bien de la peine à appaifer. La foibleffe des hommes est fi grande de ce côté-là, qu'ils fe livrent eux-mêmes à cette indigne efpèce de petits Souverains, qui d'abord n'avoient pas feulement penfé à faire de fi grandes conquêtes. On ne fçait donc être trop

trop exact à les réprimer & à faire cesser leurs chicanes dès qu'ils sont assez téméraires & assez étourdis pour instruire des procès en forme, sur lesquels ils ont résolu de ne recevoir point de jugement que le leur.

La part que le Jansénisme avoit eu aux troubles de l'Etat pendant la Régence est une preuve trop convaincante & trop funeste de cette vérité, comme la maniere dont vous vous êtes pris à éteindre cette faction en est une de votre clémence & de votre prudente conduite. Tous les Patriarches de cette Secte & tous leurs principaux Emissaires ou Adhérans, qui sont entretenus ou pourvus de Bénéfices pour contribuer par leurs persuasions à maintenir la tranquillité de l'Etat, n'auroient dû attendre que des châtimens exemplaires pour récompense de tant de soins & de tant de veilles qu'ils avoient employées à le brouiller. Votre aversion naturelle pour ces sortes de gens vous auroit même assez porté à leur faire sentir les effets de votre indignation, & à les flétrir autant qu'ils avoient prétendu s'acquérir de crédit & d'honneur.

Mais

Mais cette prudence qu'on admire dans toutes vos démarches, & qui est accompagnée d'une pénétration surprenante, vous fit surmonter vos resentimens & prendre le plus sûr parti. Les foudres que vous auriez lancées sur de si basses têtes, les auroient fait paroître trop élevées. En tombant ils seroient montés à la gloire où ils aspireroient. On les auroit jugés dignes de votre colere, & sans doute qu'une crédule pitié les faisant regarder sinon comme innocens au moins comme malheureux, on se seroit encore plus entêté de connoître la cause qui les auroit exposés à votre disgrâce, & on auroit multiplié les disputes au lieu de les faire cesser.

V. M. convint seulement avec le Pape de faire tous deux ensemble des défenses d'agiter les questions que ces Novateurs mettoient sur le tapis. Le Pape y trouvoit son compte & V. M. y trouvoit le sien. En méprisant ces gens si passionnés de se faire considérer, vous les rendîtes l'objet du mépris du Public. La foi qu'on avoit pour leurs sentimens s'évanouit avec leur
 crédit,

crédit , & la plûpart de ce grand nombre de Sectateurs qui n'étoient échauffés que par la dispute , se tranquilliserent encore plus vîte qu'ils n'avoient pris feu.

Le Pape n'auroit eu garde de ne pas concourir au dessein de fermer la bouche à ces esprits inquiets & turbulens qui s'en prenoient à lui-même. Il est vrai qu'ils avoient contribué à exciter des troubles dans votre Cour , quoique ce ne fût que par accident & pour s'en prévaloir en faveur de leur entêtement & de leur ambition. Cependant ce n'étoit point à votre autorité qu'ils en vouloient. Ils auroient été contens de vous la laisser toute entiere pourvu que vous leur eussiez permis de regner à leur mode sous elle. Mais il n'en étoit pas de même de celle du Pape ; ils étoient en train de l'attaquer directement , & le Saint Pere sçait ce qu'il lui en a couté toutes les fois qu'on s'est mis en tête de lui déclarer la guerre. Ce n'est donc pas une légère obligation qu'il doit vous avoir de ce que vous avez appuyé son parti dans une occasion si importante , & où il n'y
 avait

avoit plus rien à risquer pour vous.

Mais comme c'étoit un mal qu'il s'agissoit de déraciner jusques dans son principe, & que vous ne vouliez plus à l'avenir être importuné de ces querelles qui ne sont bonnes à rien, & qui peuvent quelquefois beaucoup nuire, il fut dressé par votre ordre un Formulaire pour être signé de tous les Chefs de ce Parti. C'est une chose pitoyable que de voir l'amour que tous ces Novateurs ont pour leurs propres sentimens ou plutôt pour une vaine & chimérique gloire, puisque la véritable pour eux, comme pour le reste de vos Sujets, consiste dans une prompte obéissance à vos commandemens. Il n'y eut point de résistance, il n'y eut point de manége qu'ils ne fissent pour s'en exempter. Cependant vous le vouliez, le Pape le vouloit aussi, qu'est-ce qu'il y avoit à dire ? A quel autre Saint auroient-ils pu se vouer ?

L'expérience du passé vous avoit appris qu'un des plus utiles soins que vous pussiez prendre du dedans de votre Royaume, étoit de réprimer les violences, de ne permettre à personne de

de se faire foi-même justice , & encore moins de vexer sous ce prétexte des inférieurs ou d'autres gens incapables de se défendre. C'est ce qui vous obligea d'envoyer des Commissaires tenir les Grands Jours en Auvergne , où les excès , les injustices , les outrages furent punis , & où l'on apprit à ces esprits impérieux qui veulent s'ériger en des petits Tyrans dans leur canton , qu'il ne s'exerce aucune espèce de tyrannie sous votre Regne.

La fierté des Anglois qui s'imaginent que leur Isle est inaccessible à leurs voisins , & qui ne voient que d'un œil d'envie les prosperités de la France , vous engagea à prendre parti contre eux dans la querelle qu'ils faisoient aux Hollandois qu'on croyoit les plus foibles , & que vous ne vouliez pas laisser accabler. Ce ne fut néanmoins qu'après avoir employé les voies de la médiation & tâché de rétablir la paix entre les deux partis. Mais comme l'Angleterre ne fait jamais les efforts qu'elle pourroit faire s'il y avoit plus de vigueur dans son Gouvernement ou que sa constitution le permît ,
il

il se trouva que ces deux Nations se battoient à peu près à armes égales. Vous les laissâtes faire , & ne crûtes pas devoir consumer vos forces maritimes à faire triompher une République, qui de son côté ne manquoit pas de ménager tous ses avantages contre vous-même , quoique son Allié , son support & son bienfaiteur , autant & plus que contre tous ses autres voisins.

Cependant vos armes étoient victorieuses dans un nouveau monde. Les habitans de la Nouvelle France ayant de la peine à s'accommoder des manieres des Européens , & à se soumettre à leur Gouvernement , on connut , après avoir essayé toutes les autres voies , qu'il n'étoit possible de les dompter que par la force. Vous y envoyâtes votre Flotte & une Armée plus capable encore de réduire ces peuples sauvages par son intrepidité & par son ardeur à exécuter vos ordres , que par le nombre des Troupes. L'effet répondit à votre attente. Les François firent de si merveilleuses actions , que les ennemis en demeurèrent étonnés , & vos armes acquirent en ce Pais-là une
réputation

réputation qui n'a pas peu contribué à y affermir votre puissance.

Ce fantôme de la réputation est un des plus grands avantages du Gouvernement des Etats. Il y a des particuliers qui font consister leur vertu dans le mépris de cette fumée qu'on débite dans le monde, & qui s'achete si cher. Il faut les en laisser croire ce qu'il leur plaira, mais leur point d'honneur, à cet égard, ne doit pas être celui d'un bon politique qui tâche toujours de faire marcher devant lui cet illusoire objet, & de le faire paroître d'une taille démesurée, afin qu'il surprenne les yeux & étonne les esprits. Ce n'est le plus souvent qu'à proportion qu'on est frappé de cette avantageuse idée, & non par des raisons réelles & solides que le respect s'entretient & s'accroît au dedans d'un Etat, & que la crainte se répand au dehors.

Mais lorsque ce charme de l'esprit humain n'est pas produit par un simple effet de prévention, ni par la seule vertu des talismans; lorsqu'il y en a une autre plus réelle qui influe dans cette opération; que le pouvoir, le bon-
heur

heur & la prudence sont les principes effectifs sur lesquels la réputation s'établit, il n'est rien qu'on ne puisse se promettre à quoi on n'ose aspirer. A la faveur de ces grandes idées, qui lient les bras & les mains de ceux dont elles ont surpris l'imagination, un Prince se trouve en état de pousser bien loin ses projets. Il ne doit donc jamais manquer de profiter des dispositions favorables que le tems & sa bonne fortune aussi-bien que son mérite ont pris soin de former dans les esprits, puisqu'elles ne sont pas moins capables de contribuer à son agrandissement que les forces mêmes qu'il se voit en main.

Cet heureux concours de circonstances s'étant trouvé en la Personne de V. M. lorsque le Roi d'Espagne mourut, ce qui arriva au mois de Septembre 1665. & que vous futes obligé de disputer à la pointe de l'épée les droits de la Reine votre épouse, qu'on ne vouloit pas reconnoître, il fut accompagné de tous les avantages qui le suivent ordinairement. Après avoir établi vos raisons par un Manifeste qui en faisoit connoître l'équité, vous partîtes

tites pour aller vous mettre en possession de ce qui appartenoit légitimement à la Reine dans la succession du feu Roi son pere, & pour vous faire une justice que vous ne pouviez demander à personne qu'à vous-même.

On ne manqua pas de se récrier sur vos prétentions & d'y opposer une renonciation. Mais la condition des Princesses seroit bien malheureuse, si le Droit Commun qui est en vigueur parmi tous les particuliers depuis le plus grand jusqu'au plus petit, perdoit sa force à leur égard. D'autant plus dépendantes des volontés d'un pere qu'elles sont plus élevées, & d'autant plus sujettes à n'être pas mariées, qu'il se trouve peu de partis sortable pour elles, ou que les raisons d'Etat s'y opposent, elles doivent être présumées plus que toutes les autres filles avoir fait par crainte & par une espece de violence, les renonciations qu'on a exigées d'elles, & par consequent elles sont plus dans le cas de la restitution.

C'est une chose si claire, que je m'étonne qu'il y ait des gens qui osent soutenir le contraire. La seule raison

H plausible

plausible qu'on puisse alléguer en faveur de la renonciation, est qu'elle se pratique généralement parmi les Nobles ; & que pour conserver la grandeur & l'éclat des maisons, les peres sont autorisés à faire passer la plus grande partie de leurs biens entre les mains de leur aîné ; qu'en cette considération ils peuvent obliger leurs filles, & même leurs cadets, à faire dans leurs Contrats de mariage des renonciations qui sont presque par-tout tenues pour valables.

Mais outre qu'il demeueroit au nouveau Roi d'Espagne des Royaumes, des Principautés & des Titres plus considérables & plus suffisans à proportion pour son droit d'aînesse & pour maintenir sa grandeur, que ne sont aux Nobles ordinaires tous les avantages procédans de leurs droits successifs, ou que leur acquierent les Actes de renonciation faits par leurs Cohéritiers; il s'en suivroit encore que si la renonciation de la Reine étoit valable en faveur du Roi son frere, elle devoit l'être aussi en faveur de l'Imperatrice au cas que Charles II. prédécesseur du Roi Philippe

pe V. vînt à mourir fans enfans ; puisqu'un Acte qui est revêtu de toutes ses formes , & qui a déjà commencé à sortir son effet , se trouvant encore valide de la fin de non recevoir acquise par la prescription & par un consentement tacite , ne peut plus raisonnablement dans la suite être débattu de nullité ni sujet à cassation.

Cependant cette dernière conséquence détruit absolument , dans le fait dont il s'agit , celle qu'on voudroit établir à l'égard des Souverains , comme elle est établie à l'égard des simples Nobles qui font faire à leurs cadets des renonciations en faveur d'un aîné : car si c'est en faveur de l'aîné qu'elles se peuvent faire , c'est la Reine qui devient l'aînée , la mort du Roi son frere survenant , & néanmoins il se trouveroit qu'elle auroit renoncé en faveur de sa cadette , ce qui est inoui ; & si c'est pour conserver le nom & l'éclat de la maison que de semblables renonciations sont tolérées , la Reine ne portoit pas moins ce nom que l'Impératrice , & l'éclat de la maison paternelle ne se manifestoit & ne résidoit

pas moins en sa Majesté Royale.

On voit donc qu'une renonciation par laquelle la Reine a été dépouillée de ses droits pour en revêtir non-seulement son frere comme aîné , mais encore sa sœur cadette ; disposition dont on n'a jamais oui parler ni entre Souverains ni entre particuliers , est une renonciation nulle de Droit , qui porte visiblement les caracteres de la contrainte avec laquelle on l'a exigée , & qui n'a été faite que par la crainte de l'autorité paternelle , au poids de laquelle autorité étoit sans doute ajoutée la menace de ne consentir jamais à aucun mariage qu'à cette condition, Dureté qui est mise par tous les Jurisconsultes au rang des violences , & contre laquelle les Loix ont toujours accordé le bénéfice de la restitution.

Ainsi V, M. pleinement informée des droits de la Reine son épouse , & persuadée de la justice de ses prétentions , fit marcher ses Armées en Flandres pour les appuyer. Elles s'emparerent d'abord de Bergue & de Furnes , & vous prîtes vous - même Tournai & Douai. Courtrai , l'Isle , Oudenarde & Alost ,

Alost , furent ensuite rangées sous votre obéissance, le secours qui marchoit vers Lille ayant été défait par vos Troupes.

Après cela vous allâtes vous mettre en possession plutôt que conquérir la Franche - Comté , puisque ce n'étoit que recouvrer votre propre bien , & réunir à votre Etat une Province qui n'avoit pas pu en être démembrée , & qui en effet vous coûta si peu de sang au prix de ce qu'il en auroit fallu répandre si elle avoit fait toute la résistance dont elle étoit capable , qu'on ne peut pas dire que vous l'avez prise comme on prend un Pays ennemi.

La rapidité avec laquelle vous fîtes ces conquêtes est encore une plus grande preuve de la supériorité de vos forces & de la terreur que le bruit de votre nom semoit devant vous , que de l'équité des raisons qui vous portoient à faire la guerre , cette dernière considération demeurant presque toujours inutile lorsque ces premières circonstances ne marchent pas avec elle pour la faire valoir.

Les Espagnols connoissant qu'ils n'é-

toient pas en état de résister à la justice & à la force , jointes ensemble , eurent recours à la soumission. Ils vous demanderent une suspension d'armes que vous leur accordâtes , & ensuite ils obtinrent la paix , V. M. ayant bien voulu relâcher de ses droits afin d'épargner les Peuples sur qui le faix de la guerre devoit tomber , & ayant consenti par une générosité peu commune à borner des conquêtes , qui selon les apparences se seroient étendues aussi loin qu'il lui auroit plû.

Le secours que vous aviez autrefois donné à l'Empereur contre les Turcs , & qui lui avoit été si avantageux , obligea les Venitiens qui étoient pressés en Candie par cette même Nation , de tourner enfin les yeux sur vous comme sur le protecteur de toute l'Europe. Ils ne furent pas trompés dans leur attente. Vos bras sont toujours ouverts à ceux qui vous réclament. Vous envoyâtes une puissante Escadre dans cette Isle. Mais comme les Venitiens s'étoient avisés trop tard de recourir à un remède qui auroit sans doute produit son effet s'il eût été appliqué dans

un

un tems convenable , il ne fut pas possible de guérir un mal désespéré. Vos Guerriers ne purent faire autre chose que de soutenir admirablement , & au prix de leur sang , la gloire de la France , & de procurer à vos Alliés une capitulation beaucoup plus avantageuse qu'elle n'auroit été.

Ces différens essais de votre pouvoir & de la valeur des François que les Turcs venoient encore d'éprouver , ne firent pas peu d'impression à la Porte. Tout y retentit du bruit de votre nom ; & comme les sentimens qu'on a des autres Puissances , & les honneurs qu'on leur rend ne s'y mesurent que par rapport aux intérêts de l'État & à ce qu'elles peuvent avoir de relation avec la Cour , l'estime qu'on avoit pour V. M. ne manqua pas d'augmenter à proportion de ce qu'on vous voyoit en état de marcher du pair avec le Grand Seigneur. Ainsi ce Monarque jugeant qu'il devoit s'entretenir en bonne intelligence avec un Prince assez puissant pour lui faire tête par-tout , il vous envoya un Ambassadeur pour renouveler la paix entre les deux Nations , &

vous fit des avances dont il n'a point accoutumé d'honorer ceux qu'il n'a pas lieu de craindre.

Ce fut encore entre vos bras , qui sont le refuge ordinaire des Princes maltraités de la fortune , & le recours des Etats accablés de la guerre , que le Roi Casimir vint chercher une retraite. Il ne manqua pas de les trouver ouverts pour le recevoir , & vos mains pleines de liberalités pour adoucir ses disgraces. Cet asyle que tant d'illustres malheureux trouvent auprès de vous , & qui n'est pas un des moindres effets de ces Royales vertus qui vous attirent aujourd'hui les respects de l'Univers, fera encore le sujet de l'admiration des siècles à venir.

Tout ce qui se passa depuis la guerre de la Hollande contre l'Angleterre , dans laquelle V. M. n'avoit pris part en faveur des Hollandois qu'Elle croyoit les plus foibles , qu'afin de tenir la balance égale & de ne les laisser pas opprimer , fut une preuve manifeste de votre prudence exquise. Ils se soutinrent beaucoup mieux qu'on n'avoit pensé , & si vous eussiez fait agir

vos

vos forces avec les leurs aussi vigou-
reusement qu'elles auroient pu faire ,
vous auriez fans doute accablé les An-
glois en faveur d'une République déjà
trop ambitieuse , & qui cherchoit à
s'élever au-dessus de tous les Royaumes
qui l'entourent.

Sa bonne fortune en cette guerre lui
enfla extraordinairement le courage.
La plupart de ses Bourgeois crurent
pouvoir marcher de pair avec un Roi,
& quelques-uns de ses Ministres à l'ex-
emple des Consuls de Rome commen-
cerent à s'imaginer qu'ils pourroient
bien aussi se mettre au-dessus des têtes
couronnées.

Pendant que la Maison d'Orange
avoit été à la tête de cette République ,
il ne s'étoit rien passé qui dût absolu-
ment alterer l'affection que V. M. ou
les Rois ses prédécesseurs avoient eu
pour elle. Les Princes de cette Maison,
auxquels V. M. rend la justice qui leur
est due , nonobstant les affaires que les
conjunctures des tems lui ont suscitées
avec leur Successeur ; ces Princes qui
sentent encore le sang de l'Empereur
couler dans leurs veines, & qui sçavent
H 5 quels

quels respects on doit à la Majesté Royale, avoient toujours pris soin d'entretenir une bonne intelligence entre leur Etat & votre Monarchie, & de rendre à votre Dignité suprême les déférences qu'elle exige.

Mais depuis qu'une faction d'ingrats, qui s'éleva contre l'autorité modérée qu'ils possédoient dans l'Etat, & qui étoit à peine proportionnée à la grandeur de leurs services, se fut mise à leur place, & eut foulé aux pieds leur Maison, on ne garda plus de mesures à l'égard des Puissances étrangères. Le Chef de cette faction, qui étoit le Pensionnaire de With, s'étant emparé du Gouvernement de la République, prétendoit en même tems régler les intérêts de toutes les Cours de l'Europe, se rendre l'arbitre des Rois, & disposer à son gré de la fortune des Souverains, comme il fit de celle du Prince d'Orange.

L'abaissement de V. M. & la destruction de sa grandeur qui lui étoit la plus importune, étant un des principaux objets de ses vastes soins, le hazard lui fit trouver dans l'un de vos Sujets

jets un instrument qu'il crut propre à ses desseins. La Religion qui se mêle par-tout où elle n'a que faire , & qui ne sert que d'un beau prétexte à ceux qui la font entrer dans les affaires d'Etat , fut employée à séduire le François & avec lui les Princes que de With vouloit surprendre. Jamais on ne fut plus content de soi-même que le fut alors ce Républicain. Il fit à peu près dans le même tems jurer à tous les Magistrats de sa Province , l'observation d'une certaine Loi qu'il établit sous le titre d'Edit perpetuel , par lequel il renversoit toute la grandeur de la Maison d'Orange dans l'Etat , pour s'élever lui-même peu à peu sur ses ruines ; & après cela il conclut de son autorité privée la triple alliance avec le Roi d'Angleterre en si peu de jours , qu'on n'a jamais oui dire qu'un Traité de cette importance se fût négocié dans un tems si court.

Il est vrai qu'il en avoit déjà auparavant fait applanir les plus grandes difficultés par son Agent François , & comme il n'aspiroit pas à moins qu'à se rendre l'arbitre général des affaires de

la République & de celles des Puissances voisines, & que le Ministre Anglois avec lequel il traitoit, avoit aussi ses vues particulieres, il eut l'occasion aussi belle qu'il la desiroit pour conclure avec lui promptement & secrettement, afin qu'aucun autre Ministre des Etats des Provinces-Unies ne pût avoir part à l'honneur d'un si fameux Traité.

L'exemple tient souvent lieu de raison : il entraîne avec un empire dont on ne s'apperçoit pas & avec une rapidité dont on ne peut trop s'étonner. Le Roi de Suede entra aussi dans cette Alliance, persuadé d'y trouver de grands avantages pour son Etat & pour sa Religion; & après qu'il y eut été reçu, de With crut avoir si bien lié sa partie, que désormais il ne pouvoit plus manquer de gouverner les Princes ses Alliés, & de tenir en bride les Puissances qu'il vouloit humilier.

Quoique les choses violentes ne soient pas de durée, elles peuvent néanmoins au moment de leur plus vive impétuosité, produire des effets qu'on n'en attendroit jamais si elles agissoient dans l'ordre de leurs forces naturelles.

Il est donc de la prudence de s'ôter quelquefois du chemin , & de faire place au torrent , qui en sortant des bornes où il étoit resserré, & s'étendant au long & au large, perd infailliblement dans sa course la rapidité que lui donnoit le premier effort de toutes ses eaux jointes ensemble.

Vous étiez alors le même que vous êtes aujourd'hui. Seul vous tenez contre tout l'Empire , l'Espagne , l'Angleterre , la Hollande & la Savoye. Leur union ne vous empêche ni de gagner des batailles, ni de faire des conquêtes. On doit présumer que vous n'auriez pas moins fait contre la triple alliance destituée de la diversion de Savoye & des forces de la plupart des Princes de l'Empire , peut-être même de celles de l'Empereur , qui n'auroient pas été suppléées par la Suede , puisque cette Couronne , comme faisant partie de la triple alliance n'en auroit pu fournir alors beaucoup plus qu'elle en fournit maintenant à la ligue des Alliés pour leur argent.

Cependant V. M. voulut prendre la voie la plus douce & la moins onéreuse
pour

pour son Royaume , qui fut celle de la négociation. Après la suspension d'armes dont j'ai parlé , les Espagnols vous firent demander la paix , & les Ministres Hollandois au nom des trois Puissances de la Ligue vinrent s'interposer pour la leur faire obtenir. Fiers de la complaisance qu'avoient pour eux les deux Rois qui s'étoient livrés entre leurs mains , ils oferent parler à un grand Monarque avec autant de vigueur qu'ils lui auroient témoigné de soumission , si les deux autres Princes n'avoient point été enrollés sous leurs enseignes.

V. M. consentit à la paix quoique personne ne doutât alors qu'elle ne fût en état de faire la guerre , & qu'on en ait été depuis pleinement convaincu. Ensuite vous jugeâtes à propos de dissiper l'aveuglement du Roi d'Angleterre qui avoit causé celui du Roi de Suede à l'égard de la triple alliance , & vous fites votre grande affaire de ruiner ce Traité conclu à la hâte par ce premier Prince , mais bien médité par la ruse de son Ministre & par l'ambition de celui de la Hollande.

Une

Une des marques les plus évidentes de la justice de votre discernement est le choix que vous sçavez faire des Agens qui sont propres à être envoyés aux Cours étrangères. Il s'agissoit ici de relever l'autorité des têtes Couronnées qu'une République tâchoit de ravaller, vous employâtes un cœur Royal & rempli de nobles sentimens qu'inspire une si haute naissance pour aller ranimer ceux qu'un Prince trop facile laissoit amortir.

Madame passa en Angleterre auprès du Roi son frere, & lui fit sentir le tort qu'il faisoit à sa Dignité. Elle lui fit comprendre de quelle importance il étoit à deux grands Monarques qui avoient à peu près mêmes intérêts & mêmes droits à soutenir, & qui n'avoient rien à démêler ensemble, de demeurer parfaitement unis. Elle lui fit connoître que les Ministres de la République de Hollande ne tâchoient qu'à le mettre aux mains avec vous pour profiter de votre division; pour enlever aux Anglois leur commerce, ou l'anéantir, ou du moins l'interrompre beaucoup; & pour s'opposer aux progrès

progrès des armes de V. M. de peur qu'étant devenu trop leur voisin, vous ne fussiez en état de les contenir dans leur devoir, & de les forcer à respecter les Rois, sans oser plus rien attenter par mer à leur préjudice, & sans s'ériger plus en arbitres de leurs intérêts sur terre.

Elle lui remit devant les yeux l'affront de Chattam & le triomphe que de With avoit fait d'une surprise qui vous regardoit autant que l'Angleterre. Car comme vous aviez offert aussi bien que la Suede votre médiation pour la paix, parce que vous n'aviez point d'intérêt formel dans la guerre, & que des deux côtés on n'en avoit pas paru fort éloigné, vous aviez lieu d'être persuadé par les discours des Ministres de la Hollande, qu'elle n'armeroit qu'autant qu'il seroit nécessaire pour sa sûreté; & vous en aviez à votre tour si bien persuadé le Roi d'Angleterre, que ne songeant plus qu'à attendre l'effet d'une médiation qu'il croyoit ne pouvoir pas manquer de réussir, il ne fit pas plus d'armement que s'il eût été déjà en paix.

Ainsi

Ainsi ce fut une pure surprise qui fit triompher de With, & il triompha avec tant d'arrogance, qu'il n'y eut rien au monde de plus étonnant, que de voir que le Roi d'Angleterre oubliât si vite un si sanglant affront, pendant que le Pensionnaire de Hollande prenoit tous les soins imaginables d'en perpetuer le souvenir, & de dresser des monumens pour en faire passer la mémoire à la Posterité.

Le Vaisseau Amiral d'Angleterre qui avoit été pris en cette expédition, étoit conservé dans un des Ports de Hollande, où les peuples alloient le visiter comme un trophée élevé à leur puissance & au mérite de leur Ministre. On le montrait aux Anglois par insulte. On frappa des médailles si injurieuses à cette Nation, qu'après de plus mêmes réflexions il fut jugé à propos de les retirer. Mais ce qu'il y eut de plus singulier, & qui marquoit plus le genie du Triomphateur, est qu'il fit faire un tableau où étoit peint son frere, Bourguemestre de Dordregt, lequel avoit assisté à l'exécution de ce grand dessein, & à côté du portrait on voyoit toutes

toutes les circonstances de ce rare exploit, la prise d'un Fort, des Vaisseaux en feu, d'autres qui se retiroient, la Flotte de Hollande qui les chassoit, & qui prenoit son tems pour battre une fois des gens hors d'état de se défendre, parce qu'ils n'avoient pas pensé qu'on dût les attaquer.

Ce ne fut pas pour parer la Sale du Pensionnaire ou du Bourguemestre qu'on fit faire cette superbe peinture. Elle auroit été vue de trop peu de gens, & n'auroit pas assez hautement Publié la gloire de l'original. Elle fut mise dans la sale de la Maifonde Ville de Dordrecht, & exposée aux yeux des Peuples comme un monument du plus signalé service qui eût été jamais rendu à l'Etat.

Cette maniere de braver les Rois devint à la mode parmi ces Républicains. Van-Beuning qui n'avoit point d'emplois de guerre faits à la dérobee pour en remplir un tableau, y fit au moins représenter les vœux de son cœur, dont il prétendoit que la seule force avoit été capable d'arrêter vos conquêtes. Comme il ne s'est jamais vu rien de plus insultant, on n'a peut-être

être aussi jamais ouï parler d'un plus grand châtiment que celui dont ces insultes furent suivies.

L'origine de cette maladie qui avoit faisi le Pensionnaire de Hollande & tous ceux qui se faisoient un honneur de marcher sur ses traces, pouvoit être attribuée à la Cour d'Angleterre, & à la foiblesse de son Roi, qui n'écoutant que de mauvais conseils, avoit abandonné sa gloire entre les mains de ses Ministres. Tant de cruels affronts qui lui avoient été faits incontinent après la conclusion de la paix, & qui auroient dû l'empêcher de la conclure s'il avoit pu les prévoir, lui furent si bien palliés, adoucis & déguifés par ceux qui avoient son oreille, que non-seulement il ne pensa point à s'en ressentir, ni à venger la Majesté Royale qui étoit si vivement outragée, mais qu'il fut presque prêt à baiser la main qui le frappoit, & qu'il donna aveuglément dans toutes les propositions qui lui furent faites de la part de celui qui le maltraitoit si fort.

Je ne veux point pénétrer quels furent les motifs qui engagerent les
Ministres

Ministres de ce Monarque à lui faire prendre des mesures si préjudiciables à son honneur, mais je sçai bien quelles furent les raisons qui portèrent quelques-uns des vôtres à vous conseiller de souffrir à peu près avec la même patience des injures à peu près égales. Si votre cœur n'eût pas été d'une autre trempe, si vous n'eussiez pas été par vos propres lumieres & par vos sentimens, capable de distinguer ce qui étoit véritablement de votre gloire & de votre intérêt d'avec ce qui vous étoit présenté sous cette idée, quoiqu'il en fût très-éloigné, on vous auroit aussi vu donner dans le même piège, & conspirant avec le Roi d'Angleterre à avilir la Majesté Royale, vous l'auriez presque toute entiere livrée en proie à l'ambition d'un simple Bourgeois d'une République.

Ceux qui manioient vos finances & qui auroient bien voulu ne les voir employer qu'à des usages où ils eussent pu trouver leur utilité particuliere, ne furent point d'avis que V. M. dût faire de si grandes dépenses pour venger des affronts qu'ils prétendoient pouvoir être

être dissimulés à son égard. Bons ménagers du sang du peuple dans une occasion où le peuple même n'auroit point voulu l'épargner, ils sçavoient néanmoins succer le plus pur de ce sang par mille autres voies, tandis que prodigues des intérêts de votre gloire, ils la vouloient sacrifier au dehors, & ne la faire plus consister que dans le repos de vos Sujets; dans l'aïse & l'abondance où vous les faisiez vivre; & dans les soins de cultiver les arts, les métiers & les Manufactures qu'on prétendoit faire fleurir par-tout sous les auspices de ces généreux Conseillers.

C'est avec de semblables vues que les de Wits gouvernant la République de Hollande à leur mode, se persuadèrent que les richesses dont elle se verroit comblée par ce moyen, avec le secours de leur grand génie pour les affaires, la rendroient le plus florissant Etat du monde; & qu'ils la laisserent enfin surprendre au dépourvu. Attaquée, battue, vaincue par les Troupes aguerries de V. M. elle se vit reduite dans une extrémité si grande, qu'il lui auroit mieux valu n'avoir jamais été
riche

190 TESTAMENT POLITIQUE
riche que de se voir si promptement ap-
pauvrie.

Ce genre de Ministres qui réussit assez bien dans les choses qui sont de sa compétence , devrait être assez sage pour ne sortir jamais de la sphere de son activité. C'est trop présumer à des gens qui par leur naissance, ni par leurs emplois à ce défaut , n'ont pu acquerir ni les sentimens , ni l'expérience nécessaires pour juger du prix de la belle gloire , que de s'ingérer à vouloir décider des motifs de la guerre , & de ce qui regarde l'honneur d'une Couronne. Appliqués toute leur vie aux regles de leur Arithmetique , & à trouver des moyens de remplir de finances les coffres de leurs maîtres , en remplissant préférentiellement les leurs , ils ne doivent jamais passer plus avant , ni prendre connoissance de quelle maniere on les vuide , ou de ce que le Prince a à démêler avec ses voisins.

C'est en quoi V. M. a toujours fait éclater un discernement juste & délicat. Elle a parfaitement connu à quel usage chacun de ses serviteurs devoit être employé. Elle a consulté sur le su-
jet

jet des finances ceux dont elle a trouvé le génie propre pour les finances ; & Elle a communiqué les desseins qui concernoient sa gloire à ceux qu'Elle a jugé dignes de cet honneur.

Ainsi écoutant tranquillement des conseils que V. M. ne demandoit point, vous ne laissâtes pas de faire ce que vous suggeroit votre grand cœur. Vous prîtes la résolution de tirer vengeance d'une République trop imprudente de s'être abandonnée à des Ministres, qui par leurs pratiques, s'élevoient au-dessus des Têtes Couronnées.

Madame ne fut pas plutôôt arrivée en Angleterre, qu'elle fit ouvrir les yeux au Roi son frere. Elle avoit trop de lumieres & étoit elle-même trop sensible aux outrages qu'on avoit faits à ce Prince & à ceux qu'on préparoit à V. M. pour ne pas réussir en son dessein. Ce qu'elle avoit à représenter étoit trop visible pour ne pas frapper à l'instant ; & le Roi qui dans le fond ne manquoit ni de pénétration ni de courage, fut lui-même surpris de la maniere dont on lui avoit fait envisager ce qui s'étoit passé.

Il se reveilla donc de l'assoupissement où il étoit ; il sentit les traits dont on l'avoit piqué , & se rendant à ses véritables intérêts , qui étoient en cette occasion ceux de tous les Monarques , il se joignit au plus grand des Rois pour partager avec lui la gloire d'avoir tiré raison des affronts qu'on avoit osé faire à la Majesté Royale.

Pendant que vous disposiez tout ce qui étoit nécessaire pour ce grand dessein , le Duc de Lorraine qui n'avoit demeuré en repos que parce qu'il n'avoit point vu de jour à remuer , se persuadant en avoir trouvé une occasion favorable , & que la triple alliance auroit autant de vertu en sa faveur , qu'il prétendoit qu'elle en avoit eu pour l'Espagne , s'avisa d'entretenir de nouvelles intelligences dans les Etats voisins , & levant des Troupes en Allemagne , commença à vous manquer de parole dans l'exécution des Traités qu'il avoit faits avec vous. Son esprit inquiet avoit eu beaucoup de peine à demeurer quelque tems en repos. Il s'étoit repenti d'avoir traité presque dès le moment de la conclusion , & il ne

ne s'appliqua depuis qu'à chercher les moyens de se retracter , c'est-à-dire , de se faire entierement chasser de ses Etats , dans la possession desquels il auroit demeuré toute sa vie.

Il ne lui fut pas difficile de réussir. Les fideles Agens que vous aviez dans toutes les Cours voisines vous ayant donné avis de ses démarches , dont la plûpart n'étoient pas trop secretes, vous fîtes entrer dans la Lorraine une Armée qui se saisit de toutes les Places de cette Province , & contraignit cet esprit brouillon d'aller ailleurs mendier des asyles , & vivre dans la dépendance des Souverains qu'il voyoit au-dessous de lui , pendant qu'il jouissoit de l'avantage de votre protection.

Cette réunion de la Lorraine à votre Couronne , & la retraite du Duc sur la foi duquel il n'y avoit point de compte à faire , ne fut pas un coup peu important pour vos desseins. La fortune sembloit conspirer avec vos desirs , & vous prendre par la main pour vous faire monter à la gloire que V. M. s'étoit proposée.

Celle que votre réputation vous
L avoit

avoit déjà acquise dans tout l'Univers se manifestoit tous les jours par quelque effet éclatant. Il vint de la Guinée un Ambassadeur du Roi d'Arda, qui après vous avoir témoigné l'estime & la haute considération que le Roi son maître avoit pour V. M. vous déclara que ses ordres étoient de rechercher votre alliance, & de vous proposer un Traité de commerce avec vos Sujets, tant de la Martinique que des autres Terres de votre domination, où les siens pouvoient négocier,

On ne marqua pas moins d'empressement à la Porte pour faire voir combien votre alliance y étoit agréable & désirée. Le Marquis de Nointel, votre Ambassadeur, y fut reçu avec une magnificence & des honneurs qu'on n'a point accoutumé de rendre aux Ministres des autres Monarques.

Le premier trait d'indignation que vous voulûtes faire sentir aux Hollandois, fut une défense à vos Sujets de charger de l'Eau - de-vie sur leurs Vaisseaux, & une augmentation d'impôts que vous mîtes sur les marchandises qui venoient de leur Etat. C'étoit un prélude

prélude par lequel vous vous donniez le plaisir de fonder la fierté de cette République , & de la faire en même tems connoître aussi-bien aux Rois vos voisins , qu'à ceux d'entre vos Ministres , qui voulant vous détourner de la guerre , cherchoient des raisons pour excuser vos ennemis , & les faire paroître moins coupables envers vous.

Autrefois cette nouveauté auroit été regardée avec un chagrin respectueux. On auroit envoyé faire des remontrances à V. M. lui demander le sujet de cette rigueur ; lui offrir des satisfactions s'il s'étoit passé quelque chose dont elle eût lieu d'être offensée ; & comme on n'auroit pas pu en douter , on eût attendu quelque tems pour l'en laisser revenir , & employé cependant toutes sortes de moyens afin de la désabuser ou de la satisfaire.

Cette vieille méthode ne se trouva pas à la mode sous les de With. Ils se seroient trop rabaisés. Le tour qu'ils sçavoient donner aux affaires , étoit bien plus avantageux & plus honorable pour l'Etat. Tout ce qu'ils jugerent à propos de faire , fut de se plaindre

196 TESTAMENT POLITIQUE
avec aigreur à V. M. & cette plainte
n'ayant pas produit sur l'heure autant
d'effet que la qualité des plaignans mé-
ritoit qu'elle en fit , il n'y eut point de
patience à prendre , on ne put pas se
résoudre à supporter un seul moment
cette injure ; on courut vite aux re-
présailles , & on défendit l'entrée des
Manufactures & des denrées de France
en Hollande.

Voilà justement l'endroit où ces
grands & modérés politiques étoient
attendus par vos Serviteurs fidèles &
désintéressés , qui eurent le plaisir de
vous faire connoître que ce qu'ils
avoient prévu n'avoit pas manqué d'ar-
river , & qui convainquirent ceux qui
vous déconseilloient la guerre , qu'elle
étoit nécessaire à moins que de vouloir
laisser les Ministres de Hollande en
possession des nouveaux droits de fierté
& de hauteur dont ils commençoient
à user avec V. M. & avec tous les autres
Rois.

Mais on étoit comme assuré que cette
fierté seroit la cause de la chute de ceux
qui l'inspiroient à cette République ,
& peut-être de celle de la République
même.

même. V. M. avoit ses Créatures dans le cœur de toutes les Provinces de cet Etat, qui étoient le Gouvernement, & qui observant la condition des Ministres vous en rendoient un si bon compte, que vous ne pouviez pas manquer de prendre de justes mesures pour vos desseins.

On sçavoit que les de With s'étoient emparés de tout le maniment des affaires; que ni leurs soins ni leur suffisance ne s'étendoient point à ce qui regardoit la guerre; qu'au lieu d'entretenir les Troupes ordinaires de l'Etat, ils les avoient laissé dissiper & périr comme inutiles, & comme ne faisant que causer de la dépense; que le peu de Milice qui restoit encore dans leurs Places frontieres étoit sans expérience & sans discipline. On connoissoit à fond le génie & les vues de ces Ministres qui se fondoient en partie sur la puissance maritime de la République, & en partie sur leur propre habileté, sur leur adresse, sur la force de la triple alliance, sur les richesses de l'Etat, & sur les troupes qu'ils pouvoient acheter au besoin.

Trafic tout particulier , & qui feroit bien l'esprit de Ministres qui ne fondoient leur espérance & leur appui que sur leur négoce , mais foible ressource dans un mal si pressant. Il n'étoit pas trop difficile à un Roi belliqueux & à une Cour aussi éclairée que guerrière , de former des projets sur ce plan , & de trouver de sûrs moyens d'accabler des gens si présomptueux & si aveugles.

Quand on veut s'élever si haut par ses propres efforts , on ne manque jamais d'attribuer sur soi l'envie de ses égaux , aussi-bien que le mépris & la haine de ses supérieurs , au dessus desquels on veut se placer. Les de With pouvoient d'autant moins s'exempter de ces atteintes qu'il y avoit dans leur République un parti peut-être plus puissant que le leur , qui ne souffroit leur élévation qu'avec une impatience extrême , & qui prévoyoit la plûpart des suites que leur Gouvernement attireroit à l'Etat.

C'étoit celui de la Noblesse & de tous les Partisans de la Maison d'Orange. Ils étoient outrés de l'injure qu'elle avoit reçue par l'Edit perpétuel , qui

non-seulement l'excluoit des premières Charges qu'elle avoit auparavant possédées , mais qui abolissoit même ces Charges , comme si elles eussent été odieuses , & que ceux qui en avoient été revêtus, se fussent servis de leur autorité au préjudice des intérêts de la République.

Les de With qui ne pouvoient pas prétendre à ces emplois, avoient jugé à propos de les supprimer afin que personne ne s'élevât à l'avenir au-dessus d'eux , & qu'ils pussent eux-mêmes s'emparer de l'autorité sous d'autres titres & par des voies plus indirectes. Cependant les Nobles ne supportoient leur Gouvernement qu'avec impatience. Les Princes d'Orange leur paroissoient plus dignes d'être à leur tête que les de With. On voyoit même une grande partie du Peuple dans ce sentiment. Le souvenir des services que cette maison avoit autrefois rendu à l'Etat n'étoit pas encore éteint : personne n'ignore que c'étoit elle qui en avoit posé les fondemens , & on ne pouvoit sans indignation la voir si cruellement insultée.

Mais les Nobles & le Peuple s'apercevoient du foible de l'Etat sous ce Gouvernement Bourgeois , dont les seuls principes étoient l'augmentation du négoce , l'abaissement du Prince d'Orange , & les hauteurs à l'égard des Puissances Etrangères , qu'on prétendoit réduire , sinon sur le même pié où on avoit réduit ce Prince avec le reste de la République , au moins à n'oser rien entreprendre sans la permission de ces nouveaux arbitres de l'Europe.

Ils se voyoient sans Troupes , sans garnisons , sans munitions , sans Officiers. Tout le Pays étoit ouvert sans qu'on pensât le moins du monde à l'environner d'aucunes barrières pour le défendre , & par conséquent il se trouvoit exposé aux attaques du premier Prince qui ne voudroit pas supporter les fiertés des de With.

Les mécontents ayant résolu de laisser agir d'eux-mêmes ceux qui s'étoient emparés de l'autorité , & de ne leur prêter point la main à soutenir le faix qu'ils devoient porter seuls , puisqu'ils l'avoient entrepris , ou qu'ils devoient laisser sur des épaules plus fortes s'ils se

se sentoient incapables d'y résister, tout conspiroit de ce côté-là à favoriser les desseins de V. M.

On n'y travailloit pas moins en Angleterre où il se préparoit un puissant armement de mer. Mais ni tous ces mouvemens, ni les nouveaux impôts qui avoient été établis en votre Royaume à l'égard des Hollandois, ne firent point ouvrir les yeux à leurs Ministres, tant ils étoient prévenus de leurs mérites, & entêtés du pouvoir de leur République, qu'ils croyoient être au-dessus des atteintes de toutes les autres Puissances.

Ils ne furent pas beaucoup plus émus du voyage que V. M. fit à Dunkerque, & ils ne parurent pas s'inquiéter beaucoup de vous voir accompagné de tant de forces, ni de pénétrer à quoi vous prétendiez les employer. Mais ils acheverent de se mettre l'esprit en repos lorsqu'ils vous virent retourner sans avoir rien entrepris, persuadés que V. M. ne s'étoit donné la peine d'aller jusques-là que pour faire la parade, & par des motifs d'éclat à peu près semblables à ceux qui les faisoient souvent agir.

L'événement leur apprit que leurs lumieres avoient été courtes. La saison déjà trop avancée , qui ne vous auroit pas permis de faire d'assez grands progrès avant la fin de la Campagne, n'eût pas peut-être donné assez de réputation à vos armes pour contenir toutes les Puissances voisines qui auroient eu le tems de s'éveiller pendant l'hyver. Vous vouliez conclure le mariage de Monsieur , qui étant devenu veuf , recherchoit la Princesse Palatine , & cette alliance devoit encore apporter de la facilité à l'exécution de vos desseins. Votre Flotte ni celle d'Angleterre n'étoient pas encore prêtes. Cependant vous accoutumiez les yeux des Politiques de Hollande à vous voir faire des cavalcades qu'ils regardoient comme inutiles , & qui sans doute leur faisoient pitié. Mais ils s'accoutumoient en même tems à vous voir camper dans leur voisinage , & à ne concevoir plus de soupçons de ces sortes de campemens , qui servoient à tenir vos Troupes en haleine , & à les disposer peu à peu par des petits exercices aux fatigues qui leur étoient préparées.

Le Printems de l'année suivante vint, & fit tout d'un coup éclorre les Déclarations de guerre de V. M. du Roi d'Angleterre & de l'Evêque de Munster, contre la République de Hollande. Que devint alors le grand génie des Ministres de cet Etat ? Où alla-t'il chercher les moyens de se mettre à couvert des orages qu'il avoit excités ? Dans une soumission tardive quoiqu'extrême. Mais l'excès où elle fut alors portée, n'étoit pas capable de suppléer à la négligence ou au peu de disposition qu'on avoit eu à la faire dans un tems où elle auroit pu être acceptée quoique plus médiocre, & par conséquent moins honteuse pour ceux qui la faisoient: ou plutôt on auroit bien mieux fait de suivre les traces de l'ancien Gouvernement, de ne rien innover, de se tenir dans la même modestie qu'on gardoit autrefois, afin de ne s'attirer pas l'indignation des Etats voisins par des hauteurs qui convenoient si peu; & qu'on sçavoit si mal soutenir.

Mais comme ces hauteurs, dont les de With s'étoient fait une habitude, ne pouvoient pas absolument s'abbais-

204 TESTAMENT POLITIQUE
fer tout d'un coup , & qu'ils étoient piqués d'un vif ressentiment contre V. M. qui n'avoit jamais voulu ployer sous l'autorité de la République ; qu'ils vous regardoient comme le premier moteur de la guerre qui leur étoit faite , & comme l'auteur des disgraces dont ils étoient menacés, ils tournerent leurs plus grands efforts du côté du Roi d'Angleterre. Ils avoient déjà éprouvé ses foiblesses , & ils ne perdoient pas l'espérance de les faire renaître par le moyen de ceux qui les lui avoient autrefois inspirées , se promettant que s'ils en venoient à bout , ils se trouveroient peut-être encore en état de faire quelque résistance à V. M. seule , & de l'incommoder au moins par mer , s'ils ne pouvoient l'empêcher de triompher par terre.

Les pointilleries & les chicanes qu'ils avoient autrefois faites sur le salut des pavillons , & dont on n'avoit point oui parler avant eux , s'évanouirent alors. Ils offrirent à l'Angleterre tout ce qu'elle pouvoit desirer à cet égard , & plus qu'elle n'avoit jamais eu. Lorsqu'ils avoient mû des questions sur ce
sujet

fujet , il sembloit qu'ils accusoient leurs précédens Amiraux de n'avoir pas bien maintenu la dignité de l'Etat , & que par conséquent on avoit eu raison de ne mettre plus cette importante Charge entre les mains des successeurs de ceux qui s'en étoient si mal acquittés : mais ils auroient mieux fait eux-mêmes de s'en tenir aux anciennes pratiques. Ce n'étoit point à eux de faire un sujet de guerre à leur République d'un point d'honneur de salut , fondé sur de simples distinctions d'Ecole ou de Palais , qu'ils s'aviserent d'inventer touchant les termes auxquels ils prétendoient faire ce salut , pendant que dans le fonds ils s'y soumettoient. Aussi les vit-on ensuite l'offrir à genoux non-seulement aux termes qu'ils l'avoient refusé , mais dans toute l'étendue qu'on lui pouvoit donner.

Cette humiliation fut suivie d'une autre aussi honteuse. On fit bruler le Vaisseau Amiral qui avoit été pris à Chattam , afin que cet objet insultant ne fût plus en état d'offenser les yeux des Anglois. Mais cet anéantissement d'une masse de bois n'étoit pas capable d'éteindre

d'éteindre le souvenir de l'usage auquel elle avoit été employée. La pointe des traits dont on avoit piqué la Majesté Royale demouroit toujours vivement enfoncée dans la playe, & n'en pouvoit pas être arrachée par l'effet de ces petits remèdes palliatifs.

Enfin, après avoir tout tenté inutilement auprès du Roi d'Angleterre, il ne fut point d'offres qu'on ne fît aussi à V. M. il ne fut point de voie à laquelle on n'eût recours pour effacer des traces qui étoient devenues ineffaçables par les soins qu'on s'étoit donné de les imprimer profondément. Le poisson eut beau se débattre pour rompre le filet, il y demeura pris.

En peu de mois, pour ne pas dire en peu de jours, vous vous rendîtes maître d'un si grand nombre de Places, que tout l'Univers en fut étonné. On dira peut-être qu'étant mal pourvues & mal défendues, la gloire en est d'autant moindre, & j'en veux demeurer d'accord. Mais que dira-t'on du passage du Rhin au Tolhus ? De l'intrepidité avec laquelle après avoir passé ce fleuve si dangereux & si rapide, on alla
attaquer

attaquer jusqu'à leurs barrières ceux qui en gardoient le passage , & qui firent un si grand feu qu'il auroit été capable d'intimider les plus courageux.

Il est vrai qu'il vous en coûta cher , puisque vous y perdîtes le jeune Duc de Longueville pour lequel V. M. avoit de l'estime & de l'affection, & qui sembloit être destiné à vous rendre de grands services. Mais cette perte fut réparée par l'honneur immortel que vos armes s'acquirent en cette occasion , & à la prise du Fort de Schenk qui fut réduit en quatre heures de tems, quoiqu'autrefois il eût arrêté plusieurs mois & presque des années les Espagnols & les Hollandois tour à tour.

C'est ce qui fait le comble entier de votre gloire que de voir en même tems éclater & la force de votre génie , qui sçait découvrir la foiblesse de vos ennemis , & aller en triomphe dans tous les lieux où elle se trouve ; & la grandeur de votre courage , qui surmonte les obstacles que lui opposent & les hommes & les élémens ; & enfin l'excès de votre valeur qui vient à bout des entreprises les plus difficiles , & qui emporte

208 TESTAMENT POLITIQUE
emporte les plus fortes Places avec la même rapidité qu'elle gagne les batailles.

Après une action si hardie, & un exploit si extraordinaire qui la suivit, il n'y eut plus rien qui fût capable d'arrêter vos progrès. Il n'y avoit plus que le tems qu'il falloit nécessairement employer dans la marche qui retardât vos conquêtes. Si l'on prétendoit que les premières avoient été faciles à faire, au moins celles que vous fîtes après ce dernier exploit, auroient dû coûter infiniment à tout autre qu'à vous : mais Arnheim & Nimégue furent bien-tôt forcées de subir le joug du vainqueur du Fort de Schenk.

La prudence convioit ces Villes à prendre ce parti, puisqu'il leur eût été impossible de vous résister. Le Gouverneur de Doësbourg qui l'entreprit, & qui voulut se signaler par sa témérité, n'y acquit point d'autre honneur que celui de l'éclat du châtiment que vous en fîtes : car au lieu d'éprouver votre clemence, comme avoient fait tous les Commandans des autres Places, qui ne s'étoient défendus qu'autant que la
raison

raison le leur avoir permis , vous ne voulûtes point lui accorder de capitulation , & il fut contraint avec sa garnison de se rendre prisonnier de guerre.

Bommele que l'Armée d'Espagne avoit autrefois si long-tems tenu assiégée sous la conduite du Comte de Mansfeld , qu'elle fut sur le point de périr toute entière devant la Place , fut aussi-tôt emportée par vos armes victorieuses. Zutphen , Deventer , & une infinité d'autres Villes & Fortereffes ne purent pas s'empêcher de se rendre à V. M. non plus que Naerden, le boulevard d'Amsterdam , & qui n'en est qu'à trois lieues.

Si vous eussiez pu n'être que le Général de votre Armée ; si les soins du Gouvernement de l'Etat ne vous avoient point rappelé au cœur du Royaume pour donner à ce grand corps son branle & ses mouvemens ordinaires , qui ne sont tout-à-fait justes que lorsqu'ils sont réglés par la présence de son Chef ; si vous n'aviez point été obligé d'aller mettre ordre à des nouveaux préparatifs pour vos Armées de terre & de mer , & disposer tout pour la Campagne :

gne suivante, il n'y a point de doute que vous ne vous fussiez rendu maître d'Amsterdam, où tout étoit dans un si grand désordre, qu'il n'eût pas été difficile d'en venir à bout. Mais le grand cœur du Vicomte de Turenne, qui étoit à la tête de douze mille hommes, se démentit en cette importante occasion, ou bien il n'étoit pas tel qu'on le vantoit. Il n'avoit qu'à paroître, l'effroi dont les habitans de cette grande Ville se trouvoient saisis, la division qui regnoit parmi eux, & peut-être l'envie de voir finir, en se mettant sous votre protection, les calamités de tant de guerres qu'ils étoient obligés de soutenir sans cesse, avoient presque déjà tout fait. Votre Armée n'avoit qu'à se montrer, elle auroit bien-tôt achevé le reste; & en tout cas, l'effort de douze mille hommes, les plus braves & les plus aguerris de toutes vos Troupes, n'auroit pas été si peu considérable, qu'il ne fût venu à bout d'une entreprise plus difficile que celle-là ne paroïssoit alors.

Quoique l'Electeur de Brandebourg fût en marche avec vingt-cinq mille hommes

hommes pour aller au secours de la Hollande, il n'y seroit arrivé justement que lorsque cette illustre conquête auroit été faite, & que le Général François auroit été en état de lui disputer les passages, puisqu'il se seroit vu maître du Pays, & qu'avec les douze mille hommes qu'il avoit, il pouvoit encore être renforcé de ce qu'il auroit tiré des garnisons, après en avoir pris de quoi composer celle d'Amsterdam. Ainsi il se seroit facilement & glorieusement maintenu jusqu'à ce qu'il eût reçu de plus grandes forces, que vous n'auriez pas manqué de lui envoyer, & que vous lui envoyâtes en effet. A en juger par ce qui étoit autrefois arrivé à lui-même, il n'auroit pas seulement dû disputer l'entrée de la Hollande aux Allemands, quoique supérieurs en forces, mais même aller les attaquer & les battre.

Cette faute irréparable a fait douter de la force du génie de ce Général ou de sa fidélité. Elle a été la source de toutes les pertes qui l'ont suivie, & l'on peut assurer que si V. M. de qui le courage se laisse si noblement enflam-

mer

mer par les hautes entreprises , eût été à la tête de son Armée , elle auroit fait la conquête d'Amsterdam , & par conséquent celle de toute la Hollande. Elle auroit executé & pouffé à bout ce grand projet dont la gloire eût rejailli sur ses fideles Serviteurs qui lui avoient donné des conseils si dignes d'Elle. Ce pouvoit bien être en vue de vous dérober , & à eux aussi , cet honneur , où il n'auroit pas eu alors assez de part , & dans le dessein de se rendre toujours nécessaire , que le Vicomte de Turenne fit manquer ce grand coup.

Mais la mort des de With , dont la fin tragique doit être un grand exemple à tous les particuliers , qui emportés par une ambition effrénée veulent s'ériger en de petits Souverains , fit un peu changer la face des affaires. Le Prince d'Orange fut fait Gouverneur de la Hollande , & tout son parti , qui étoit composé des gens les plus considérables & les plus propres à la guerre , ayant repris vigueur , il ne fut pas possible de revenir aux entreprises qui avoient manqué , & il n'y eut plus d'espérance de les exécuter depuis que ce
dernier

dernier parti devenu le maître des affaires eut pourvu à la défense de son Pays , qu'on peut rendre impraticable & inaccessible quand on veut.

Ce changement fait bien connoître que l'autorité ne sied pas à toutes sortes de mains , & qu'il la faut mettre en celles qui sont destinées à la manier. Tant que les de With gouvernerent heureusement , & que la fortune leur rit , ils furent insolens & voulurent tout conduire à leur gré dans leur Etat & jusques dans les Cours étrangères; mais dès que le bonheur sembla les abandonner , & qu'ils sentirent fondre sur eux les Rois qu'ils avoient si peu ménagés , ils furent démontés , ils perdirent courage , ils eurent recours aux plus basses supplications. On ne voyoit qu'Envoyés , qu'Ambassadeurs venir implorer votre clémence , tandis qu'il en alloit encore davantage en Angleterre , mais on n'en revit plus après leur mort. Au contraire il fallut se résoudre à faire la guerre tout de bon. On alla d'abord donner la chasse au Marquis de Brandebourg , qu'on poursuivit jusques dans le cœur de ses États,

& qu'on fit repentir de sa témérité La désolation qu'il attira sur son propre Pays en voulant courir à la défense des Etrangers , lui fit faire des réflexions auxquelles il auroit dû penser auparavant , & l'obligea de vous demander la paix qu'il obtint par l'intercession du Duc de Neubourg qui s'en rendit garant.

Cette soumission surprit si fort la Hollande , que les suites auroient pu remettre cette République dans le même désordre où elle avoit été , & la contraindre à avoir recours à votre clémence , si vos Alliés eussent agi avec la même vigueur que les François. Mais le peu de courage des Allemands au siège de Groningue , & la levée de ce siège furent d'une si dangereuse conséquence , que chaque Ville crut pouvoir encore se défendre , la fermeté de celle-ci en ayant inspiré aux autres qui étoient auparavant de la dernière consternation.

Car la perte de Woerden , que vous aviez prise, avoit produit cet effet dans toute la Province de Hollande. On voyoit que le changement qui étoit ar-
rivé

rivé dans le Gouvernement après la mort des de With n'en avoit point apporté dans les affaires de la guerre ; que tout ce qui étoit attaqué par les armes de V. M. fléchissoit également sous sa loi ; & dans la pensée que rien ne vous étoit impossible , on sembloit se disposer par-tout à vous ouvrir les portes , lorsque le malheureux succès des Allemands devant Groningue les fit de nouveau fermer , & inspira assez de courage aux Hollandois pour aller lâcher leurs écluses , mettre leur Pays sous l'eau , & vous opposer des barrières, que ni le fer ni le feu ne pouvoient pas renverser.

Le Prince d'Orange voulant profiter de cette disposition , & tâcher d'y affermir les Peuples par quelque action de vigueur, forma un petit Corps d'armée de ce qu'il put ramasser de Troupes, & alla mettre le siège devant Naerden. Mais l'issue de cette entreprise lui fit connoître que c'étoit beaucoup que de pouvoir se tenir sur la défensive , & empêcher que vos armes ne fissent de nouveaux progrès ; mais que c'étoit trop présumer que de prétendre vous arracher vos conquêtes. Ce-

Cependant ce Prince voulut éprouver si la fortune des combats lui seroit plus favorable que celle des sièges. Il marcha au Maréchal de Duras qui étoit près de Tongres : mais la lenteur des Espagnols ne leur ayant pas permis d'arriver assez à tems pour trouver le Maréchal dans son poste , elle les arrêta encore sur les bords du Roer , au-delà duquel il étoit alors , & par ce moyen les deux Armées perdirent l'occasion de se signaler l'une contre l'autre.

L'Electeur de Brandebourg , sollicité par l'Empereur & par le Prince d'Orange , parut bien-tôt las du repos qu'il venoit de s'acquérir avec assez de peine. Il reprit les armes , & oubliant ce qu'il lui en avoit coûté , il se préparoit à passer le Rhin sur le pont de Strasbourg , si vos Troupes n'avoient pas été le brûler , & venger en même tems les insultes que cette Ville avoit déjà tant de fois faites à la France en ouvrant à ses ennemis ce passage, qu'elle étoit obligée de tenir fermé comme par une espece de neutralité que vous lui aviez fait la grace de lui accorder.

Le Prince d'Orange chagrin des disgraces

graces qui lui étoient déjà arrivées dans un tems où il avoit tant d'intérêt d'établir sa réputation , tâcha encore de se signaler par quelque entreprise considérable. Il alla former le siège de Charleroi , où ses efforts n'ayant pas eu plus de succès qu'à Naerden, il fut contraint de mettre ses Troupes en quartier d'hiver , sans avoir pu rien exécuter dans toute la Campagne.

Mais votre Armée nonobstant la rigueur de la saison s'en alla à la fin de Decembre assiéger Bodegrave , Bourg qui ayant été bien fortifié par les ennemis ne laissa pas d'être promptement emporté , & où le Soldat dans la chaleur de l'action commit des excès que la guerre ne rend que trop communs , & qu'il n'est pas toujours possible de prévenir. Cependant on les impute d'ordinaire aux Généraux qui n'y ont presque jamais aucune part , & qui les réprimeroient s'il étoit en leur pouvoir.

Comme cette expédition n'avoit pu se faire sans le secours particulier des élémens qui avoient formé les glaces pour fournir un passage à vos Troupes,

K ces

ces mêmes élémens en bornerent la marche à Suammerdam dans le tems qu'elles se préparoient à la pouffer jufqu'à la Haie. Le dégel survint & empêcha que votre victoire ne s'étendît jufqu'à ce Siège des États Généraux , qui ne pouvoit plus s'exemter d'être renverfé que par ce feul accident.

Si vous n'aviez eu en ce pays-là que les hommes à combattre , on peut bien juger par de fi grands succès qu'il n'y avoit point de forces qui fussent capables de vous résister. La consternation des Peuples n'étoit pas le feul fondement de vos victoires , elles en avoient un plus solide dans la valeur de vos Sujets qui éclatoit en toutes occasions.

Le feu ayant été mis à Suammerdam prit si promptement aux maisons , & ensuite à un pont , qu'il ôta à une partie de vos Troupes la communication avec celles qui étoient déjà passées. Ces premières voyant le danger où elles étoient de demeurer séparées de leurs gros & exposées à des Fregates ennemies qui se tenoient sur le canal avec du canón , passerent courageusement

au travers des flammes qui devoroient le pont , & firent connoître aux spectateurs de cette grande action ce qu'ils auroient dû attendre si la force des eaux n'avoit pas été encore plus insurmontable que celle du feu.

L'Empereur avec quelques-uns des Princes d'Allemagne , jaloux de vos prospérités & de votre gloire, osa vous déclarer la guerre sur de légers prétextes d'hostilités exercées dans l'Empire, & ayant entraîné le Roi d'Espagne dans son parti , il procura à V. M. une ample matiere de nouveaux triomphes.

En effet , toutes ces fieres Puissances, jointes ensemble , ne purent pas arrêter vos efforts ni prévenir leur défaite. Ce fut alors qu'on vit éclater hautement toute l'étendue de votre pouvoir & des forces de la France. Elles firent face par-tout avec cinq ou six Corps d'Armées. L'Electeur de Brandebourg fut repoussé jusques dans la Marke. Il perdit plusieurs Places , & se vit une seconde fois contraint de demander une suspension d'armes qu'il auroit bien mérité de ne pas obtenir, si dans la multitude d'ennemis que vous attiroient

tant de fameux exploits & l'augmentation de votre puissance , vous n'eussiez pas jugé ne devoir point négliger d'en diminuer le nombre.

Il est vrai que pour former tous ces différens Corps d'Armées , V. M. fut obligée de retirer la plupart des garnisons qu'Elle avoit en Hollande , à Utrecht , en Gueldres & en Overissel , après avoir fait sauter les fortifications des Places. Mais elle ne se fit pas une peine de ce rappel , parce qu'elle ne prétendoit pas conserver toujours ces conquêtes , ni les annexer à sa Couronne. Elle en connoissoit l'impossibilité dans l'état où les affaires étoient encore alors. Ces Pays se trouvoient trop éloignés de son Royaume , & séparés par des barrières un peu fortes & trop suspectes. Ayant que d'entreprendre de s'en assurer tout-à-fait , il étoit nécessaire d'en faire avec le tems les approches dans les formes. Pour cette fois , V. M. n'avoit intention que de se venger d'une République , dont les Ministres avoient osé faire des affronts outrageans à la Majesté Royale ; que de punir leur orgueil , d'humilier leurs hauteurs ,

hauteurs , d'affoiblir leur Etat , & en défoler les Provinces ; fauf à prendre à l'avenir d'autres mefures , & à fe préparer à un combat décisif , ce premier effai de vos forces n'étant que pour aller reconnoître le champ de bataille.

Le renfort que les Espagnols envoyèrent à Mastricht ne vous empêcha pas de former le fiége de cette forte Place. Ce grand deffein avoit été prévu , mais il ne put être prévenu , quoique vos ennemis euffent pris toutes les précautions dont ils étoient capables , & que la garnifon fe défendît avec une extrême vigueur. Tous leurs foins furent vains. La réfiftance fe trouva inutile , & ne fervit qu'à relever l'éclat de votre triomphe. Ce boulevard de la République de Hollande fut abattu , & en tombant il laiffa tout le Pays d'alentour ouvert à vos Armées.

Ce ne fut ni à la pointe de fon épée ni à celle des flèches que portent fes Lions que cette République eut recours pour vous en défendre l'entrée. Inffruite par trop de funeftes expériences que c'étoit-là un recours foible & impuiffant contre vous , elle en cher-

cha un autre plus sûr dans le sein de ce Pays qu'elle ne pouvoit pas défendre , & qui étoit contraint de se garantir lui-même par les armes dont la nature l'a pourvu. On lâcha les écluses du Brabant Hollandois , & cet obstacle ordinaire , qui rendoit tous les passages impraticables , ne pouvant pas être surmonté , vous tournâtes vos armes du côté de l'Allemagne pour empêcher la Ville de Strasbourg de favoriser vos ennemis.

Le Duc de Lorraine qui entretenoit toujours des intelligences dans son Pays , animoit sans cesse les Peuples contre le Gouvernement. Ses Emissaires prenoient soin d'exagerer toutes les prétendues rigueurs de vos Intendants , & de faire des comparaisons odieuses de la maniere dont on traitoit les Peuples à la liberté dont ils jouissoient sous leur Duc. Ces discours ayant fait impression sur les esprits , on vous avoit souvent porté des plaintes , qui étant très-mal fondées , n'avoient pas trouvé en vous de disposition à les écouter. Mais comme ils ne pouvoient se défaire de leurs anciennes habitudes ,

des , ils semblerent vouloir encore remuer , ainsi qu'ils avoient fait autrefois sous la domination de leurs Princes , & vous fûtes obligé de vous approcher de cette Province, afin de faire connoître à ces nouveaux Sujets que ce n'étoit pas à eux à vous prescrire la forme en laquelle vous deviez les gouverner , & qu'il ne leur restoit de parti à prendre que celui de l'obéissance, auquel ils furent enfin assez sages pour se ranger.

L'abaissement de la Hollande & la punition de l'orgueil de ses Ministres étant le but que V. M. s'étoit proposée dans cette guerre , Elle avoit trop bien réussi pour n'en être pas satisfaite ; ainsi vous ne rejettâtes plus les propositions de paix qu'on vous fit faire par le Roi de Suede. La Ville de Cologne fut choisie pour y tenir les conférences , mais les pouvoirs de la plupart des Plénipotentiaires ne s'étant pas trouvés assez amples , ni revêtus de leurs formalités , vous connûtes qu'on cherchoit à gagner un tems que vous ne vouliez pas perdre , & que vous employâtes à faire de nouvelles conquêtes.

ce moyen étant le plus efficace & le plus sûr de tous pour avancer la paix.

Cependant tout se passoit sur mer au gré de vos desirs. V. M. ne souhaitoit pas que les Anglois eussent de ce côté-là autant d'avantages que vous en aviez sur terre, & vous auriez encore moins voulu que les Hollandois en eussent remporté de trop grands, de peur qu'ils ne s'en fussent prévalus contre vous. Ainsi l'égalité qui se rencontra à peu près dans les batailles qui furent livrées sur mer, étant justement le point auquel vous desiriez de voir fixer les affaires maritimes, il sembla que la fortune prenoit autant de plaisir à vous favoriser sur cet élément que sur la terre.

Le Roi d'Espagne s'étant déclaré contre V. M. & le Gouverneur des Pays-Bas ayant commencé les hostilités, ce fut pour vous un nouveau champ à moissonner des lauriers. On vit bien-tôt une grande partie de la Franche-Comté augmenter le nombre de vos conquêtes. Néanmoins au plus fort de vos prospérités vous consentîtes à les borner en faveur de l'ancienne

Alliance

Alliance que vous aviez avec les Suisses , qui vous demandoient la neutralité pour cette Province.

Mais la Cour d'Espagne toujours présomptueuse , & toujours aveugle dans ses propres intérêts par la passion qu'elle a contre la France , ne voulut point d'une grace qui partoit de votre main. Elle refusa ce que les Suisses s'étoient donné beaucoup de peine à ménager. Ils se croyoient fort obligés à V. M. de sa condescendance en leur faveur, mais l'Espagne ne leur tint point compte des efforts qu'ils avoient faits pour elle , ni ne profita point de l'avantage qu'ils lui avoient procuré.

Elle eut bien tôt sujet de s'en repentir , si toutefois elle est capable de ce mouvement dans les choses qui concernent la France , & si la haine & le ressentiment de ce qu'elle regarde comme des outrages , quoiqu'elle se le soit attiré , ne sont pas les seuls mouvemens dont elle se laisse posséder. Vous lui enlevâtes Dole & Besançon à la pointe de l'épée , & après la prise de ces deux Places , qui étoient les plus considérables de la Province , & dont l'une en

K 5 étoit

étoit la Capitale , tout le reste ne put pas refuser de se soumettre à votre obéissance.

Il sembloit que l'état avantageux où étoient les affaires de V. M. devoit au moins servir de frein aux hauteurs de la Maison d'Autriche , & l'empêcher de renouveler ses précédentes manières d'agir , dont l'injustice & les excès lui avoient suscité tant d'ennemis & causé tant de pertes. Mais il n'y a que la force qui soit capable de la réduire dans les bornes qui approchent de la modération ; ce n'est que par contrainte qu'elle ne lâche pas la bride à ses passions , parce qu'elle les croit toujours légitimes, ou qu'elle se croit tout permis.

Pendant qu'on traitoit de la paix à Cologne , le Plénipotentiaire de l'Electeur de ce nom , qui étoit le Prince Guillaume de Furstemberg , fut enlevé par le Marquis de Grana , au lieu même où se tenoient les conférences. Attentat inouï ! en comparaison duquel doit être compté pour rien tout ce que la Maison d'Autriche croit pouvoir reprocher aux autres Princes. Le Roi
de

de Suede ne fut pas infensible à cet affront , qui ne le regardoit pas moins que V. M. & on vit par-là s'évanouir toute l'espérance d'une paix que devoient rechercher avec le dernier empressement ceux qui la rompoient de gaieté de cœur & d'une maniere si odieuse.

Ils comptoient sur les surprises & sur les trahisons autant & plus que sur la force de leurs armes. Ils avoient gagné le Chevalier de Rohan avec quelques autres gens encore moins accrédités que lui , par le moyen desquels ils prétendoient s'emparer d'un de vos Ports de mer , où ils auroient bien eu de la peine à se maintenir , quand même leurs mesures se seroient trouvées plus justes , & les conjurateurs plus capables de les servir ; & qu'ils auroient eu affaire à un Prince moins éclairé & moins vigilant que V. M.

Mais de tous ces grands projets qu'ils formerent alors , il n'y eut que celui qui violoit la foi publique , & contre lequel on ne se tenoit pas en garde , qui réussit. L'Empereur eut par là voie

de la violence le Prince de Furstemberg en son pouvoir ; mais les Espagnols ne mirent pas le pié dans la Normandie , ni les armes des Allemands ne firent pas en rase campagne contre vos Troupes , ce que leur violence avoit fait dans une ville close , qui devoit être un asyle sacré pour tous ceux qui y étoient entrés , & dont leur seule infidélité les rendoit maîtres.

Le Duc de Lorraine & le Comte de Caprara furent défaits à Seintzim , petite Ville , qui ayant été d'abord emportée à leur vue , sembla vous présager la nouvelle victoire que vos armes alloient obtenir sur eux. Ils furent battus , mis en fuite sans pouvoir se rallier , & vos Troupes demeurèrent maîtresses du champ de bataille aussi-bien que de la Place qui le couvroit.

Les lumieres que vous aviez de ce qui se passoit entre l'Empereur & les Princes de l'Empire , sur-tout à l'égard de l'Electeur Palatin , vous engagerent à donner des ordres plus violens que vous n'auriez désiré. Ce n'est pas aux Princes qu'il faut s'en prendre de la désolation des Pays & des Etats où ils portent

portent la guerre , c'est à la guerre même , & quand elle y peut trouver son compte , je ne sçai pas ce qu'on veut dire en criant qu'il faut avoir des ménagemens sur ce point. Dans une Bataille rangée on fait cruellement périr des milliers d'hommes de toutes conditions & presque de tous âges , sans que personne se recrie , parce qu'on y est accoutumé , & qu'on ne peut pas faire autrement ; & l'on voudroit qu'on épargnât des maisons , des fruits , des bêtes , des hommes mêmes , dont la destruction est quelquefois d'une si haute conséquence pour l'exécution d'un grand dessein.

Ce sont des accidens inévitables, des exécutions militaires dont on ne peut se dispenser sans ruiner ses propres intérêts pour conserver ceux de ses ennemis ; des malheurs qu'il faut prévoir avant que de s'engager dans la guerre , & que l'Electeur Palatin devoit envisager avant que de rompre l'alliance qu'il avoit faite avec V. M. lorsqu'il maria la Princesse sa fille avec Monsieur. Dans le grand démêlé qui se préparoit s'il ne vouloit pas se souvenir
de

de ses promesses , & des engagements qu'il avoit pris avec vous , il devoit au moins peser & mettre dans la balance les forces des deux partis , afin de reconnoître celui qui seroit le plus capable de le protéger. S'il étoit un peu plus éloigné de la France que de l'Empire, vos forces avoient assez d'étendue pour aller jusqu'à lui. De quelque quantité de branches que fût composé l'arbre auquel il se joignit , il étoit aisé de voir que le tronc en étoit moins fort que celui dont il alloit se séparer.

En effet , ce grand nombre de rameaux entrelassés ensemble , lesquels , malgré l'assemblage qui en avoit été fait avec tout l'art dont on avoit pu s'aviser , demeuroient toutefois divisés en trois Corps d'Armées sous les noms de l'Empereur , de l'Espagne & de la Hollande , venant à heurter contre cette seule tige de la France , ne se trouva non-seulement pas assez fort pour la faire plier à Senef , mais ils plièrent eux-mêmes ; & si le Prince de Condé , toujours aussi plein d'un feu indiscret qu'il l'étoit en sa plus verte jeunesse , eût sçu au moins cette fois
se

se modérer, il n'eût pas vu ses premiers avantages suivis de pertes qu'il pouvoit facilement éviter.

Si les effets de la guerre sont si terribles, on ne sçauroit trop blâmer les Princes qui se l'attirent par leur manque de foi, ou par des hauteurs aussi mal entendues que mal soutenues. Au préjudice de la parole que l'Archevêque de Mayence vous avoit donnée, & sur laquelle vous vous étiez reposé, il ouvrit les portes de sa Ville aux troupes de vos ennemis, & les laissa passer. Votre Armée auroit été en état de leur disputer le passage du Rhin, mais elle ne sembloit pas assez forte pour les repousser après l'avoir passé sans opposition. L'Electeur de Mayence crut même qu'elle alloit succomber, & qu'il n'avoit rien à craindre de votre ressentiment. L'expérience lui fit néanmoins connoître qu'il s'étoit abusé. Vos Troupes se retrancherent si avantageusement, qu'ayant empêché les ennemis de s'avancer, ils se trouverent resserés jusqu'à ne pouvoir subsister dans leurs quartiers, & furent réduits à repasser le Rhin; l'infidélité de l'Electeur
de

de Mayence n'ayant servi qu'à vous découvrir le fond de son cœur, & à lui attirer votre juste indignation.

L'exemple de cet Electeur fut trouvé si beau parmi les Allemands, que la Ville de Strasbourg ne fit pas difficulté de le suivre. Elle n'avoit pas de moindres engagements avec vous, & elle n'étoit pas sur le même pié que l'Etat de Mayence pour se pouvoir maintenir à de certains égards. On avoit même des soupçons de son infidélité, & on envoya des Officiers aux Magistrats pour leur renouveler le souvenir de leurs promesses. Mais tout cela n'y fit rien, le pont fut livré aux Allemands, qui ayant encore passé le Rhin avec des forces de plus de la moitié supérieures aux vôtres, revinrent se faire attaquer & battre.

Les premiers essais de leur bravoure n'ayant pas réussi à deux contre un, ils jugerent prudemment qu'ils devoient attendre à être trois, ce qu'ils espéroient par le moyen de la venue des Troupes de Brandebourg. Une si judicieuse précaution ne fut pas néanmoins capable de faire changer leur mauvaise
fortune

fortune. Quoiqu'il ne se donnât point de bataille générale, vos armes eurent tant de bonheur dans les rencontres, comme fut celle de Mulhausen, que cette multitude de Troupes Allemandes se trouva enfin réduite à moins de vingt mille hommes lorsqu'elles repasserent le Rhin, sans remporter aucun autre avantage de leur expédition que celui d'avoir pu passer & repasser ce fleuve, dont vous leur aviez cru le passage interdit; aussi ne leur fut-il ouvert que par d'insignes manquemens de foi.

Mais d'un autre côté vos affaires prospéroient en Italie, où on vit la différence qu'il y a entre des Sujets continuellement maltraités par des Gouverneurs, & accablés d'un joug étranger, d'avec ceux qui vivent sous une domination réglée, & dont le Monarque est l'ame qui donne tous les mouvemens à l'Etat, qui en fait agir tous les ressorts, & qui sent jusqu'aux moindres déréglemens dont l'œconomie de ce corps peut être troublée.

J'ai déjà dit que le Chevalier de Rohan avec un petit nombre de complices, poussés par leurs besoins & par le

le desir des recompenses que leur offroit l'Espagne, & dont ils avoient déjà par avance touché la meilleure partie, oferent lui promettre plus qu'ils ne pouvoient tenir : mais leurs démarches n'eurent pas plutôt donné lieu de soupçonner qu'ils avoient quelque dessein caché, qu'on vint de toutes parts les dénoncer à V. M. L'amour des François pour leur Monarque, leur fidélité, leur affection pour le Gouvernement, parurent alors dans toute leur étendue; au lieu que les Messinois avec une partie de la Sicile, conspirant d'eux-mêmes pour se délivrer de leurs Tyrans, & envoyant demander à V. M. une protection qu'ils ne pouvoient obtenir d'ailleurs que de votre puissance, vous présentèrent un avantage que vous ne cherchiez pas, & pour lequel il n'y avoit point eu de recompenses risquées.

Ils ne se trouverent pas trompés dans leur attente. V. M. leur envoya des secours de munitions de bouche & de guerre, & sur-tout de Troupes, qui accoutumées à vaincre les Espagnols dans leur propre Pays, ne firent pas
moins

moins éprouver leur valeur à ces fiers ennemis en ce Royaume qu'ils ont autrefois usurpé, où ils furent défaits par mer & par terre. En reconnoissance d'une si haute protection, les Messinois vous supplierent de les recevoir au nombre de vos Sujets, & vous ayant prêté le ferment de fidélité, vous leur envoyâtes un Viceroi qui les gouverna d'une maniere si équitable & si douce, & qui soutint si bien la gloire de vos armes par mer & par terre, qu'il ne dépendit que d'eux de vivre heureux sous votre domination.

Pendant qu'en Flandres nos Généraux venoient heureusement à bout de toutes leurs entreprises, que la Forteresse de Dinant reconnoissoit le Maréchal de Crequi pour son vainqueur, il n'y avoit pas d'apparence que V. M. allât Elle-même à la conquête de Huy sans la faire.

La prise de Limbourg suivit bien-tôt celle de cette derniere Place, quelque diligence que fît le Prince d'Orange pour la secourir. V. M. n'en fit pas moins pour aller au-devant de lui, & pour lui livrer bataille; mais il jugea
à

à propos d'éviter la rencontre d'une Armée victorieuse , & qui étoit animée de votre présence.

Celle que vous aviez en Catalogne , & qui y combattoit sous vos auspices , ne demeura pas moins victorieuse , quelque éloignée qu'elle fût de vous , puisqu'elle réduisit en fort peu de tems plus de quatre-vingt Places sous vos loix.

L'honneur est le prix de la vertu , & la recompense un aiguillon aux grandes actions. Celle que reçurent plusieurs Officiers Généraux , que vous élevâtes alors à la dignité de Maréchaux de France , leur fut d'autant plus glorieuse , que la main dont ils la recevoient , ne dispensoit ses faveurs qu'avec un choix qui les rendoit encore plus précieuses & plus illustres.

Cette promotion avoit été précédée de la mort du Vicomte de Turenne , qui fut emporté d'un boulet de canon en Allemagne. Vos ennemis qui prétendoient se prévaloir de cette perte , apprirent par une fâcheuse expérience que ce Commandant n'étoit pas le seul d'entre les François qui fût capable de
conduire

conduire une Armée & de leur faire tête ; & que ce n'étoit pas tant son génie qui avoit animé la sienne , que celui de V. M. lequel subsistoit après la mort du Général.

Comme il arrive quelquefois des accidens tout-à-fait extraordinaires , & qu'il n'est pas possible de prévoir , on ne peut pas aussi empêcher qu'ils ne déconcertent les plus prudens desseins , & que le cours des prospérités les plus suivies ne soit interrompu par quelque disgrâce : tout ce qu'on peut désirer est qu'il ne soit jamais entierement arrêté. On se console aisément d'une petite éclipse de la fortune , quand on la voit bien-tôt après jeter sur soi de nouveaux regards encore plus favorables que les précédens. Ce ne fut que par un coup de ces fatalités attachées aux actions humaines que votre Armée fut battue proche de Trèves. Le Gouverneur de cette Ville qui n'avoit communiqué ses ordres à personne , ayant inopinément péri au moment qu'on alloit s'engager au combat , le renfort qui devoit sortir de cette Place y demeura , & laissa les Troupes Françoises
accablées

accablées par le grand nombre de leurs ennemis. La défaite de votre Armée fut suivie de la perte de cette Ville , qui ne se feroit peut-être pas encore rendue sans la lâcheté d'un traître qui s'y trouva. Action dont on ne voit que très-peu d'exemples parmi les François , qui en fidélité pour leur Prince & en amour pour la gloire ne le cèdent à aucune autre Nation du monde.

Les Allemands tous fiers de ce succès , sans faire réflexion que c'étoit le hazard qui le leur avoit procuré , coururent avidement à de nouvelles conquêtes & assiégèrent Hagueneau , d'où ils furent contraints de se retirer avec la honte de n'avoir pu emporter une Place de peu de conséquence , & qu'ils avoient attaquée après le gain d'une bataille.

Les châtimens ne doivent pas moins être dispensés que les récompenses. C'est une maxime que V. M. sçait admirablement mettre en pratique , & si l'on y prend bien garde , on connoitra qu'Elle est le plus sûr fondement des prospérités d'un Etat. Inspirer tour à tour le courage & la timidité , l'espérance

rance & la crainte , selon qu'il est à propos & possible , est la plus belle science d'un politique ; & ne se relâcher jamais sur ce point en est le plus haut degré.

Dans cette vue il fut nécessaire de transférer à Condom & à Vannes les Parlemens de Bordeaux & de Rennes, lorsque ces Compagnies prirent si peu de soin d'appaiser les mouvemens de révolte qui se firent dans leurs Villes , & de les étouffer dès leur naissance , ainsi qu'apparemment elles auroient pu faire, ou si leurs efforts avoient été inutiles elles se feroient au moins disculpées.

Comme le principal dessein de V. M. dans cette guerre avoit été d'humilier les Hollandois , & que vous aviez sujet d'être satisfait en ce point , toutes vos conquêtes ni vos triomphes , qui venoient d'être augmentés par la prise de la Ville de Thuyn , ne vous empêcherent point de prêter l'oreille à la paix qui vous fut proposée par le Roi d'Angleterre. Il est vrai que le ressentiment de l'outrage fait au Prince Guillaume de Furstemberg ,
auroit

auroit dû vous donner de la répugnance à y entendre , & que vous aviez même assez de penchant à venger une si grande infidélité : mais l'envie de le retirer des fers où il languissoit , l'emporta sur votre ressentiment. Votre cœur plus reconnoissant & plus généreux que vindicatif , aima mieux sauver un ami que mortifier ou perdre un ennemi. Ainsi V. M. nomma des Commissaires pour assister aux conférences de Nimégué.

Le plus considérable avantage que vos ennemis purent obtenir en cette guerre fut celui de prendre Philisbourg. Cependant il leur fut assez chèrement vendu par quatre mois de siège que cette Place soutint , & il sembla que ce dessein n'eût été formé que pour faire voir la différence qu'il y a des François aux autres Nations , lorsqu'il s'agit d'assiéger ou de défendre des Places.

Si les Hollandois & les Anglois ont autrefois prétendu qu'ils étoient sur mer autant au-dessus des François que les François sont sur terre au-dessus de tous les autres Peuples, la guerre de Sicile

Sicile fit connoître aux uns & aux autres qu'ils se trouvoient bien loin de leur compte , & que lorsque la France se laisse surmonter par quelque endroit, c'est ou volontairement ou par sa négligence & par sa faute , & non par aucun avantage essentiel que les autres Etats ayent sur elle.

La Hollande vit donc avec étonnement en deux batailles devant l'Isle de Stromboli , & sous le Mont-Gibel, que les François avoient non-seulement la force de lui résister , mais encore l'art de la vaincre ; & les Hollandois & les Anglois y apprirent ensemble par la mort de l'Amiral de Ruyter , que ni l'une ni l'autre Nation n'avoit plus rien à prétendre à l'empire de la mer : car les premiers avoient perdu celui qui le leur pouvoit acquérir , & si par cette perte les derniers se voyoient vengés de celui qui le leur avoit ôté , ils n'en avoient pas plus d'espérance de rentrer dans leurs prétendus droits , puisque leur Vainqueur sembloit par sa défaite le remettre entre les mains de V. M.

Cependant le voisinage des Espagnols

L

gnols qu'il auroit fallu chasser tout-à-fait de la Sicile, & que vous en auriez sans doute bien-tôt chassés si les Siciliens n'y eussent pas eux-mêmes formé des obstacles. Les suggestions des Ecclésiastiques, qui ayant dans le fond le cœur Espagnol, avoient encore un nouvel éloignement pour votre domination à cause du Pape auquel ils sont dévoués, & qui ne vous étoit pas favorable; les inclinations Italiennes, qui peuvent se contraindre pour un tems mais non pas se changer, détruisoient peu à peu en particulier ce qu'un consentement général avoit édifié, & ce que vos victoires avoient affermi. Il se fit plusieurs conspirations secretes contre le Viceroi. Ce que les plus sages têtes & les plus affectionnées à leur Patrie propofoient pour le bien public étoit détourné ou hautement, ou par des cabales secretes.

Enfin, pour réduire ce Peuple inquiet, & le mettre sur le pié de ce qu'il auroit dû être, il vous eût fallu entretenir plus de Troupes en Sicile que contre tous vos autres ennemis, & faire plus de frais que n'auroit valu la conquête

quête de cette Isle , & peut-être qu'en vous épuisant de ce côté-là vos propres frontieres auroient demeuré dégarnies, & exposées aux efforts de tant de Puissances conjurées contre vous, auxquelles vous aviez plus d'intérêt de faire tête, qu'à maintenir de nouveaux Sujets si peu dignes de votre protection.

Ainsi après que vos fidèles & pénétrants Ministres eurent eu le loisir d'examiner le génie & le mauvais fonds de cette Nation, d'éprouver sa perfidie aussi-bien que son inconstance, & qu'ils vous en eurent donné des avis bien certains, vous jugeâtes à propos d'abandonner les Messinois à leur mauvais destin, & de les laisser lutter contre les Espagnols, ou rentrer sous un joug que leur infidélité méritoit bien de porter. Content d'avoir par ce moyen fait une puissante diversion pendant un tems considérable, & occupé les forces maritimes de l'Espagne & de la Hollande, & d'avoir remporté sur toutes les deux Nations des avantages si considérables, & qui avoient été si funestes à la Hollande en particulier.

Comme vos ennemis auroient pu se

L 2 prévaloir

prévaloir dans leur opinion de la prise qu'ils avoient faite de Philisbourg l'année précédente, tandis qu'écoutant les propositions de paix qu'on vous faisoit vous vous relâchiez un peu pour épargner vos Sujets & les leurs, V. M. commença la Campagne de l'année 1676, d'une maniere qui leur fit connoître que la paix étoit le plus sûr moyen qu'ils eussent pour borner le cours de vos conquêtes. Vous aliâtes à la tête de votre Armée prendre Condé & Bouchain, sans que cinquante mille hommes, qui paroissoient pour secourir cette dernière Ville, osassent néanmoins l'entreprendre.

Ce succès fut suivi de la prise d'Aire, & la levée du siège de Mastricht, qui ayant été formé par les Alliés, & continué pendant près de trois semaines, ne leur causa que beaucoup de perte & de confusion, au lieu des avantages qu'ils avoient osé s'en promettre, tant par la considération de la Place même, que par celle de la réputation que cette conquête auroit acquise à leurs armes.

Les Généraux que vous aviez en Sicile ne s'en tinrent pas à l'avantage de
la

défaite & de la mort de l'Amiral Ruyter, ils en recueillirent les fruits en allant brûler une partie des Flottes de Hollande & d'Espagne dans le Port de Palerme, & en se rendant sur terre maîtres de quantité de Places.

Les Allemands avoient employé quatre mois de siège à prendre Philisbourg qu'ils tenoient déjà bloqué long-tems auparavant, mais quoique Valenciennes, Ville incomparablement plus forte, n'eût été investie par votre Armée que le 28 de Février, & que la tranchée n'eût été ouverte que le 4 de Mars, elle fut emportée d'assaut dès le 17 du même mois, & devint un exemple illustre de votre clémence, qui la sauva des défordres où sont ordinairement exposées les Villes dans lesquelles on entre par la brèche.

Cambrai & S. Omer leur firent enfin connoître que vos Campagnes ne se bornoient pas à la prise d'une seule Place, quoique la première de ces deux ayant une Citadelle qu'on estimoit presque imprenable, eût dû occuper toute autre Armée que la vôtre, non-seulement toute une Campagne, mais

L 3 peut

peut-être plusieurs années. La gloire de ces grandes conquêtes fut encore relevée par le gain de la bataille de Montcassel, que les François livrerent à un secours de trente mille hommes qui prétendoient faire lever le siège de S. Omer. L'ardeur avec laquelle on combattoit de part & d'autre fut une preuve incontestable que les victoires de la France ne font pas toujours des effets de la lâcheté de ses ennemis, & encore moins des surprises qu'elle leur fait. Que si l'on osoit douter de sa victoire, il ne faut que considérer le champ de bataille qui lui demeura, le nombre des morts dont il étoit couvert, celui des prisonniers qui furent faits en cette mémorable journée, aussi-bien que des drapeaux & des étendarts qui y furent gagnés.

Les avantages que V. M. remporta sur mer ne furent pas renfermés dans la seule Méditerranée, ils s'étendirent jusqu'aux bouts les plus reculés de l'Océan. Bien qu'une de vos Escadres, qui fut envoyée à Tabago, y trouvât les Hollandois avertis & sur leurs gardes, elle ne laissa pas d'entrer dans le Port, d'insulter

d'insulter leurs Vaisseaux , d'en brûler la plus grande partie , de faire une descente , & d'emporter le Fort. Je ne dirai pas que cette vigoureuse action réussit sans peine & sans perte , il faudroit en même tems conclure que ce fut sans gloire. Il suffit de dire qu'une des Nations les plus aguerries par mer y fut battue , & chassée du Pays qu'elle occupoit ; que ses richesses y furent dissipées , & ses Vaisseaux détruits. Quand on obtient la victoire , il ne s'agit point de sçavoir ce qu'il en a coûté. V. M. sera toujours bien contente que ses ennemis , qui voudroient être aussi bons ménagers de ses finances qu'ils le sont des leurs , tâchent de se consoler des avantages qu'elle a remportés , par la considération des dépenses qu'elle a faites pour triompher d'eux.

C'étoit là en effet le seul sujet de consolation qui pût leur rester , car ils n'étoient pas plus heureux sur terre que sur mer. Après que tous les Alliés ensemble eurent pris les plus justes mesures que leur prudence & leur ardeur à vous vaincre leur purent suggerer ,

ils ne laisserent pas de lever le siège qu'ils avoient remis devant Charleroi, comme ils l'avoient déjà levé autrefois, & comme ils venoient de lever encore depuis peu celui de Mastricht qu'ils avoient aussi osé former; & cependant le Maréchal de Navailles battoit en Catalogne les Espagnols commandés par le Comte de Montereï.

La prise que vous fîtes de Fribourg en Allemagne & celle de S. Guillain dans les Pays-Bas, ne furent pas non plus pour eux des acheminemens à ces repréfailles qu'ils aspiroient à faire sur V. M. ni la perte de Gand que vous leur enlevâtes en dix jours, & celle d'Ypres, qu'ils firent encore en moins de tems ne parurent pas leur donner plus de jour à l'exécution de leurs desseins. Celle de Puicerda en Catalogne que la présence d'un secours conduit par le Comte de Montereï ne put prévenir, y mit encore de nouveaux obstacles: mais les victoires que vos armes remporterent en Allemagne, où il se fit plusieurs rencontres entre les deux partis, & toutes les Places qui furent rangées sous vos loix semblerent

rent leur en devoir ôter toute espérance.

Ils ne purent pas toutefois se résoudre à y renoncer, ni à des prétentions qui faisoient les plus ardens de leurs vœux, & du succès desquelles ils avoient osé se flatter. Tant de Fortresses considérables que vous leur aviez enlevées, tant de batailles qu'ils avoient perdues, tant de disgraces qui les accabloient de toutes parts, ne furent pas capables de les déterminer à accepter la paix que vous vouliez bien leur donner. Ils eurent recours à de nouveaux efforts qui ne servirent qu'à augmenter leur confusion & votre gloire. Tout ce qu'ils purent rassembler de conseils, de prudence, de courage & d'ardeur, ils en firent un dernier usage à la bataille de S. Denis, & vous donnerent par-là une nouvelle matière d'un triomphe d'autant plus illustre qu'ils avoient épuisé leurs forces pour vous l'arracher, & que malgré toute leur résistance ils se virent enfin soumis aux conditions de paix qu'il vous plut de leur imposer.

Cette paix conclue par V. M. avec

L. S.

Les

le Roi d'Espagne & avec les Etats Généraux ayant été publiée le 10 de Février de l'an 1679. fut bien-tôt suivie du mariage de ce Monarque avec Mademoiselle, qui en reconnoissance du soin que vous preniez de lui donner un si puissant Roi pour époux, & par ses inclinations naturelles ne pouvoit pas manquer d'entretenir la Cour d'Espagne dans les hauts sentimens que tout l'Univers a pour votre grandeur & pour vos vertus.

L'alliance que Monseigneur fit ensuite avec la Maison de Baviere, en épousant la Princesse sœur de l'Electeur, sembloit lui promettre de son beau-frere tous les bons offices qu'une si étroite union pouvoit faire esperer. Mais si l'effet n'a pas entierement répondu à votre attente, c'est un défaut qui n'a apporté aucun préjudice à vos intérêts, & qui a fait connoître à ce Prince, comme à toute la terre, que vous étiez en état de vous passer de lui, & que tout ce qu'il auroit pu faire pour V. M. ne pouvoit avoir de merite auprès d'Elle que ce qu'il vous plaisoit de lui en donner par l'amitié que vous aviez pour sa Maison. Dans

Dans le dessein que V. M. s'étoit proposé de détruire en son Royaume la Religion P. R. il n'y avoit point de meilleures voies à suivre que celles que vous aviez déjà prises depuis long-tems , qui étoient d'exclure tous les prétendus Réformés des Charges & des emplois publics. Vous y ajoutâtes ensuite l'exclusion des fermes, des sou-fermes , & généralement de tous les emplois qui se rapportoient à vos droits ou à vos domaines. Moyen qui ne fut pas moins efficace que le premier , & qui attira une multitude de Profelites à la Religion Catholique. Ensuite vous fîtes peu à peu mettre en pratique tout ce qu'on jugea pouvoir servir à l'exécution de ce grand projet, duquel on peut dire qu'il n'y en eut jamais de conçu plus à propos , ni de plus heureusement exécuté.

Cependant le Pape auquel revenoit presque tout le profit , ne put pas s'empêcher de vous chagriner. Ce Saint-Pere qui tâche de se modérer dans les affaires de Religion , parce qu'en étant déjà le Chef & l'arbitre , il n'a plus rien à desirer à cet égard , n'en use pas

toujours de même dans celles qui regardent le temporel , sur lequel à son gré il n'a pas encore assez étendu ses droits & son pouvoir. Ainsi toujours opposé aux Puissances qui peuvent lui donner de l'ombrage & résister aux tentatives qu'il fait pour rétablir cet empire absolu que ses prédécesseurs avoient usurpé sur les Princes , & dont avec justice les Princes ont sçu se délivrer , il ne manque gueres de traverser leurs desseins , & de fonder sous prétexte des intérêts de la Religion & des droits de l'Eglise , quels sont leurs foibles , & par quels endroits il les peut humilier.

Plus attentif encore à ces dernières vues en qualité de Prince peu puissant , & qui cherche à s'aggrandir , que soigneux de maintenir ou d'étendre la Religion dont il est déjà le Pontife souverain , & dont il se prétend le souverain Maître , il fit céder la reconnoissance qu'il vous devoit des conquêtes de tant d'ames que V. M. faisoit pour lui , à la jalousie qu'il avoit de vous voir regner en tant de lieux sur une si grande multitude de Sujets , & généralement

ralement en tous lieux sur les cœurs, par l'impression qu'y faisoient vos vertus & votre renommée.

V. M. convoqua une Assemblée du Clergé de France pour y faire examiner les Bulles que le S. Pere avoit fait passer en ce Royaume ; & comme il s'agissoit des droits des Têtes Couronnées en général , & des droits de la Couronne de France en particulier , les matieres y furent décidées suivant l'ancienne pratique & la saine raison. L'Eglise selon cette pratique , fut laissée au Pape pour la gouverner aux termes des Decrets & des Canons ; mais il ne fut point établi arbitre des Princes & des Monarques , ni dispensateur des Sceptres & des Couronnes, ni propriétaire ou distributeur des biens & des revenus de tous les Etats du monde ; & ceux qui les régissent ne furent point déclarés n'en être que des possesseurs précaires sous lui.

On n'autorisa pas non plus les nouveautés qui s'étoient introduites dans le gouvernement de l'Etat. Les Réguliers qui tâchent toujours de se soustraire à Jurisdiction des Evêques, & encore

encore plus au pouvoir des Princes temporels , pour ne dépendre que du Pape , furent remis sous le joug de l'ancienne discipline , & contraints de reconnoître leurs Prélats par le moyen desquels V. M. peut faire éclairer leur conduite.

Cet esprit d'indépendance & d'irrévérence pour les Puissances temporelles & pour les Ordinaires Ecclésiastiques , alloit déjà si loin , qu'un Général des Carmes du grand Couvent de Paris osa interdire un Carme Lecteur en Théologie , parce qu'il avoit enseigné le contenu des décisions du Clergé. L'audace de ce Moine , qui fut réprimée comme elle le meritoit , fit conoître à tous ceux qui n'étoient pas instruits à fond de l'état des affaires qui avoient été agitées dans l'Assemblée du Clergé , que c'étoit avec raison qu'on avoit entrepris de faire rentrer les Réguliers dans leur devoir , & que V. M. n'y avoit pourvu qu'après avoir découvert par ses soins vigilans & paternels que cette démarche étoit absolument nécessaire pour le bien de l'Etat & pour celui de la Religion.

En

En effet il étoit besoin que cette ancienne coutume observée en France, d'y assembler de tems en tems un Concile National fût renouvelée, parce qu'elle sembloit presque éteinte, & qu'il est de l'intérêt de l'Etat de ne la laisser pas abolir, de peur que les Papes ne prétendent, ou qu'elle n'ait jamais été, ou qu'il y ait prescription contr'elle & que le droit en soit péri, & que par conséquent c'est désormais à eux seuls de régler tout ce qui regarde le fait de la Religion dans le Royaume.

Il étoit aussi tems de pourvoir aux désordres que quelques Ecclésiastiques, avec les Réguliers excitoient pour rendre l'autorité du S. Siège immédiate à leur égard, & pour le mettre encore en possession d'autres droits; à quoi les Particuliers n'étant pas en pouvoir de s'opposer, il n'y avoit que l'Assemblée générale du Clergé qui fût capable de maintenir avec toute l'autorité nécessaire les libertés de l'Eglise Gallicane.

Ce n'étoit pas seulement dans le sein du Royaume que V. M. faisoit triompher l'Eglise, vous aviez autant d'ardeur

deur pour étendre ses conquêtes que les vôtres. On le sçait, & ceux qui ont eu l'avantage d'être employés à des affaires d'une si haute conséquence. peuvent encore assurer hardiment que c'étoit le premier but que vous vous proposiez dans tous vos desseins, & pour lequel vous avez souvent abandonné des projets qui vous auroient été utiles & glorieux.

Ceux d'entre vos fidèles Ministres qui eurent part aux négociations qu'on fit pour remettre l'Eglise de Strasbourg sous la direction de son Evêque, & la Ville même sous votre pouvoir, sont des témoins irréprochables de cette vérité, comme vous êtes & à vous-même & à toute la terre le témoin de leurs soins & de leur conduite dans une affaire si délicate & si importante.

Aussi V. M. a bien voulu marquer à quel point Elle en étoit satisfaite, & dire plusieurs fois que tout le plus adroit maniment des finances qu'un homme peut faire en toute sa vie, n'approche point de la grandeur du service qu'Elle reçut en cette occasion.

C'est ce que j'ose répéter hardiment
après

après V. M. puisqu'Elle sçait mieux que personne du monde donner le prix aux choses , & distinguer entre ce qu'un million de gens peuvent faire également bien , & ce qui est l'ouvrage le plus accompli de la politique , & conséquemment des plus nobles & des plus rares génies. Il faut aussi demeurer d'accord que le plan de cette grande affaire étoit votre propre production , & que vos Ministres ne doivent prétendre que la gloire de leurs soins & de leur fidélité dans l'exécution d'un si haut dessein.

Le Traité qui mit à peu près en même tems Casal entre vos mains étoit peut-être un peu moins important à de certains égards. Mais néanmoins c'étoit une affaire capitale pour toutes les entreprises que vous pouviez former dans la suite , & pour la sûreté de votre Royaume , que d'avoir une clef qui vous ouvrît l'entrée de l'Italie , & qui fermât celle de votre Etat aux Puissances de ce Pays-là. C'étoit aussi un nouveau frein que vous donniez au Duc de Savoie qui n'étoit pas encore tout-à-fait reserré par Pignerol , &

V.

V. M. ne parut pas moins contente de ce qu'on avoit ſçu amener le Duc de Mantoue à ce point , que de ce qu'on avoit réuni Strafbourg à la France. Négociations qui avoient toutes deux réuſſi par un même miniſtere.

L'augmentation de vos forces ſur mer , & l'expérience que les François avoient acquiſe pour la navigation , avec ce que la renommée publioit de votre pouvoir , & ce qu'on en avoit déjà éprouvé ſur la côte de Barbarie , avoit tellement frappé les eſprits de la plûpart des Corſaires qu'ils s'emprefſerent à l'envi à rechercher votre alliance. On traita d'abord avec ceux de Tripoli , & enſuite avec l'Ambaſſadeur que le Roi de Maroc vous avoit envoyé. Ces Pirates ne furent pas ſeulement obligés de renoncer à l'eſpérance du butin , mais encore contraints de vous demander le paix , au lieu qu'ils ont accoutumé de ſe faire ſolliciter par toutes les autres Nations pour la leur accorder.

Les ordres que V. M. a donnés pour faire élever les jeunes Gentils-hommes dans l'exercice des armes , afin de les perfectionner

perfectionner de bonne heure en l'art de la guerre , & les dépenses qu'Elle a soutenues pour les entretenir en diverses Citadelles de son Etat , pour leur faire enseigner les fortifications , & pratiquer les regles de la discipline militaire , n'ont pas eu des suites moins avantageuses que l'établissement en étoit glorieux. C'est de cette source féconde qu'on a vu sortir un si grand nombre d'Officiers qu'il s'est trouvé presque inépuisable , n'y ayant pas eu dans vos armes moins de gens capables de commander que vos ennemis ont eu des soldats dans les leurs.

L'exemple de Tripoli & de Maroc n'ayant pu vaincre la brutalité des Algériens , ni les réduire à avoir pour V. M. le respect qui lui étoit dû , vous envoyâtes sur la fin de l'an 1682. une Flotte à Alger qui y jetta tant de bombes , ruina tant d'édifices , endommagea tant de Mosquées , & fit périr tant de gens, que ces Barbares furent châtiés de leur insolence , quoique non encore amenés au point où on les desiroit. Cependant votre intérêt & votre gloire ne pouvant vous permettre d'en demeurer

meurer-là, vous y renvoyâtes l'année suivante une Flotte qui acheva de les désoler, & les força à demander à mains jointes la paix qu'ils font encore plus de difficulté d'accorder que tous les autre Corsaires, & à laquelle ils ne consentent jamais qu'à des conditions qui leur sont avantageuses. Mais enfin cette fois abattus & soumis, on les vit la recevoir de vous, & l'acheter au prix de plus de quatre cens Esclaves Chrétiens qui vous furent rendus, au nombre desquels étoient aussi-bien que vos propres Sujets, tous les étrangers que ces Pirates avoient pris sous votre bannière. Ceux qui connoissent les manieres de ces Barbares, & qui sçavent ce que leur est la rançon d'un Esclave, comprendront aisément, par le nombre qu'ils en délivrèrent sans rien exiger, à quelle extrémité ils étoient réduits.

La mort de celui de vos Ministres qui avoit le maniment de vos finances, ne fut pas pour vous un coup si dangereux que ce Ministre même se l'étoit imaginé. Sa routine n'étoit pas une science difficile à acquérir. Ce n'est pas
une

une habileté si rare que de trouver les voies, de lever des tributs quand on se sent appuyé d'un absolu pouvoir. C'est là le véritable ressort qui fait jouer avec effet toutes les machines des Financiers, & par le moyen duquel ils ne peuvent pas manquer d'exercer heureusement leur art. Ce grand ressort qui avoit été fabriqué & monté avant votre Ministre, & qui devoit subsister après lui, ne fut pas plutôt mis en d'autres mains, que l'expérience fit voir que de lui-même il est si puissant & si sûr, qu'il n'y a presque personne que ne soit capable de le faire agir.

Tous les défavantages que l'Espagne avoit eu dans les précédentes guerres faites sous votre Regne, sembloient devoir la contenir dans les termes d'une exacte observation de la paix. Elle ne laissa pas néanmoins de vous déclarer encore la guerre, premierement par plusieurs petites hostilités, & par des voies de fait que vous fçutes repousser en assiégeant & prenant Courtrai. Mais cette ancienne Ennemie de votre Couronne ne put s'empêcher de poursuivre sa pointe par une Déclaration en forme

me que le Gouverneur des Pays-Bas fit publier contre V. M.

Cette démarche qui ne devoit servir qu'à augmenter les pertes de ceux qui la faisoient , & à multiplier vos conquêtes , fut encore suivie d'un Arrêt qui se fit dans le Royaume d'Espagne sur la plupart des effets de vos Sujets. Comme vous aviez un grand intérêt à réprimer ces bravades , qui sans doute seroient allées bien plus loin si V. M. l'eût permis , Elle usa sur terre & sur mer du droit de représailles, & fit bientôt sentir à ces esprits inquiets & jaloux qu'ils auroient mieux fait de résister aux nouvelles tentations de vous insulter qui leur étoient survenues , puisqu'ils n'avoient déjà que trop éprouvé qu'il n'étoit plus tems de s'y laisser surprendre.

En effet leur violence ne servit qu'à vous donner occasion de leur enlever Luxembourg , Place très-forte & très-considérable , sur laquelle vous aviez des droits que vous vouliez bien oublier en faveur du repos de l'Europe , lorsqu'on vous mit les armes à la main pour les disputer. Elles agirent avec
leur

leur vigueur ordinaire ces armes que V. M. ne prit jamais qu'à sa gloire & à la confusion de ses ennemis , & elles lui conquièrent une forteresse qu'Elle ne se doit jamais laisser arracher ni par la paix ni par la guerre.

Une si grande conquête se vit encore accompagnée du gain d'une bataille en Catalogne , qui ne fut pas moins glorieuse par la maniere dont elle fut gagnée , qu'avantageuse en elle-même. Ainsi les Espagnols apprirent à leurs dépens qu'on ne se trouva jamais que mal d'être venu troubler votre repos , & qu'il leur eût été aussi utile , qu'il étoit juste de vous laisser vous-même jouir d'une tranquillité que vous aviez bien voulu rendre à toute l'Europe.

Cet esprit de jalousie , qui semble au moins plus supportable dans un grand Roi qu'à une petite République, n'avoit pas laissé de saisir celle de Genes , à laquelle il s'étoit communiqué par l'air contagieux du Milanez , & par son étroit commerce avec l'Espagne. Il sembloit que le Sénat de cette Ville affectât de vous désobliger & d'imiter la conduite du Pape : maladie qui n'auroit pas

pas manqué de se répandre promptement parmi tous les Italiens, si V. M. n'eût pris soin d'y remédier, & d'en arrêter les progrès.

Le remède que vous fîtes administrer fut violent, & causa un ébranlement étrange dans le corps qui le reçut. Il en troubla toute l'œconomie; il en altera la vigueur; il en rendit paralytique une partie des membres; & il s'en fallut très-peu qu'il ne lui causât la mort. La plupart des pompeux édifices de cette superbe Ville furent ou détruits ou endommagés par la prodigieuse quantité de bombes qu'on y jetta, & la rigueur du châtement fit comprendre aux Souverains & aux Souverainetés de cet ordre, qu'il n'est pas de la prudence à des gens de si petite taille de vouloir lutter contre des Géans.

On connut en même tems que parmi les Géans mêmes il en est de diverses tailles & de forces différentes, comme il est des Saints de différentes vertus. L'Espagne déjà atterrée d'avoir eu seule vos efforts à soutenir pendant une Campagne, vous fit demander par
l'Empereur

L'Empereur la paix ou du moins une trêve, & vous lui accordâtes la trêve pour vingt ans, en gardant ce que vous aviez pris sur Elle.

Cette trêve fut un de ces Traités qui font honneur aux Médiateurs, parce que les deux Partis en paroissent également contens, comme croyant également y trouver leur compte. L'Espagne foible & puissante, se promettoit qu'un tems si long lui donneroit non-seulement le loisir de respirer, mais encore les moyens de se remettre de sa foiblesse, & qu'alors elle pourroit vous demander la restitution de Luxembourg & de tout ce qu'elle avoit perdu; & V. M. maîtresse de ce même Luxembourg prétendoit que pendant ce tems-là cette dernière conquête faciliteroit l'accomplissement de ses desseins, & que par cette augmentation de puissance, Elle seroit en état de faire tête à cette Couronne & à tous les Potentats de l'Europe. Ainsi Elle n'aspiroit qu'à demeurer en possession de cette forte Place, & ne fut pas moins satisfaite de s'y voir confirmée pour un si long-tems, qu'elle avoit été contente de l'avoir prise.

M Ce

Ce fut un des plus surprenans effets de votre bonheur que dans le tems que la possession de cette Forteresse étoit devenue absolument nécessaire à l'exécution de vos vastes desseins, l'Espagne elle-même par ses insultes vous engageât à prendre les armes pour vous en emparer. Mais ce ne fut pas une circonstance moins remarquable que vous eussiez alors en Hollande un Ambassadeur assez adroit pour ménager les esprits des Ministres de cette République, & pour les empêcher de consentir à cette fameuse levée de seize mille hommes qui fut alors si débattue, & qui vous auroit peut-être obligé de différer l'exécution de ce grand projet, ou qui ne vous en auroit du moins laissé venir à bout qu'avec beaucoup de peine & d'effusion de sang.

Si la profession des armes est la principale à laquelle les premiers Sujets d'une Monarchie doivent s'adonner pour en maintenir la gloire, en défendre les limites, & les étendre lorsqu'on en trouve l'occasion, il ne faut pas toutefois que ceux qui ne sont pas destinés à ce noble emploi demeurent dans l'oisiveté.

Poissiveté. Le commerce vient ensuite qui est digne d'occuper avec un grand avantage pour l'Etat tous ceux qui n'ont pas pris cet autre parti. Ce sont ces deux ordres de gens qui peuvent seuls faire fleurir les États, en augmentant la réputation avec la gloire, & y faire regner l'abondance.

Cette vue si naturelle, & qui a fait tant d'impression sur votre esprit, vous a porté à rechercher les voies de procurer à vos Sujets la facilité du commerce chez les Étrangers, & sur-tout chez ceux où ils pouvoient espérer plus de faveur & d'avantage.

Les Pays de la domination du Grand Seigneur & de celle du Roi de Siam vous semblerent les plus commodes & les plus sûrs pour ce dessein, tant par leur propre disposition que par celle du Gouvernement. Un grand Monarque a toujours un certain penchant secret pour un autre grand Monarque qui est éloigné de lui, & avec lequel il ne peut rien avoir à démêler; & il n'hésite presque jamais à le préférer aux Républiques ou à des petits Souverains.

C'est une vérité dont on a vu la preuve

ve dans les démarches de ces deux Potentats. Le Turc a favorisé le commerce de vos Sujets dans toutes ses Provinces, & a pris même des liaisons d'Etat avec V. M. dont les suites ne peuvent être qu'avantageuses & à l'un & à l'autre; & le Roi de Siam vous a fait des avances si extraordinaires, & a accordé des établissemens si considérables aux François, qu'il y a eu lieu d'espérer qu'on les verroit enfin négocier seuls dans ce Royaume, & y anéantir le commerce de toutes les autres Nations de l'Europe.

Comme la brutalité des Corsaires de Barbarie est insurmontable, & que si elle se peut contenir pour un tems, il n'est pas toutefois possible de la réfréner pour toujours, ceux de Tripoli oubliant & la paix qu'ils avoient faite avec V. M. & l'exemple d'Alger qui étoit encore récent, recommencerent à exercer leurs pirateries sur vos Sujets. Il n'y avoit pas moyen de dissimuler cet outrage sans augmenter leur audace, & sans la voir bien-tôt suivie de celle de tous les autres Pirates. Ainsi vous ne relachâtes rien de la résolution que
vous

vous aviez prise d'arrêter les insultes de ces Ecumeurs de mer. Vous envoyâtes bombarder la Ville de Tripoli ; & la réduire à vous demander la paix en vous offrant non-seulement de rendre tous les Esclaves François qui étoient dans l'étendue de sa Jurisdiction , & les Etrangers qui avoient été pris sous la banniere de France , mais encore de payer la somme de 500000. pour les prises qui avoient été faites sur vos Sujets. On peut chercher parmi tous les Princes & parmi tous les Etats Chrétiens s'il y en a quelqu'un à qui ces Corsaires ayent eux-mêmes demandé la paix , & de qui ils l'ayent achetée à un tel prix.

Les acheminemens que vos précédentes Déclarations avoient déjà heureusement donné à l'extinction de la R. P. R. en réduisant ceux qui en faisoient profession à un beaucoup plus petit nombre qu'auparavant , vous fit enfin résoudre à en défendre absolument tout exercice , & à révoquer l'Edit de Nantes. Cette corde étoit assez délicate à toucher ; non que vous eussiez à craindre aucun mouvement de

fédition ou de révolte ; les choses n'y étoient nullement disposées. Vous aviez les forces en main , & les P. Réformés n'avoient de leur côté que la foiblesse & l'impuissance. Mais il y avoit à craindre qu'un esprit d'opiniâtreté n'en portât un grand nombre à s'exposer à des tourmens auxquels vous n'aviez pas dessein de les livrer.

Votre Conseil de conscience se rendoit garant que cela n'arriveroit point, ou du moins qu'il y auroit si peu d'exemples de cette persévérance , qu'il n'en pourroit naître de grands désordres , & qu'on sçauroit pourvoir en tems & lieu à arracher les obstinés aux supplices que V. M. ne vouloit pas leur faire éprouver , pour ne leur faire sentir que les peines de l'exil , de la prison , ou de la retraite des Couvens , auxquelles vous les aviez condamnés.

Mais la plûpart de vos Ministres n'étoient pas tout-à-fait de ce sentiment. Ils s'imaginoient que les moins opiniâtres d'entre les P. R. avoient déjà abandonné leur parti , & que s'il s'en trouvoit encore un grand nombre , qui attachés à leurs commodités , ne
pourroient

pourroient pas se résoudre à voir dissiper leur argent , briser leurs meubles , gâter leurs fruits & leurs provisions , & exposer toutes leurs maisons au pillage, il en resteroit pourtant une multitude infinie qui se mettroient dans de si grands mouvemens , ou de désespoir ou de résistance à vos volontés , si ce n'étoit pas de pure rébellion , qu'on seroit contraint d'en venir à de plus grandes rigueurs que celles qu'on avoit résolu d'exercer.

L'effet a justifié l'un & l'autre de ces raisonnemens, ou plutôt il n'a été conforme ni à l'un ni à l'autre , il a tenu une espèce de milieu. Car il s'est trouvé beaucoup plus de P. R. sensibles à la perte de leurs biens que vos Ministres n'avoient pensé , & il y en a eu aussi beaucoup plus d'opiniâtres , de fugitifs & de persécutés que votre Conseil de Conscience ne se l'étoit promis. Il y a eu par conséquent beaucoup plus de rigueurs exercées contr'eux qu'il n'avoit été ordonné. Mais qui auroit pu retenir l'ardeur du soldat auquel on les avoit abandonnés ? On sçait de quoi les gens de guerre sont capables quand

on leur donne une licence entiere , & ceux-ci étoient assez souvent animés par le zèle outré des convertisseurs qui, ne craignant pas d'ajouter leurs ordres particuliers à vos ordres généraux , se donnoient la liberté de les étendre autant que l'impétuosité de leur zèle les pouffoit à le faire.

C'est une vérité dont V. M. n'a jamais eu une entiere connoissance , & dont il est néanmoins assez à propos qu'elle soit informée , parce que si le succès vous a fait agréer les moyens dont on s'est servi pour l'obtenir , il est toujours bon que vous sçachiez parfaitement l'état d'une si grande affaire , afin que vous puissiez prendre de justes mesures dans les suites qu'elle pourra encore avoir à l'avenir.

Ce n'est pas que sur le pié qu'elle est présentement on prévoie qu'il y ait rien de fâcheux à craindre. Tout est soumis, tout est réduit , au moins à l'extérieur, à la réserve d'un très-petit nombre de gens que la fuite ou les calamités dissiperont ; & s'il reste encore dans le cœur de la plûpart des autres des mouvemens de répugnance ils s'éteindront
avec

avec le tems , ou par l'accoutumance ou par la mort. Mais on peut vraisemblablement esperer que par les soins qu'on prendra d'instruire les jeunes gens , par la pratique exacte qu'on leur fera faire des exercices de la Religion , par le commerce plus étroit qu'ils auront avec les anciens Catholiques , & par les mariages qui les mêleront ensemble , on les détachera enfin de tous les préjugés qui pourront leur être inspirés en secret dans les familles.

Mais comme les biens ne se perdent point , & qu'il importe peu à V. M. lequel d'entre ses Sujets les possède, puisqu'ils sont aussi utiles à l'État entre les mains de l'un que de l'autre , le principal but qu'elle doit maintenant avoir pour entretenir les choses sur le pié qu'elles sont , c'est de n'épargner point les nouveaux Convertis , de rejeter sur eux toutes les Charges publiques , & de les réduire au point que leurs familles ne puissent subsister que par un support qui vienne des Catholiques. Après cela , s'il en est besoin , elle peut par ses gratifications relever les jeunes gens qui en seront dignes , & qui te-

M. 5. nant

nant alors tout d'elle , ne penseront plus à se jeter dans un parti qui leur feroit perdre leurs avantages.

Enfin ce grand ouvrage est aujourd'hui amené à un tel point que si quelque vue particuliere faisoit un jour juger à propos de donner du relâche à ces gens-là , ou de leur accorder quelque léger rétablissement ; s'il y avoit quelque puissant motif qui y engageât, comme celui de faire revenir dans le Royaume quantité de fugitifs avec les biens qu'ils ont emportés , & de les retirer du service des Etrangers ; ou quelque autre nécessité plus pressante, & telle que je la représenterai ci-après , il ne faudroit point faire de difficulté de s'y résoudre.

Car à l'égard de ceux qui sont déjà demeurés , on seroit assuré qu'ils demeureroient toujours ; ainsi on pourroit à coup sûr les traiter comme on voudroit si on voyoit qu'il y en eût un trop grand nombre , qui par légéreté ou par opiniâreté voulût retourner à sa premiere Religion. On pourroit même user contr'eux des voies les plus rigoureuses sans craindre que cela dût allarmer

allarmer ceux qui seroient revenus des Pays Etrangers , parce que ne se trouvant pas dans le même cas , ils se flatteroient de n'être pas également traités.

C'est une foiblesse reconnue dans ce parti là , & sur laquelle on peut compter. Pendant qu'on convertissoit une Province , l'autre Province se tenoit en paix , jouissant du repos qu'on lui accordoit encore , & s'endormant dans l'espérance , ou que les choses pourroient changer en un moment , ou que par quelque autre voie les Convertisseurs seroient empêchés d'aller jusqu'à elle. Il en étoit de même d'une Ville à l'autre Ville , & dans le tems qu'on ne pouvoit plus douter que l'effort des Convertisseurs ne devînt général , on ne laissoit pas de se tranquiliser dans le plus prochain voisinage des lieux , où ils étoient déjà , sans avoir recours aux voies de les éviter qui ont été depuis embrassées par quelques-uns , lorsque l'orage a fondu sur eux. On peut donc conclure , sans crainte de se méprendre , que la même insensibilité regneroit encore parmi eux , sur-tout dans une pareille circonstance , où il y

auroit quelque jour à se flatter , & à se promettre de la distinction.

Mais à l'égard des fugitifs rétablis, par combien de moyens ne pourroit-on point les détruire , & en peu de tems , & sans qu'il parût au dehors qu'on leur fit ni violence ni même injustice ? Les charges publiques dont on les accableroit , les procès qu'on leur susciteroit en leurs biens , les accusations qu'on porteroit sans cesse contre leurs personnes , les surprises qu'on feroit à leurs enfans , & enfin tous les moyens qu'on a déjà pratiqués , & dont il seroit encore alors plus aisé de se servir , puisqu'on n'auroit affaire qu'à un nombre de gens infiniment moindre qu'autrefois ; tous ces moyens ne manqueroient pas de les dissiper tout-à-fait , & si promptement , qu'à peine on s'apercevrait qu'ils auroient été rétablis. Je ne sçai même si ceux qui reviendroient n'auroient pas dans le cœur pris leur parti sur ce pié-là , & s'il faudroit faire de trop grands efforts pour les vaincre. Il seroit au moins à présumer que n'ayant pu oublier des disgrâces encore récentes , & ne pouvant
ignorer

ignorer vos intentions, auxquelles vous avez paru trop fortement attaché pour croire que dans le fonds elles eussent pu changer, leur retour dans leur Pays natal ne leur tiendrait pas moins au cœur que leur Religion ; & qu'ils renonceroient désormais plutôt à celle-ci qu'à leur Patrie, si quelque nouvelle contrainte, ou particulière ou générale les réduisoit encore une fois à la nécessité de choisir entre ces deux partis, & leur aidoit à mettre un peu leur honneur à couvert.

Si jamais devise a été juste à tous égards, c'est celle qui a été faite pour V. M. *Seul contre tous*. Car si dans le temporel vous avez la jalousie de toutes les Puissances voisines à combattre & à surmonter, vous n'êtes pas moins dans le Spirituel seul contre les deux partis. Vous êtes le fleau des Protestans qui ne s'en sont pas encore tout-à-fait pris à vous par leur seule impuissance, mais qui le feroient s'ils y voyoient le moindre jour ; & vous êtes l'objet de l'envie & des hauteurs de la Cour de Rome, qui ne pouvant se rendre à son gré maîtresse & dispensatrice
de

de tous les Etats du monde, tâche au moins de satisfaire sa passion dominante, en exerçant à quelque prix que ce soit, les droits de superiorité qu'elle prétend avoir sur les Princes.

Le Pape Clement X. avoit fait ce qu'il avoit pu pour étendre les siens sur vous & sur vos Etats, & Innocent XI. plus ambitieux encore que Clement, ne fut pas plutôt monté sur le trône de l'Eglise, qu'il vint de nouveau vous disputer la Régale avec une hauteur que le moindre Prince n'auroit pu supporter. Mais comme il connut que ce Droit étoit si bien établi en faveur de la Couronne, qu'il n'y avoit pas moyen de vous l'enlever dans le cours de la Justice, telle qu'elle peut être pratiquée par la voie des remontrances & des négociations, ou d'Arbitres prenant connoissance de cause entre V.M. & S. s'il eut recours à d'autres voies, & en tâchant de vous humilier par des insultes, vous qui sçavez si bien humilier tous ceux qui s'élevent avec trop de fierté, il prétendit venir à bout de ce que l'équité ni la raison ne lui permettoient pas d'esperer.

Il voulut donc ôter aux Ambassadeurs de France les immunités & les Franchises des quartiers, & afin de donner au moins quelque couleur à cette atteinte, il envelopa dans cette exclusion tous les Ambassadeurs en général. Cependant comme c'étoit le vôtre à qui on s'en étoit pris, & que les Rois de France ont des raisons particulières de prétendre au droit des franchises ou préférablement, ou s'il plaît à Sa Sainteté, exclusivement à tous les autres Souverains, vous sentîtes bien que cette innovation vous regardoit en particulier.

Mais bien loin que l'Ambassadeur Extraordinaire que cette affaire vous obligea d'envoyer à Rome, y fût reçu avec tous les égards qui lui étoient dûs, on ne voulut pas seulement le reconnoître. V. M. ne manqua pas aussi d'user de représailles sur la personne du Nonce, & le traiter d'une manière qui répondit aux mépris de la Cour de Rome. Résolution qui étoit absolument nécessaire pour prévenir les autres attentats que le Saint Siége auroit sans doute fait succéder à ce premier s'il lui avoit réussi.

Ce-

Cependant ce qu'il a été impossible de faire directement contre V. M. le S. Pere a tâché d'en venir à bout par des voies indirectes : puisque par une injustice connue de toute la terre il a favorisé l'Élection du Prince Clément de Baviere à l'Archevêché de Cologne au préjudice du Cardinal de Furstemberg, que son âge, sa qualité de Prince de l'Eglise, & la pluralité des voix devoient avoir fait confirmer dans cette Dignité. Mais l'avantage qu'il avoit de votre protection n'ayant servi qu'à supprimer ses droits & à obscurcir son mérite à Rome, on y a mieux aimé passer par dessus toutes les formalités, & voir allumer une sanglante guerre dans toute la Chrétienté, que de perdre une occasion de vous chagriner, qu'on trouvoit enfin après l'avoir si long-tems cherchée.

Un outrage si éclatant ne pouvoit pas être dissimulé. Mais l'injustice qu'on faisoit à Madame en lui refusant la possession des biens qui lui devoient revenir dans la succession de l'Electeur Palatin son frere, n'étoit pas moins manifeste ; & ces deux motifs ensemble n'étoient

n'étoient que trop forts & trop légitimes pour vous remettre les armes à la main.]

Il y en avoit néanmoins encore d'autres qui n'étoient pas moins pressans quoiqu'ils fussent plus cachés. V. M. sçavoit avec certitude qu'il se couvoit des desseins à la Cour de l'Empereur, qu'on prétendoit faire éclore à l'occasion des droits de Madame, sur lesquels on ne vouloit rien décider afin de s'en faire un prétexte à rompre avec vous lorsqu'on auroit fait la paix avec la Porte, suivant les acheminemens qu'on croyoit y voir alors.

Par conséquent il étoit de la prudence que V. M. se fassit de Philisbourg, seule Place qui pouvoit faciliter l'entrée de la France. Mais si on pouvoit trouver quelque chose à redire en cette action, les offres que vous fîtes rectifierent entierement votre procédé, & en firent voir la sincérité. Car en offrant de rendre cette Place démolie, il paroissoit clairement que ce n'étoit pas avec un dessein formé de l'usurper que vous l'aviez attaquée, mais seulement en vue de pourvoir au mauvais usage

usage qu'on en vouloit faire , & que l'intérêt de votre Etat vous engageoit à prévenir.

On rejetta non-seulement des offres si raisonnables , mais quoiqu'on vous vît reprendre des armes qui avoient été déjà tant de fois funestes à vos ennemis , on persista dans la résolution de retenir injustement les biens de Madame , & V. M. ne se relâcha point aussi de celle qu'Elle avoit prise de faire rendre justice à cette Province.

Manheim & Frankendal étant des Fiefs particuliers, non annexés à l'Electorat , & qui faisoient une partie du sujet de vos plaintes , vous envoyâtes les assiéger , & ces deux Villes furent en moins d'un mois réduites sous votre puissance.

Les intérêts du Cardinal de Furstemberg que vous aviez pris en votre protection ayant alors besoin d'être soutenus par la force , puisque toutes les oreilles étoient fermées à la justice de sa Cause , V. M. fit avancer ses Troupes en Allemagne , où elles s'emparèrent de Spire , de Mayence , de Bonn , séjour ordinaire de l'Archevêque de Cologne ,

Cologne, & de plusieurs autres Places.

Mais les nouvelles occupations que vous donna alors une Ligue qui s'étoit formée en secret depuis long-tems contre V. M. & qui commença à éclater en ce tems - là , vous empêcherent de conserver ces deux dernieres Places , dont la réduction se fit néanmoins dans la suite avec tant de peine de la part de vos ennemis , & leur coûta tant de sang , qu'elles leur furent assez chèrement vendues.

On travailloit depuis quelque tems en Hollande à préparer un grand armement de mer. V. M. n'en eut pas plutôt avis , qu'elle fit demander à quoi il tendoit. Vous reçutes des réponses si ambiguës , qu'il vous fut aisé de connoître que directement ou indirectement il y alloit de votre intérêt. Cette vérité fut bien-tôt éclaircie , & en même tems votre précédente conduite fut justifiée. Ce qui pouvoit auparavant ne passer au dehors & dans les esprits défintéressés, que pour de simples soupçons que vous aviez eu des desseins de l'Empereur , quoiqu'au dedans vous en eussiez une pleine certitude , parut alors

alors avec une évidence entiere & dans son véritable jour pour autoriser vos plaintes, & les raisons sur lesquelles elles étoient fondées.

L'Empereur & le Prince d'Orange s'étoient ligués ensemble, & avoient fait entrer dans leurs desseins tous les Princes qui favorisoient la Maison d'Autriche. Le but de l'Empereur étoit d'occuper par les armes du Prince d'Orange & de la Hollande celles du Roi d'Angleterre, qu'il sçavoit être avec vous dans une union indissoluble, & les vues du Prince d'Orange étoient de vous mettre l'Empereur sur les bras, afin de pouvoir tous deux en même tems exécuter leurs desseins, l'un sur l'Angleterre & l'autre sur la France.

Cette Ligue ne devoit éclater qu'après la paix que l'Empereur se promettoit de conclure avec la Porte. Mais comme le Roi d'Angleterre trop plein d'ardeur pour l'avancement de la Religion Catholique & pour l'abaissement de la P. R. n'agissoit pas avec les mêmes ménagemens dont on s'étoit servi d'abord en France; qu'il donnoit tête baissée dans tout ce que son Con-

seil.

seil de Conscience lui suggéroit , & qu'il pouffoit cette grande affaire avec trop de rapidité parmi des Peuples qui n'étoient pas encore assez réduits sous le joug , ils eurent recours au Prince d'Orange qui fut obligé de se déclarer plutôt que l'Empereur n'auroit voulu , afin de prévenir la ruine d'une Religion sur laquelle il fondoit sa force , son esperance & ses raisons.

Pour l'Empereur, il ne fut pas moins confus en voyant ses projets trop tôt découverts , que surpris de l'invasion que vous fîtes en Allemagne. Il fallut donc promptement se déterminer de toutes parts , & se préparer d'un côté à attaquer comme de l'autre à se défendre. Mais quel qu'ait été le succès , il est constant qu'à en juger suivant les lumieres de la saine raison & de la bonne politique , il y avoit lieu de croire que l'Allemagne étoit plus en état de se défendre de la France , que la Hollande en état d'attaquer l'Angleterre.

Il y avoit beaucoup de Princes en Allemagne qui ne prenoient , ou point du tout , ou que très-peu de part à la guerre de Hongrie. Le peu de Troupes
Auxiliaires

Auxiliaires que l'Empereur tiroit d'eux n'étoit rien pour leurs Etats. Les Milices qu'ils entretiennent ordinairement étoient remplies. Il leur étoit facile de faire promptement de nouvelles levées , & de se tenir au moins fermes sur la défensive , si leurs forces ne pouvoient pas aller d'abord jusqu'à attaquer vos Places ou vos Armées.

Mais il n'en étoit pas de même de l'expédition du Prince d'Orange ; aussi fut-elle regardée à votre Cour comme la dernière des témérités , & comme un léger vaisseau porté par tourbillon contre un puissant écueil , où il ne pouvoit pas manquer de se briser.

Il s'agissoit d'aller faire une descente dans un Royaume étranger & de s'y maintenir. De toutes les entreprises de la guerre , c'est celle qui est la plus difficile à exécuter , & qui est sujette à plus d'inconveniens & de hazards. On y alloit à la vérité avec un assez grand nombre de Vaisseaux , mais avec très-peu de Cavalerie. S'il arrivoit qu'on fît descente dans un lieu où il y eût des Troupes réglées , ou seulement des Milices du Pays prêtes à s'y opposer, il étoit impossible de réussir. Si

Si on pouvoit aborder à l'imprevu en quelque endroit où l'on ne fût pas sur ses gardes, & y mettre les Troupes à terre, on devoit s'attendre à voir venir en peu de tems l'Armée Royale, les repouffer, les resserrer, & peut-être les renfermer & leur couper les vivres du côté de la mer; car l'issue a fait voir qu'on n'étoit point assuré que les Peuples se déclareroient d'abord en faveur des Agresseurs, puisque tout maîtres que ceux-ci furent du terrain, ils demeurèrent assez long-tems sans voir personne embrasser leur parti.

C'est aussi sur quoi la Cour avoit pris ses précautions, en faisant sonder de longue main l'esprit des Peuples que la défaite du Duc de Monmouth avoit auparavant étonnés & mortifiés. On sçait assez qu'elle est dans le fonds leur disposition. Ils sont aussi légers & aussi remuans que les autres Nations, mais quoiqu'on en dise, ils ne le sont pas plus. C'est l'occasion, c'est la forme du Gouvernement, c'est l'impunité, ce sont les moyens qu'on leur laisse qui les rendent remuans. On verroit dans les autres Etats les Sujets qui sont les plus soumis

soumis devenir aussi brouillons & aussi mutins , si la prudence , l'autorité & la vigueur de leurs Souverains ne les retenoit & ne leur en retranchoit toutes les occasions.

Si l'on comptoit sur un zèle de Religion , il ne pouvoit agir en cette rencontre qu'au fond du cœur des plus éclairés entre les particuliers , auxquels il y avoit à opposer un si grand nombre de bons Catholiques , & d'indifférens devenus ou toujours prêts à devenir Catholiques , que leur crédit surpassoit déjà celui des zélés d'entre les P. R. & portoit plus de coup sur l'esprit du Peuple : outre que c'étoit ce même prétexte de Religion qu'on avoit déjà auparavant employé en faveur du Duc de Monmouth ; de quoi l'Angleterre s'étoit si mal trouvée qu'elle n'avoit pas encore pu l'oublier , & qu'elle ne devoit plus être disposée à s'en laisser séduire.

On ne pouvoit donc compter sur rien de certain que sur les Troupes du débarquement ; au lieu que du côté du Roi on voyoit une Flotte , à l'égard de laquelle le Prince d'Orange avoit à la

vérité

vérité beaucoup moins à craindre qu'à l'égard de l'Armée de terre, parce que la plûpart des Commandans avoient été gagnés, & qu'un Officier de la marine corrompu peut faire beaucoup plus de mal, & agir sur son Vaisseau avec plus d'autorité qu'un Officier de terre ne fait au milieu d'une Armée.

Mais toutes ces pratiques n'alloient pas jusqu'à produire l'effet qui auroit été nécessaire pour favoriser l'entreprise; & c'est ce que le succès a encore fait voir. La Flotte ne fit rien pour le Roi, & aussi peu pour les Hollandois. Il n'y eut personne qui se déclarât pour eux, il n'y eut pas un Capitaine qui allât les joindre avec son Vaisseau. Tout ce que firent les plus affectionnés au Prince d'Orange & les plus zélés pour leur Religion, fut de demeurer spectateurs, afin de juger des coups, & d'être en état de se ranger du côté des plus forts.

Il ne se trouva donc point de différend à vuider sur mer, ce fut sur terre qu'il fallut chercher un dénouement. Mais Sa Majesté Britannique avoit une Armée si considérable, qu'on pouvoit hardiment se promettre qu'elle

N accableroit

accableroit un si petit nombre d'ennemis. J'avoue qu'on pouvoit craindre qu'il y eût aussi dans cette Armée des gens pratiqués & entêtés d'un zèle de Religion. Cependant comme il n'y en pouvoit avoir que très-peu, la plupart étant des Catholiques ou de fidèles serviteurs du Roi, on ne devoit tout au plus appréhender de leur infidélité ou de leur entêtement que ce qui venoit d'arriver parmi les Officiers de la Flotte. Peut-être même qu'ils n'auroient pas encore osé se manifester jusques-là, & que s'ils eussent vu agir vigoureusement, & qu'on eût été sur le point de pousser à-bout le Prince d'Orange, ils se seroient laissé entraîner avec les autres, & n'auroient pas osé se distinguer de peur d'être accusés de lâcheté, ou ruiné à la Cour.

Toute cette grande affaire n'a donc roulé que sur la résolution, la conduite & le courage du Roi. Il s'est absolument démenti sur toutes ces trois qualités. Et qui l'auroit jamais cru? Qui l'eût pu deviner? Ses actions précédentes ne répondoient-elles pas de lui? Ses intérêts n'en devoient-ils pas répondre?

dre ? Pour peu qu'il se fût maintenu n'auriez-vous pas fait passer des Troupes en Angleterre qui eussent achevé d'accabler le Prince d'Orange ?

Cette question, de sçavoir si vous y en feriez passer, avoit été auparavant agitée avec toute l'application imaginable, & ce fut sans doute dans toutes les règles de la prudence que la négative l'emporta.

Car jusqu'alors le Roi d'Angleterre n'avoit pas fait une de ces démarches qui auroient pu formellement donner prise sur lui. Rien d'assez positif contre les loix du Pays. Tout ce qu'on alléguoit se pouvoit réduire à des soupçons, ou pouvoit être éludé par des raisons plausibles. Mais il n'y a rien qui soit plus odieux aux Anglois, ni plus criminel selon leurs maximes, que d'appeller des Troupes étrangères dans leur Isle.

Néanmoins si la chose avoit été d'une nécessité absolue, ou si on avoit pu la juger telle, il eût mieux valu s'exposer aux fuites que ce sujet de plainte auroit pu attirer au Roi, & que l'événement auroit peut-être prévenues, que de

laisser par trop de précaution échouer tous vos desseins , & détroner ce Monarque votre fidèle Allié. Mais bien loin d'y croire de la nécessité, jamais on n'a formé d'entreprise contre vos intérêts qui vous ait été, moins désagréable , ni qui vous ait semblé plus propre à les avancer.

Sa Majesté Britannique n'avoit qu'à faire paroître la même vigueur & la même intrépidité qu'elle avoit autrefois témoignée. Elle étoit maîtresse des Places & du plat Pays. Son Armée beaucoup supérieure à celle des Agresseurs , devoit selon toutes les apparences les réduire à la dernière extrémité, ou au moins à faire retraite, & peut-être les détruire tout-à-fait dans le désordre & la précipitation du rembarquement. Car comment auroient-ils pu se soutenir d'eux-mêmes? Et si personne ne s'étoit d'abord déclaré pour eux , cela seroit encore bien moins arrivé dans la suite , lorsqu'on auroit vu les armes du Roi victorieuses.

Mais le pis qu'il sembloit pouvoir en arriver, & sur quoi vous aviez compté, étoit que la guerre s'allumât, qu'une
partie

partie du Peuple & des Troupes se déclarât pour le Prince d'Orange, & que de part & d'autre on fût en état de résistance. C'étoit le moins qu'on devoit attendre du côté du Roi, qui avoit assez de Troupes fidèles, assez de créatures, & assez de Sujets affectionnés à son parti, pour ne douter nullement qu'il ne pût faire tête au Prince d'Orange.

En effet ce n'est point par cet endroit-là que ses affaires ont été ruinées; c'est par sa terreur panique, par son étourdissement, par sa fuite précipitée, ou plutôt par une fatalité qui ne se peut encore concevoir. Pour peu qu'il eût seulement tenu bon, il auroit reçu du secours, & il eût fait de l'Angleterre un champ de bataille, qu'il auroit au moins laissé bien sanglant s'il n'en avoit pas demeuré le maître.

C'étoit-là tout votre but, & tout le fin d'une politique, dont les vues étoient aussi justes qu'il y en ait jamais eu. C'est ce qui vous empêcha après la prise de Philisbourg de tourner vos armes contre la Hollande. V. M. n'ignoroit pas qu'en faisant marcher son

Armée vers Mastricht ou vers quelque autre Place de cette République, Elle rompoit les mesures du Prince d'Orange, Elle arrêtoit son embarquement, Elle le forçoit à revenir défendre son propre pays.

Mais votre intention n'étoit pas d'arrêter ce Prince. Vous regardiez son expédition comme la conjoncture du monde qui vous étoit la plus favorable, & comme l'unique qui pouvoit vous ouvrir le chemin de l'Angleterre, autoriser le Roi votre Allié à y appeler vos Troupes, & lui donner le moyen de faire de son Pays le théâtre de la guerre, de mettre ses Sujets aux mains les uns contre les autres, & d'affoiblir en même tems les forces d'une République, qui seule étoit capable d'apporter des obstacles à vos communs desseins.

C'étoit donc le coup de partie pour la France que de transporter la guerre chez les Anglois, d'armer une partie de ce Royaume contre l'autre & contre la Hollande. Je ne dirai rien des embarras où la Hollande se seroit trouvée à chercher des secours d'hommes

& d'argent pour y envoyer, de la peine qu'elle auroit eu à les y faire passer, des jaloufies qui fe feroient formées entre les Troupes ou entre les Commandans des deux nations qui auroient été dans un même parti. Je dirai feulement que fi le Roi d'Angleterre avoit eu affez de réfolution pour faire tête pendant quinze jours ou trois femaines au Prince d'Orange, tous les avantages que V. M. s'étoit promis de l'expédition des Hollandois, ne pouvoient pas manquer de lui arriver.

Mais comment auroit-Elle pu douter que ce Prince n'eût pas au moins fait ce petit effort & pour fa gloire & pour la confervation d'une Couronne qu'il ne devoit abandonner qu'avec la vie ? Y a-t'il personne au monde qui eût pu le foupçonner de tant d'infenfibilité & de fi peu de conduite ?

Ce n'est pas par les événemens qu'il faut juger des entreprifes. Il est confiant qu'il n'a jamais été raifonné plus juſte dans votre Confeil qu'en cette occaſion, & que jamais V. M. n'avoit fait un choix plus judicieux que celui qu'Elle fit alors entre les différentes

propositions qui y furent agitées. On a vu réussir mille & mille desseins qui n'étoient pas concertés avec une prudence si délicate, & si celui-ci a échoué, tout l'Univers sçait à qui il faut s'en prendre.

Les Campagnes d'Irlande justifient encore la vérité de ce que j'avance. Elles ont été un échantillon , quoique très-mince , de ce qui seroit arrivé en Angleterre. Quelque courte & quelque foible qu'ait été cette guerre , on a vu quelle puissante diversion elle a causé , combien elle a occupé le Prince d'Orange , combien de périls elle lui a fait courir , & dont peut-être il ne seroit pas sorti si le Roi Jacques n'eût une seconde fois abandonné la partie.

On ne peut pas faire réflexion sur cette foiblesse sans sentir des mouvemens dont on voudroit se défendre par le respect qu'on doit à la Majesté Royale ; & on ne peut trop admirer V. M. de la tendresse qu'Elle témoigne à ce Prince & de l'asyle qu'Elle lui donne. Il s'est perdu parce qu'il a voulu se perdre , ou qu'il n'a pas eu le courage de se sauver , & il a en même tems porté

un si grand préjudice aux affaires de la France , qu'il n'y a que votre bonheur & votre conduite qui soient capables de les relever.

Il est vrai que ce Roi est à plaindre de ce qu'il s'étoit entierement livré à ses Directeurs de conscience , & de ce qu'il ne se gouvernoit que par leurs avis dans les affaires d'Etat. Ces gens , dont le génie propre & formé à régir une Communauté de Moines , ne s'étend pas quoiqu'ils osent présumer , jusqu'à gouverner des Etats , n'étoient point capables de lui inspirer une résolution aussi ferme & aussi courageuse qu'il en avoit besoin. Le péril , au moins s'il y en avoit , & s'il regardoit le Roi , les démonta absolument. Ils dominant avec fierté quand ils ont le pouvoir en main , mais à la première disgrâce , aux moindres approches du danger ils cherchent leur salut dans la fuite , & ils entraînent avec eux un Roi chancelant , qu'ils ont intimidé par leurs foiblesses , & qui abandonne à la venue d'une poignée d'Etrangers des Sujets braves & fidèles , une Armée florissante & bien intentionnée, un Royau-

me qui ne s'est point déclaré contre lui ; pour aller être un béat chez les bons Peres ses dignes Conseillers.

Si V. M. se sentoît encore une seconde fois la tentation de trop déférer aux avis de son Conseil de Conscience, un si bel exemple de ce qui s'est passé sous ses yeux, avec ce qui lui est déjà arrivé à Elle-même par le trop de précipitation dont on lui a fait user pour extirper les Hérétiques, serviroit sans doute à l'en empêcher. Mais cet inconvénient n'est plus à craindre. Elle a trop de pénétration pour n'avoir pas connu par sa propre expérience à quoi sont propres & les Moines & les autres Ecclésiastiques du commun, & à quel usage on doit les employer ; & Elle s'est enfin trop bien affermie dans les sentimens qu'il faut avoir pour eux, suivant les idées que lui en avoient déjà donné les instructions du Cardinal de Richelieu, qui sont les principales regles de sa conduite.

Sur ce sujet ^à je rapporterai à V. M. une petite circonstance que je tiens du feu Chancelier mon pere, & qui sans doute n'a pas mérité d'être mise dans

vos Mémoires, de laquelle néanmoins on peut tirer quelque usage. Ce grand Cardinal, qui ne s'abandonnoit jamais aux Moines, & qui ne les considéroit que par rapport au service qu'il en pouvoit tirer, avoit le Pere Joseph qui lui en rendoit d'assez importans, tant de sa personne que par le moyen des intrigues de sa Communauté qui est la moins soupçonnée de s'en mêler. En récompense il ne perdoit point d'occasion de flatter ce Capucin dont la vanité étoit la passion dominante, & qui n'aspiroit qu'à entrer dans les affaires d'Etat. Mais le Cardinal prudent & réservé sur ce point, ne lui en faisoit part qu'avec mesure, & lorsqu'il le jugeoit à propos.

Un jour que le Duc de Weimar, le Cardinal & le Capucin étoient enfermés avec le feu Roi votre pere dans son cabinet, sur la table duquel étoit le plan d'une Place qu'on proposoit d'assiéger, à peine le Capucin laissa-t'il au Duc & au Cardinal le tems de dire leur avis. Il parla presque toujours pour instruire le Duc qui devoit avoir le commandement de ce siège, lui mar-

quant les endroits foibles de la Place ; les postes qu'il devoit occuper , & généralement tout ce qu'il devoit faire , & qu'il entendoit un peu mieux que le Pere. Mais comme le Roi & le Cardinal le laissoient parler , il l'écouta aussi paisiblement , & sur la fin, ce Duc dont le sentiment n'étoit pas qu'on dût former le siège , ni qu'il y eût autant de facilité à y réussir qu'on lui en faisoit paroître avec le doigt dont on se servoit pour lui marquer les endroits sur la Carte , répondit en peu de mots au Capucin, *cela seroit bon , Monsieur Joseph , si l'on prenoit les Villes avec le bout des doigts.*

Il ne faut pas douter que le Conseiller du Roi Jacques n'ait été aussi brave dans le cabinet , & aussi éclairé que le Capucin ; mais on ne doit pas s'étonner qu'il se soit trouvé poltron lorsqu'il a fallu se mettre à la tête d'une Armée où le Roi ne vouloit pas se hasarder sans le secours de ce pieux guide , puisque les Moines ordinairement ne sont pas hardis hors du Couvent , & qu'un seul homme au milieu d'un Palais fût capable de faire presque mourir de frayeur

frayeur le Pere preneur de Villes avec le bout des doigts.

Parmi tant de belles qualités que possédoit le Cardinal de Richelieu, il avoit la foiblesse de vouloir aussi passer pour un béat, & faire accroire aux gens qu'il avoit des révélations particulières de la part de Dieu, sinon immédiatement, dumoins par le moyen du Pere Capucin que le Ciel inspiroit en sa faveur. Dans cette vue une des principales voies dont il se servoit, étoit le ministère de tout l'Ordre des Capucins, qui recevant de grands bienfaits de lui, & du feu Roi par son intercession, étoient par-tout dans les intérêts de la France; & qui au reste n'autoient pas été fâchés de voir parmi eux un nouveau Saint, reconnu pour tel de la Cour & de tout l'Etat.

Il est incroyable quelle diligence faisoit toute la Communauté de ces bons Peres pour envoyer secretement au Cardinal des nouvelles des Pays Estrangers ou des Provinces du Royaume les plus reculées, & si promptement que le Cardinal & le Pere Joseph les publiant avant que personne les scût,

&

& lorsqu'il sembloit qu'on n'avoit pas encore eu le tems de les sçavoir, cette découverte sembloit tenir du miracle.

Les Capucins n'étoient pas les seuls Agens du Cardinal dans cette sorte de ministère ; il en avoit de tous les ordres & de toutes les conditions à son service, & qui faisoient pour lui des choses si surprenantes, qu'il n'y avoit personne qui n'en demeurât étonné. On en vit un exemple en ce qui arriva lorsque le Garde des Sceaux de Marillac ayant surpris le feu Roi, crut que le Cardinal étoit tout-à-fait détruit dans son esprit, & qu'il eut dépêché un courrier au Maréchal son frere pour l'en avertir ; car le Cardinal, qui détruisit lui-même dès le lendemain tout ce que le Garde des Sceaux avoit pris tant de peine à édifier, en dépêcha un autre au Maréchal de Schomberg qui lui portoit un ordre d'arrêter le Maréchal de Marillac, & qui n'arriva qu'un jour après celui du Garde des Sceaux, quoique celui-ci eût parti deux jours avant l'autre :

A la bataille qui se donna proche de Sedan entre l'Armée du Roi & celle du Comte

Comte de Soissons, du Duc de Bouillon, & de leurs autres Adhérens, ce Prélat qui s'y intéressoit d'une façon particulière par l'ordre qu'il avoit mis à ce que cent Cavaliers, tous engagés séparément, & sans qu'aucun eût connoissance qu'il y en eût un autre que lui, gagné pour attaquer par quelque voie que ce fût la vie du Comte de Soissons, avoit entr'autres envoyé tous ses plus fidèles postillons & Basques pour lui apporter avec la plus extraordinaire vitesse les nouvelles de ce qui se feroit passé. Dès la nuit qui suivit ce combat, il arriva un de ces Messagers, dont la diligence fut si prodigieuse, que s'il y avoit des voies surnaturelles pour cet effet, on pourroit croire qu'il s'en étoit servi.

Il fut introduit dans l'appartement du Cardinal, mais sa dépêche ne faisoit mention que du fâcheux succès de la bataille, & ne parloit point de la personne du Comte de Soissons, du sort de qui le donneur d'avis n'étoit pas encore informé lorsqu'il écrivit, & qui n'étoit peut-être pas encore mort, puisqu'il ne fut tué qu'à la fin du combat

bat. Le Cardinal avoit envoyé appeller le Pere Joseph qui passoit souvent les nuits déguisé dans le Palais de ce Prélat, & qui étant venu sans flambeau par l'escalier dérobé, apprit la nouvelle afin de la débiter à la pointe du jour comme une révélation. Lorsqu'il s'en retournoit par le même degré un second Courrier qu'on introduisoit encore par le même endroit rencontra le Pere, & comme l'ordre le plus précis du Courrier étoit de ne se point manifester, il le maltraita de paroles, l'appella voleur & assassin, tira son épée, & le menaça de le tuer, afin que le Pere s'enfuyant, le prît pour un Garde ou pour un Domestique, & qu'il n'eût point connoissance de son entrée en la chambre du Cardinal.

Mais le Capucin travesti en Cavalier demeura si transi & si immobile, que ne pouvant faire un seul pas, le Courrier se crut obligé de le saisir pour l'entraîner dehors. Cependant le Cardinal trop bien réveillé par la nouvelle qu'il venoit de recevoir, & par l'impatience avec laquelle il en attendoit de plus particulieres, se leva au bruit

&

& courut à l'escalier où le Courrier entraînoit le Pere avec violence. Il les mena tous deux en sa chambre , & ayant appris encore avant jour que le Comte de Soissons étoit mort , la petite disgrâce du Pere Joseph ne l'empêcha pas de goûter à longs traits tout le plaisir que lui donnoit cette importante nouvelle , & il eut encore celui de la faire annoncer le matin par le Pere , comme lui ayant été miraculeusement révélée pendant la nuit.

Ce recit , qui ne semble être qu'une bagatelle , peut toutefois servir à affermir V. M. dans le sentiment de ne communiquer point à ses Directeurs de Conscience le fin des affaires d'Etat , & sur-tout de ne les écouter jamais dans celles de la guerre ; & à lui faire en même tems bien comprendre de quoi ils sont capables , & à quel usage ils peuvent être employés dans la politique.

Mais quoique le Roi d'Angleterre soit extrêmement à plaindre , il est encore plus à blâmer de s'être trop abandonné à de semblables Directeurs , sans écouter les mouvemens de générosité qu'il n'étoit pas possible que son

cœur

cœur Royal ne lui suggerât. On ne peut l'excuser de n'avoir pas suivi les conseils de V. M. au tems de la descente qui se fit en son Royaume, & on se sent contraint de le condamner sans grace ni pour sa personne, ni pour son Royal caractère, dans ce qui s'est passé en Irlande, où il étoit entre les mains de vos Officiers qui lui inspiroient toute autre chose que ce qu'il a fait.

Comment étoit-il donc possible que vos desseins eussent d'heureux succès avec cet aveugle & timide allié. J'ose dire que ces desseins étoient le chef-d'œuvre de la prudence & de la politique, & qu'il falloit que le cœur du Roi Jacques fût tourné comme il est pour les renverser. Sa fuite précipitée à laquelle il ne se voyoit encore nullement réduit, étoit peut-être la seule circonstance qui pouvoit vous empêcher de jeter la guerre au milieu de l'Angleterre & de l'Ecosse. Mais à moins que d'être un Dieu, il ne vous étoit pas possible de prévoir cette étrange conduite, si indigne d'un Roi, & qui n'a peut-être jamais eu d'exemple.

Par cette révolution si imprevue,

VOUS

vous avez demeuré seul contre tous ; & l'Empereur & le Prince d'Orangé , qui se propofoient au moins la France avec la plus grande partie de l'Angleterre à combattre , dans l'espérance de les vaincre , puisque l'un se dispofoit à être l'Aggrefleur , & que l'autre l'a été en effet , ayant aujourd'hui l'Empire , l'Angleterre & la Hollande à leur commandement , éprouvent néanmoins que la France feule ne craint pas l'Angleterre , la Hollande & l'Empire unis enfemble.

Cette union est un de ces capricieux mouvemens de l'esprit humain qui ne se peuvent comprendre , & qui font feulement concevoir qu'il est en lui-même & dans son principe comme la mer , dont les courans & les flots font pousse's tantôt au Sud tantôt au Nord , selon la diverfité des vents qui l'agitent.

On ne peut pas marquer plus d'averfion pour la Religion P. R. qu'en a témoigné l'Empereur. On ne peut pas la perfecuter plus vivement qu'il a fait par les condamnations judiciaires , par les prisons , par l'exil , par les galeres ,
par

par les peines capitales , jusques-là qu'il s'en est attiré le Turc en Hongrie. Mais si c'est par un vrai zèle pour la R. Catholique qu'il a ainsi poussé à bout les P. R. comment a-t'il abandonné tout d'un coup ces Hérétiques , laissé traîner languissamment la guerre qu'il avoit commencé de faire au Turc avec tant d'ardeur , & formé une ligue avec les Etats Protestans , pour s'en prendre à V. M. tandis qu'Elle étoit occupée à détruire les P. Réformés de son Royaume ?

Ceux qui disent que c'est V. M. qui a attaqué l'Empereur & l'Empire , ne sont pas si bien fondés qu'ils pensent , ou parlent malicieusement. Car soit que vous eussiez de bons avis sur les projets que l'Empereur avoit formé contre vous pour les exécuter après la paix faite avec le Turc, ou que ces avis fussent faux , vous les regardiez néanmoins & comme bien fondés , par rapport aux apparences qu'on leur prêtoit, & comme véritables par la foi que vous ajoutiez à ceux qui vous les donnoient.

Cela étant ainsi présupposé , & V. M. sçachant que l'altération extraordinaire

dinaire où étoit un très-grand Corps d'entre ses Sujets, qui pouvoient en user à son égard, en appelant quelque Puissance voisine à leur secours, comme les Hongrois en avoient usé à l'égard de l'Empereur, lorsqu'ils avoient appelé le Turc, il étoit de votre prudence de prendre vos précautions. Ces précautions n'alloient qu'à s'emparer de Philisbourg, & à le raser si on avoit voulu y consentir.

La perte ou la démolition de Philisbourg étoit-elle à l'Empereur un sujet d'entrer en guerre avec vous ? Etoit-ce à un Prince Catholique une raison d'abandonner le Turc, de laisser les Hongrois, & de fortifier le courage de vos Sujets P. R. qui pouvoient concevoir l'espérance de vous contraindre à leur accorder un rétablissement, en vous menaçant de se joindre à vos ennemis, ou en se servant de l'occasion de quelque disgrâce que vos armes pourroient recevoir ?

La démolition de cette Forteresse étoit-elle à un Empereur Catholique & déclaré persecuteur des P. Réformés un légitime motif de faire une ligue

ligue avec le Prince d'Orange pour occuper vos armes , tandis que ce Prince alloit porter la guerre au Roi de la Grande-Bretagne , parce qu'il tâchoit de faire dominer la Religion Catholique dans son Royaume , ou du moins pendant que vous tâchiez de faire remonter sur le Trône ce trop pieux Allié que la Religion en avoit fait descendre ?

Car pour l'affaire de Cologne elle ne regardoit directement ni V. M. ni l'Empereur , qui par ces mêmes considérations auroit bien dû s'abstenir d'y prendre part. Mais quand il auroit voulu donner du secours au Prince de Baviere comme vous en donniez au Cardinal de Furstembg , cette démarche qui se fait tous les jours en pareille occasion par des Princes qui n'ont point rompu ensemble , ne vous auroit pas non plus obligé de rompre.

C'est donc le nouveau renfort de l'Angleterre dont l'Empereur a cru que vous seriez accablé , qui l'a engagé aussi-bien que le Roi d'Espagne à se déclarer contre vous , & qui lui a fait négliger de conclure la paix avec la

Porte ,

Porte , par l'espérance qu'il avoit que l'Angleterre toute entiere dans les intérêts de la Ligue , lui fourniroit autant & plus de forces qu'il auroit pu lui en fournir , s'il avoit été délivré de la guerre du Turc.

Pour les Etats-Généraux on ne peut pas se plaindre d'eux. Ils sont vos ennemis , mais ils ont lieu de l'être , & V. M. ne peut blâmer leur conduite qui n'a été que prudente , puisqu'elle étoit forcée , ni les regarder que comme des gens qui veulent se maintenir dans l'indépendance , & qu'il est de votre gloire & de votre intérêt de réduire sous vos loix,

Ils sçavent que vous en voulez à leur Religion , ils sçavent que vous en voulez à leur liberté , & que leur ambition de se mettre en parallele avec les rêtes Couronnées vous est insupportable. Ils sçavoient que vous aviez pris de nouvelles mesures avec le Roi d'Angleterre pour les pousser à bout. Ils avoient déjà autrefois senti les rigueurs du fort dont ils se voyoient menacés , & ce qu'étoit capable d'exécuter contre eux l'union des forces des deux Royaumes.

mes. Ainsi on ne doit pas trouver étrange qu'ils ayent tâché de prévenir un mal qui leur pendoit si vivement sur la tête, ni désapprouver leur expédition en Angleterre quoiqu'apparemment elle ne dût pas réussir, comme on ne peut pas vous condamner de n'être pas allé les attaquer après la prise de Philisbourg pour détourner cette expédition, quoique son succès imprévu ait fait voir que cette attaque eût été aussi salutaire qu'elle paroïssoit alors opposée à vos véritables intérêts.

En toute autre conjoncture l'entreprise de cette République auroit dû passer pour une extravagance indigne de gens, non pas d'une prudence consommée, mais même de sens rassis. Quand les Etats auroient eu mille fois plus de certitude du secours & de l'affection des Seigneurs Anglois & du Peuple que l'issue n'a fait voir qu'ils en avoient, on ne pourroit pas leur pardonner d'avoir si témérairement hazardé leurs forces, s'ils ne l'avoient fait par des motifs plus pressans que ne sont ceux qui portent ordinairement les Souverains à prendre les armes & à commencer la guerre. Je

Je pourrois ajouter hardiment que quelque indispensable que parût la nécessité de cette expédition , il y auroit eu encore de l'imprudance à s'y résoudre , si l'expérience du passé n'avoit pas été un garant certain de l'avenir qui les attendoit. Ils n'auroient pas dû tant déférer à de premières craintes. Ils auroient pu conserver l'espérance de voir encore arriver quelque changement dans les affaires , quelque altération dans les esprits ou par jalousie , ou par intérêt. Ils auroient pu se flatter que les forces de la France & de l'Angleterre n'auroient pas été tout-à-fait assez puissantes pour les détruire , ni les fonds assez grands pour pousser la guerre jusqu'à ce point-là ; que les Etats voisins auroient armé en leur faveur ; que l'Empereur auroit plutôt conclu la paix avec la Porte que de vous laisser leurs Provinces en proie , & l'Empire après elles, quand vous auriez voulu vous en saisir.

Mais la guerre qu'ils avoient eu depuis peu à soutenir & de V. M. & du Roi d'Angleterre , ne leur permettoit pas de s'étourdir sur vos desseins ,

ni sur la certitude de leurs succès, puisqu'ils avoient alors connu que malgré tout l'Empire & l'Espagne elle les auroit enfin mis sous votre joug, si Charles II. eût été moins inconstant, ou s'il eût été aussi-bien intentionné que son successeur.

Ils voyoient leur perte jurée & certaine, & qu'elle ne pouvoit plus être prévenue ni reculée que par la seule voie qu'ils prenoient. Si cette voie n'avoit pas réussi, il ne pouvoit en arriver que pis à leur République que ce qui avoit été projeté contr'elle, & un heureux événement, tel qu'il a été, les affranchissoit d'un péril si mortel & si manifeste; ou si le succès eût été plus balancé, la guerre se seroit faite dans un Pays étranger où ils auroient vu se joindre avec eux une partie des Habitans, desquels les Etats - Généraux ne pouvoient attendre aucun secours, étant attaqués dans leurs Provinces mêmes.

Cette fameuse expédition fait connoître que quand les coups de désespoir sont un effet de prudence & non pas d'une aveugle impétuosité, les sui

tes en font assez souvent favorables. Lorsqu'on est sûr de tout perdre, on ne hazarde rien dans les efforts que l'on fait de tout gagner. Il en est comme d'une foible Armée que l'ennemi tient de toutes parts enfermée dans ses retranchemens, & comme condamnée à périr ou par la faim ou par la force. Il n'y a point de Soldat qui ne comprenne que ce n'est que par une action de vigueur qu'il peut s'arracher à une mort autrement inévitable. Dans cette disposition embrassant avec ardeur le parti que ses Généraux lui proposent d'aller surprendre l'ennemi & percer au travers, son courage se trouve souvent secondé de la fortune, & on a vu plusieurs fois un petit nombre de Troupes réduit à l'extrémité enfoncer des multitudes d'escadrons, & les défaire entièrement, ou pour le moins se tirer du mauvais pas où elles étoient engagées.

C'est ce qui est arrivé à la Hollande. Par sa courageuse résolution elle a écarté tous ses ennemis, elle vous a attiré sur les bras toute l'Angleterre avec l'Empire qui n'auroit encore osé se dé-

316 TESTAMENT POLITIQUE
clarer , & avec l'Espagne & la Savoie.
Mais si cette révolution ne permet plus
à V. M. de se flatter de la ruine de cette
République , au moins pendant cette
guerre , elle vous fera la matière d'un
triomphe beaucoup plus glorieux que
si vous aviez sans peine rangé les Pro-
vinces-Unies & plusieurs autres Etats
sous vos Loix.

A la vérité vous ne pouvez pas por-
ter les bornes ni de votre Empire ni
de la Religion aussi loin que vous
auriez fait si votre union avec l'Angle-
terre eût subsisté. Mais la France n'est-
elle pas assez vaste & assez puissante
pour contenter l'ambition d'un grand
Roi ? Ne résiste-t'elle pas seule à tant
de Nations armées pour l'humilier ? &
sa gloire n'est-elle pas plus grande &
plus solide , que si ayant sans beaucoup
d'efforts subjugué de nouvelles Provin-
ces , les fers qu'elle auroit donnés à
tant de Peuples étoient venus à se re-
lâcher parce qu'ils auroient été trop
étendus.

Les forces , le bonheur & la pruden-
ce de V. M. ont paru en cette guerre
aux yeux de tout l'Univers avec plus
d'éclat

d'éclat que dans aucune autre. On y voit mieux que jamais & la grandeur de votre pouvoir & celle de votre ame. Envain une multitude d'ennemis s'est soulevée de toutes parts, & s'est jointe pour vous accabler, vous ne vous bornez pas à une simple résistance, vous ne vous contentez pas de faire tête partout; vous attaquez, vous gagnez des batailles, vous remportez des victoires, vous faites des conquêtes.

Mais quelles conquêtes? Les plus fortes Places de l'Europe hormis les vôtres. Et en combien d'Etats ou de Royaumes? En Catalogne, en Savoie, en Allemagne, dans les Pays-Bas, Campredon, Suse, Nice, Heildelberg, Mons, & beaucoup d'autres Places de moindre conséquence. Vous avez obtenu la célèbre victoire de Fleurus, celle de Staffarde en Savoie, & ce qui est plus considérable, & qui étoit autrefois moins ordinaire à la France, vous avez été victorieux sur mer dans la bataille qui s'est donnée proche du Camp de Bevesier.

Ces importans avantages qui ne sont que des préludes de ceux que vous rem-

O ; porterez

porterez encore , si la guerre continue aussi long-tems que vos ennemis témoignent y être résolus , sont des preuves convaincantes pour toute la Terre , que si vous aviez fait des Alliances , c'étoit sans un besoin formel , puisque vous êtes seul suffisant à vous-même & contre tous. C'étoit principalement par un esprit de paix & d'union que vous garderez toujours en faveur des Princes qui seront dignes de votre estime. C'étoit pour répondre à des avances qu'on ne vous fait jamais en vain ; pour donner du support à ceux qui vous en demandoient, & pour étendre plus aisément leurs conquêtes, les vôtres & celles de la Religion.

Ils publient hautement ces avantages si glorieux , que cinq puissans Etats ne se sont ligués ensemble que pour donner une matiere plus ample & plus illustre aux triomphes dont on voit V. M. déjà couronnée , & à ceux qu'on lui verra obtenir dans chacune de ses Campagnes tant que la guerre durera.

Ainsi ces ennemis si redoutables par leur nombre seront enfin forcés de céder à la prudence & à la valeur. Ils viendront

viendront encore vous demander une paix que votre clémence sera toujours prête à leur accorder. Tout l'Univers demeurera convaincu de l'immensité de votre pouvoir, des forces inépuisables de votre Royaume, & des vertus guerrières de vos Sujets; & cette connoissance servant comme de frein à la jalousie de vos voisins, fera qu'à l'avenir il n'y en aura plus d'assez téméraires pour oser vous attaquer, ou pour s'opposer à vos volontés.

La France se verra par ce moyen comblée de prospérité, & mise au dessus des atteintes de tous ses envieux. Elle goûtera le plaisir d'être sous un Gouvernement également doux, vigoureux & équitable, que rien ne sera plus capable de troubler. Heureux en mon particulier si comme l'ardeur de mon zèle & la fidélité de mes services ont pu sous les auspices de V. M. contribuer quelque chose à faire monter sa gloire au degré où elle est, je puis encore lui aider à conserver ses avantages par des conseils dont la part que j'ai eu au maniment des affaires, m'a fait connoître l'utilité, & qu'il

O 4 plaira

320 TESTAMENT POLITIQUE
plaira à Votre Majesté de recevoir
d'une main fidèle & d'un cœur qui
lui est plus dévoué qu'à tout le reste
des objets auxquels on a accoutumé
d'offrir des hommages.



TES-



TESTAMENT
 POLITIQUE
 DE
 FRANÇOIS-MICHEE
 LE TELLIER,
 MARQUIS DE
 LOUVOIS.

SECONDE PARTIE.

De l'Autorité absolue.

EST le plus sûr moyen de
C rendre un État florissant & ré-
 doutable à ses ennemis; de le
 garantir de leurs insultes; d'y faire re-
 gner la paix & l'abondance, & de l'a-
 grandir.

grandir s'il en est besoin, ou si le Prince est belliqueux, & d'humeur à mesurer sa gloire par l'étendue de ses conquêtes.

L'importance est de sçavoir bien manier cette autorité, qui étant en elle-même un excellent instrument pour le plus parfait de tous les ouvrages, devient d'autant plus dangereuse quand elle tombe en de mauvaises mains, que la corruption qui se forme dans les bonnes choses est plus grande que celle qui arrive aux mauvaises.

L'abus qui s'en peut faire n'a pas néanmoins plus d'inconveniens que ceux qu'on voit dans les autres formes de Gouvernemens lorsqu'ils sont mal administrés. L'autorité limitée de Souverain & celle des Républiques ont plus de mauvais côtés, & sont sujettes à plus de fâcheuses suites pour l'Etat & pour le Peuple, que n'est le pouvoir arbitraire. Les factions, les séditions, les tumultes, les guerres civiles, sont souvent plus de mal en un an que tout le dérèglement d'un Monarque absolu n'en pourroit causer en toute sa vie.

Quels avantages ne produit point au Grand Seigneur l'autorité de son Gouvernement ?

Gouvernement ? Que n'a-t'elle point exécuté contre ses ennemis ? Jusques où n'a-t'elle point porté les bornes de son Empire ?

Elle n'est sujette à éprouver de véritables revers que de la part de la Milice & sur-tout des Janissaires. Mais ce sont des accidens qui ne regardent point le Peuple ni le corps de l'Etat ; il n'y a que le Souverain qui en souffre, & sa disgrâce particulière n'interrompt point le cours des prospérités de la Nation.

Au reste , ce défaut ne vient que d'un seul point qui manque à ce Potentat pour être parvenu au plus haut degré de l'autorité absolue. La Politique des Fondateurs de cet Empire n'a jamais atteint jusques-là. C'est à leurs Successeurs d'éviter par leur prudence le précipice que ces premiers ont bien vu dans leur chemin , mais qu'ils n'ont pu trouver le moyen de fermer.

Le naturel vif & ardent de ces Peuples , leur peu de politesse , avec les principes mal digérés de leur Religion, contribuent beaucoup à ces mouvemens brutaux & indomtables dont

ils se trouvent quelquefois saisis.

Mais dans l'Occident de pareils attentats ne font point à redouter, & ils le font encore moins à proportion de ce que les Nations sont plus civilisées. Je sçai ce qui s'est passé en Angleterre, mais je sçai aussi qu'on n'en usa pas avec la même fureur qui se remarque parmi les Turcs. On abusa les Peuples par une espèce de formalité de Justice, & ce qui est arrivé dans cette Isle a si fort touché les esprits, & inspiré tant d'horreur à tous les Etats qui sont en cette partie du monde, qu'on peut assurer que cet événement est un garant certain qu'on n'en reverra jamais de semblable.

Il n'y a donc point de forme de Gouvernement qui convienne mieux à la plupart des Pays de l'Europe, & surtout à la France, que la Monarchie absolue, appuyée sur les fondemens de la crainte & de l'amour.

L'amour pour le Prince est si naturel dans le cœur des François, qu'il n'y a pas de Nation au monde où elle regne davantage; mais comme ils sont pétris avec le même levain que tout le
reste

reste des hommes , ils sont aussi comme eux légers , brouillons , & sujets à s'aigrir , comme à s'enfler par trop de fermentation.

C'est la crainte seule qui est capable de les contenir dans les bornes les plus prochaines de l'état naturel où tous les hommes devroient être pour l'intérêt de leur conservation & de leur mutuelle défense. C'est elle seule qui peut refroidir cette ardeur excessive , arrêter la fermentation , & fixer l'activité des esprits.

Cette crainte ne peut être produite dans le cœur qu'à proportion du pouvoir qui l'excite. On n'a qu'à jeter les yeux sur les Etats voisins , où avec la mollesse du Gouvernement on se fait un mérite d'une clémence mal entendue ; où on appelle rigueur , & peut-être inhumanité, une sévérité nécessaire à la conservation des Sociétés ; où sous prétexte de douceur les crimes se multiplient par l'impunité , & font sentir leurs funestes effets au Public & aux Particuliers.

Mais il n'en faut point chercher d'exemples ailleurs qu'en votre Royaume ,

me, où il ne se trouve plus aujourd'hui ni de mutins, ni de factieux, ni de traîtres. Il faut avouer qu'il ne s'y est jamais commis tant de perfidies qu'on en a vu de tout tems parmi les Etrangers, & qu'on en voit encore maintenant; ce que V. M. sçait mieux que personne du monde par les offres qu'ils lui font tous les jours, & par les entreprises qu'ils exécutent quelquefois en sa faveur. Cependant la fidélité n'est pas si généralement épurée qu'il ne se soit autrefois, & même sous votre Regne, trouvé quelque lâche qui ait osé manquer de foi; mais pour des brouillons & des rebelles, il est constant qu'on en a vu en France sous les Regnes précédens, & au commencement de celui de V. M. autant qu'en aucun autre endroit de l'Univers.

Où est-elle aujourd'hui cette multitude d'esprits remuans & enclins à la révolte? N'ont-ils pas tous les prétextes qu'ils ont jamais eu? Les guerres & les autres dépenses que V. M. est obligée de faire pour soutenir l'éclat de sa gloire, ne l'obligent-elles pas d'imposer sur le Peuple des tributs plus excessifs qu'il

qu'il n'en fut jamais levé même sous Louis XI ? Les P. Réformés n'ont-ils pas été poussés plus loin que sous Charles IX. & sous Louis XIII ? La Noblesse n'est-elle pas plus chargée qu'elle n'a jamais été ? Le Clergé ne contribue-t'il pas aux besoins de l'État plus qu'il n'a jamais fait & dans ce siècle & dans tous les siècles passés ? Et V. Majesté n'a-t'elle pas autant de démêlés avec le siège de Rome qu'aucun Roi de France en ait eu ?

Cependant tout est tranquille , tout est soumis. Point de révolte , point de trahison. La guerre & les troubles ne font qu'au dehors , au lieu qu'autrefois ils étoient au dedans. Le Pays étranger est pillé , brûlé , désolé , pendant que vos sujets jouissent en paix du fruit de leurs travaux , & du revenu de leurs domaines.

Ceux d'entr'eux qui peuvent être dans la souffrance , ou avoir un peu dégénéré du vrai naturel des François , qui est d'être affectionnés à la Monarchie , & ceux d'entre les Etrangers qui prendroient plaisir à voir les troubles renaître au cœur de votre Royaume

pour

pour en profiter , ont beau dire que la France se voit accablée par la disette qui y est survenue , & par la pauvreté qui y augmente ; toutes les affaires n'en vont pas moins leur train ; elle ne s'en maintient pas moins glorieusement contre ses ennemis ; le Gouvernement n'en a pas moins de vigueur. Il est vrai que l'abondance y regne moins qu'autre-fois , mais il n'est pas possible qu'on soit exempt de toute incommodité. Pour se consoler du peu qu'on est obligé de souffrir , & de ces levées extraordinaires de finances qui se font à présent , mais qui cesseront un jour , on n'a qu'à faire comparaison de l'état où la France se trouve aux calamités où sont exposés les Peuples chez qui vous avez sçu transporter la guerre pour l'en garantir.

S'il y a donc quelque mécontent qui se plaigne, ou quelque malheureux qui gémissé , ce n'est que tout bas & en secret : il n'ose seulement troubler de ses plaintes le bel ordre & la tranquillité qui y regne par-tout , il n'ose se dispenser de prendre part aux affaires publiques de crainte de se voir soupçonné

çonné d'être un mauvais Sujet. La plupart de ceux qui font le plus dans la contrainte, font des démarches qu'on n'exige pas tout-à-fait d'eux, & dont on ne pourroit pas leur reprocher le défaut s'ils s'en abstenoiënt.

Il n'y en a point d'exemple plus sensible que la conduite de quelques-uns des réunis. Un pere qui a encore son ancienne Religion dans le cœur, & qui a un fils ou plusieurs hors du Royaume, qu'il sçait être dans les Troupes des ennemis de V. M. ne laisse pas néanmoins d'envoyer le fils qui lui reste, ou de lui permettre d'aller à la guerre porter les armes contre ses propres freres, dont la famille approuve la retraite, & contre le Pays où ils ont trouvé un asyle. Il met par-là ses propres enfans aux mains les uns avec les autres, & au hazard de s'entrégorger, & cela presque volontairement, & sans aucune autre contrainte que celle que lui fait l'envie qu'il a de passer pour bon citoyen & pour bon Sujet de V. M.

Il n'y a personne qui n'avoue que ces gens-là n'en auroient point usé ainsi sous les Regnes précédens. Tous
ceux

ceux qui portent les armes chez les Etrangers auroient demeuré dans le Royaume où ils les porteroient de même ; mais ce feroit pour maintenir leur liberté ou plutôt leur indépendance ; ce feroit pour s'opposer aux volontés de V. M. & ceux de ce parti qui la servent encore fidèlement, n'en feroient pas moins que les autres, & se joindroient à eux pour l'outrager.

D'où vient donc cette différence de ce qui se passe aujourd'hui à ce qui se faisoit autrefois ? D'où vient ce changement ? De la différence avec laquelle V. M. manie l'autorité Royale ; de son discernement à en faire le véritable usage ; de son adresse à conduire cette bête brute qui s'appelle le Peuple, & qui demeurant sans frein, court à l'abandon de tous les côtés où son instinct la pousse, mais qui s'accoutume insensiblement à se laisser régir par le mors qu'on lui donne, & à marcher mieux à proportion de ce qu'on lui tient la bride plus ferrée.

C'est le pouvoir absolu qui seul est le véritable frein capable de domter la fougue d'une multitude aveugle & capricieuse,

précieuse , comme il est en même tems l'objet de l'admiration des grands politiques qui en connoissent les avantages , & des esprits les plus éclairés qui voient qu'une partie de la gloire du Souverain réjaillit sur les Sujets.

En effet il y en a peu parmi les vôtres , qui en voyant augmenter l'estime de tout l'Univers pour V. M. ne soient persuadés qu'elle a aussi augmenté pour toute la Nation qui est sous votre Gouvernement. Il n'y en a presque point qui allant faire des feux de joie pour vos conquêtes , ne soit si transporté de plaisir , qu'il ne s'imagine en quelque façon y participer , & qu'il ne se croye trop recompensé des contributions immenses qu'il est obligé de fournir pour la guerre , par les glorieuses acquisitions que fait V. M. & par le respect dans lequel votre puissance & les grandes actions des François tiennent tous leurs voisins.

Ainsi V. M. aura raison de ne se laisser séduire par aucun conseil , s'il se trouvoit à l'avenir quelqu'un des ses Ministres ou de ses Directeurs qui osât lui en suggerer de contraires à ceux qu'Elle

qu'Elle a toujours suivis, & qui tendissent à lui faire relâcher une partie des droits de son autorité, à quoi Elle ne peut jamais descendre sans intéresser sa gloire. Son but principal, sa première vue doit toujours être de s'affermir en cette autorité suprême & indépendante, & de travailler à la transmettre dans toute son étendue & dans toute sa vigueur aux Rois ses successeurs, qui seront obligés de vous regarder comme un nouveau Fondateur de la Monarchie, puisque vous aurez amené la forme du Gouvernement à sa perfection.

A cet avantage qui revient à vos Sujets du côté de la gloire se joignent ceux des grandes récompenses que le pouvoir sans bornes met entre les mains de V. M. pour leur distribuer. Combien ne s'est-Elle point fait restituer de droits & de revenus qui avoient été usurpés sur la Couronne ? Combien de Bénéfices & de biens Ecclésiastiques, dont on lui avoit enlevé la disposition ? Et si toutes ces sources de bienfaits qu'Elle a à répandre n'étoient pas encore assez abondantes, le pouvoir arbitraire

bitraire ne l'autorise-t'il pas à imposer tels nouveaux tributs qu'il lui plaît pour remplir ce défaut.

Ce sont ces grandes libéralités , ces recompenses riches & magnifiques , dont V. M. ne manque pas de combler ceux qui les méritent par l'attachement qu'ils ont pour sa gloire , & par les services qu'ils rendent à l'Etat , qui animent les cœurs de ses Guerriers , & qui aident à former cette multitude de Héros dont les belles actions donnent de l'émulation à tous les Peuples du Monde.

Dans les Sciences & dans les beaux Arts aussi-bien que dans la guerre la France ne l'emporte-t'elle pas aujourd'hui sur toutes les autres Nations ? Les plus rares esprits & les plus excellens Ouvriers n'accourent-ils pas de toutes parts dans un Royaume où on sçait en même tems distinguer leur mérite , & le récompenser. Mais sur-tout on voit s'y rendre en foule les plus braves & les plus généreux Guerriers qui exposent leur vie pour le salut du Noble , tandis que dans l'oïveté & parmi les plaisirs il jouit de ses privilèges ; &

pour

334 TESTAMENT POLITIQUE
pour celui du Marchand , qui dans la tranquillité qu'ils lui procurent , acquiert & possède quelquefois des richesses immenses. Cependant le Soldat dans les autres Etats n'est regardé du Noble & du Bourgeois que comme un mercenaire qui est trop heureux de ce qu'on lui fournit très - médiocrement de quoi vivre. Ses services qui méritent les plus grandes fortunes & les premières recompenses , y sont avilis par sa facilité. Les Peuples ne comprennent pas la grandeur de ses travaux , ni n'en connoissent pas le prix , parce qu'il ne les leur met pas lui-même assez haut ; & les Marchands qui n'estiment que ce qui est cher , ne font si peu d'état d'une vie qui est sans cesse exposée pour leur sûreté , que parce qu'ils en ont le sacrifice à trop bon marché.

C'est une prévention dont il n'y a que la puissance absolue de V. M. qui ait fait revenir ses Peuples , & que rien ne sera capable d'ôter aux Etrangers. Ceux-ci s'imaginent avoir fait un grand effort en portant leur liberté à deux mille écus dans une occasion où V. M. n'a

n'a pas cru faire largesse que d'en donner cent mille. Voilà le secret par lequel elle a attiré à son service les plus braves d'entre ses voisins , & piqué les plus indolens d'entre ses Sujets. Mais pour pouvoir pratiquer ce secret , il faut qu'un Souverain soit en état de faire ce qu'il veut , de dépouiller sans rien craindre les Membres de son Etat qui cherchent à reposer tranquillement dans leurs lits & sous leur toit , afin de vêtir ceux qui vont s'exposer aux injures de l'air & aux ardeurs du Soleil pendant que les autres dorment à leur aise.

De l'Eglise.

LEs affaires de la Religion sont aujourd'hui dans un état si violent au dedans , quelque paisible qu'il paroisse au dehors , qu'il n'y a point de matière sur laquelle la politique ait plus de quoi s'exercer. Presque tous les Réguliers sont maintenant dans la contrainte. Une partie des autres Ecclésiastiques y est aussi. Il y a un Corps très-considérable de Laïques qui gémit sous le poids de la violence qu'on continue à exercer
sur

sur leurs consciences , dont on n'a pu dompter les mouvemens , & quelque bonne mine que fasse le Pape regnant le S. Siège n'est pas satisfait.

Si on avoit cru à Rome trouver autant de vigueur en V. M. qu'Elle en a fait paroître, on se seroit bien donné de garde de commencer à la harceler. Les précédens Pontifes en auroient usé comme fait le Pape d'aujourd'hui. Ils n'auroient rien entamé. Ils auroient dissimulé ce qu'ils prétendent avoir été donné d'atteinte à leur autorité & à leurs droits. Mais presque toujours accoutumés de venir à bout de la résistance des Princes , ils n'ont pas cru que la vôtre iroit si loin. Cependant après s'être déclarés ils n'ont pas voulu s'en dédire, & tâchant d'allier par-tout l'infailibilité du fait avec celle du droit , ils ont mieux aimé demeurer jusqu'à la mort brouillés avec la France , que de se retracter , & d'avouer qu'ils étoient mal fondés en leurs prétentions.

Le Pape regnant qui a vu que la résolution de ses Prédécesseurs avoit été surmontée par la vôtre , n'a pas jugé à propos de suivre la route qu'ils lui avoient

avoient tracée. Il a pris le parti de favoriser V. M. dans tout ce qui ne concernoit point les matieres en question, à l'égard desquelles il s'est tû afin de n'être pas obligé ou de céder ou de se brouiller aussi, attendant que des conjonctures plus favorables lui donnent lieu de reprendre les procès qui demeurent indécis entre V. M. & le Saint Siège.

Car on ne doit pas s'imaginer que Rome ait dessein de rien relâcher dans le fonds. Elle ne démord jamais de ce qu'elle a entrepris, & fût-ce après des siècles entiers, elle fera un jour revivre les prétentions qu'elle a une fois mises en avant.

Je n'en excepte pas même ce qui regarde les franchises des quartiers, quoique ce ne soit pas un de ces points de Doctrine qui donnent atteinte à son autorité Ecclésiastique, & que l'affaire ne devant être considérée que comme de Prince à Prince & de Séculier à Séculier, le Pape pût vous faire justice sans intéresser la délicatesse de ces forêts de droits auxquels il ne veut point souffrir qu'on touche le moins du monde.

Il ne faut pas néanmoins espérer qu'il se rende beaucoup plus traitable sur ce point que sur les autres. Quand la nécessité d'obtenir de vous quelque condescendance pour lui dans les autres points contestés, l'engageroit à entrer sur celui-ci en un accommodement par lequel il semblât vous accorder quelque chose, il tâcheroit de ne le faire qu'avec tant de restrictions, & en des termes si équivoques, qu'ils pussent être encore sujets à interprétation; & en tout cas on aura toujours au besoin la minorité de l'Eglise à confondre avec les intérêts de l'Etat, en vertu de laquelle on prétendra que le mineur relève le majeur.

Mais sans parler de la Régale, à laquelle V. M. ne s'attache pas tant par l'utilité qui lui en peut revenir, que pour ne céder rien à Rome qui sçait trop se prévaloir des déférences qu'on a pour elle, quel accommodement pourroit-on faire sur les décisions du Clergé de France? Elles sont nettes, elles sont claires, elles ne laissent point de difficultés. Il seroit de l'intérêt de tous les Etats du monde de les soutenir:

il est de celui de votre Couronne de ne vous en désister jamais : il est de celui du S. Siège d'en demander éternellement la révocation , ou de les casser & annuler hautement & formellement si jamais il en trouve une favorable conjoncture , & si le Gouvernement de la France se retrouve jamais en des mains assez foibles pour permette au S. Pere de parler aussi haut qu'il a fait autrefois.

Ce que les Papes ont entrepris en vertu de ce droit qu'ils s'attribuoient de disposer de tous les Etats , est trop connu pour ne comprendre pas combien ils ont d'intérêt à le rétablir s'il est possible. C'est aux Souverains à se précautionner sur ce point , & à mettre ordre que les Peuples ne retombent plus dans l'aveuglement où ils ont été.

Il n'y a jamais eu de Prince qui ait sçu garder un si juste milieu qu'a fait V. M. entre le respect qui est dû à la Religion & à son Souverain Pontife dans l'exercice qu'il fait de son auguste Charge par rapport à la foi & à la conscience , & entre la résistance qu'il faut faire à ses entreprises lorsqu'il les étend

340 TESTAMENT POLITIQUE
au de-là des bornes de ce qui concerne
ses fonctions Ecclésiastiques.

Sur ce chapitre si délicat , on a vu
presque tous les Princes donner dans
l'une ou dans l'autre extrémité. Henri
VIII. Roi d'Angleterre ayant fort bien
compris que la Cour de Rome s'éman-
cipoit infiniment au de-là de sa Com-
mission Apostolique , qu'elle s'étoit au-
torisée à juger des choses qui n'étoient
nullement de sa compétence , & qu'il
étoit de la prudence des têtes Couron-
nées de s'opposer à ses usurpations , il
ne s'en tint pas à resserrer la Jurisdiction
Ecclésiastique dans ses justes limites, il
prit feu contre Rome. Comme elle pré-
tendoit tout avoir , il lui disputa tout,
& en lui ôtant ce qui ne lui apparte-
noit pas , il la dépouilla d'une main
sacrilège de ce qu'elle possédoit légit-
mement.

D'un autre côté les Etats qui se sont
fait un principe de conscience d'être
aussi soumis au Lieutenant de Dieu
qu'à Dieu même , lui ont non-seule-
ment conservé ses droits légitimes ,
mais ils lui ont encore abandonné les
leurs ; & quoiqu'ils ayent assez souvent
senti

senti les inconveniens qui accompagnoient cette déférence outrée , ils n'ont pas eu la force de la ramener à ses justes termes , & ils ont mieux aimé se rendre coupables contre eux-mêmes du péché d'omission par rapport aux choses de ce monde , que de celui de commission par rapport à la vie à venir.

De - là est procédée cette alliance monstrueuse de Puissances oposées l'une à l'autre , & si égales en autorité dans un Etat. L'Inquisition condamne le père mort & le fils vivant de Philippe II. Roi d'Espagne , & quand ce Monarque n'y consentiroit pas , il se verroit forcé de souscrire à une si terrible condamnation. Les Inquisiteurs font lier , quand il leur plaît , un nombre de créatures humaines , parce qu'elles ne peuvent pas croire ce qu'on veut qu'elles croient , & quelquefois par d'autres motifs , quoique sous ce même prétexte ; ils les font jeter dans un feu ardent, & le Roi d'Espagne est obligé d'assister à ce barbare spectacle , de contempler cette horrible exécution , & de témoigner qu'il se divertit beaucoup à la voir.

Quand je fais réflexion sur le pouvoir de ce Tribunal & sur les sentimens de V. M. je ne puis m'empêcher de vouloir deviner ce qui se feroit passé entre Elle & lui, si Elle l'avoit trouvé établi en France, & après y avoir bien pensé & considéré le furieux conflict qui se feroit fait entre un Roi qui a le cœur si noble & si indépendant, & une Puissance si absolue & si autorisée dans les esprits des Peuples, j'en demeure absorbé, & je me perds dans mes imaginations.

La République de Venise est un des Etats qui est gouverné le plus sagement sur le fait de la Religion. Elle a reconnu le centre de l'unité dans le siège de Rome. Elle a suivi les décisions qu'il a faites en matiere de foi ; elle en a gardé le culte, elle lui porte le respect qui lui est dû. Mais elle ne le laisse ni dominer dans l'Etat, ni en régler les intérêts, ni introduire les Tribunaux qu'il lui a plu d'ériger depuis qu'il a aspiré à la Monarchie universelle.

Cette ambition des Papes poussée souvent avec aveuglement & avec excès, a par un autre excès fait tomber beaucoup

coup de Peuples dans l'hérésie , parce qu'ils ne pouvoient croire qu'un injuste Siège dût enseigner une doctrine juste , & qu'obligés par leurs lumieres naturelles de lui être opposés à de certains égards , ils se sont piqués de lui être opposés en tout.

Mais si leur aversion outrée leur a été préjudiciable à eux-mêmes , en les faisant éloigner du centre auquel doivent aboutir toutes les lignes de la Religion qui sont droites , elle n'a pas été inutile à ceux qui ont sçu faire un bon usage de la connoissance particuliere qu'ils ont prise des procès que Rome faisoit à ses ennemis , & du tort qu'avoient ceux-ci , comme des choses en quoi ils avoient raison.

Il se sont servis de cet exemple pour ne pécher point , pour se tenir unis au gros de l'arbre , & n'en défigurer pas la beauté par un retranchement injuste & peu nécessaire ; mais aussi pour ne se laisser pas tellement couvrir de son ombre , qu'ils ne pussent plus jouir de la clarté du Soleil , ni en recevoir d'influences que celles qui pourroient passer au travers de ses branches & de ses feuilles.

Ce n'est donc pas un si grand malheur qu'on se l'imagine ordinairement qu'il y ait des Hérétiques au monde. Lorsqu'il n'y en avoit point, ou qu'ils n'osoient paroître, ou qu'on les méprisoit si fort que personne ne vouloit les écouter, les Papes ont pris leur tems pour en faire accroire. Devenus maîtres des affaires de la Religion, ils ont adroitement sçu y allier toutes les autres, & à la faveur de ce mélange d'intérêts, ils se sont presque par-tout rendus arbitres du temporel comme du spirituel.

Ainsi il n'y a pas lieu de s'étonner qu'ils témoignent tant d'indignation contre les Hérétiques, & qu'ils emploient le Clergé de chaque Etat pour les en faire chasser, ou pour les y faire exterminer. Il y va trop de leur intérêt, & ils n'en doivent souffrir en aucun lieu du monde où leur crédit peut s'étendre jusqu'à les détruire, puisqu'en quelque endroit qu'il s'en trouve ils font leur principale affaire d'anéantir Rome, comme de son côté Rome emploie tout son pouvoir à les extirper.

Une

Une des principales vues d'un bon Politique doit être de se former un plan raisonnable de la conduite qu'il faut tenir à l'égard du S. Siège & de ses ennemis, & de ce qu'il faut faire par rapport à l'établissement où se trouve chacun des deux Partis dans l'Etat.

La Religion en soi-même est l'objet le plus auguste & le plus digne de la vénération des hommes, le lien le plus beau & le plus utile des Sociétés, la Mere qui les couve dans son sein, qui les élève, & qui prend soin de les former à toutes les vertus. Il n'y a donc point de Sociétés qui puissent sans crime se dispenser d'honorer leur Mere, & qui ne doivent empêcher qu'aucun de ceux qui sont dans l'enceinte de leur vaste Famille ne les traite avec mépris ou irrévérence.

C'est ce qui se pratique dans tous les Etats du monde. Il n'y en a point qui souffrent l'irréligion ou les blasphèmes. Ce qu'il y a de gens profanes dans leur sein sont obligés d'étouffer leurs impiétés, & je ne crois pas que parmi les Nations policées il y ait personne qui ose dire hautement qu'il vit

P s sans

346 TESTAMENT POLITIQUE
sans Religion , bien loin d'oser em-
ployer sa langue sacrilège à la combat-
tre & à la détruire.

Mais le respect qui est dû à la Reli-
gion en général ne peut pas être exigé
dans la même étendue pour chaque
Religion particulière ; autrement ce
lien qui unit si heureusement & si for-
tement toutes les Sociétés , venant à
être ferré avec trop de force & de vio-
lence , ne manqueroit pas de les blef-
fer & de leur faire de dangereuses
plaies.

Les égards que l'Etat doit obliger
ses Membres d'avoir pour chacune des
Religions qui se trouvent établies ,
sont différens selon les différentes dis-
positions où sont les Peuples. Comme
on ne doit jamais permettre ni à un
particulier , ni à un Corps de parler ir-
révéremment ou trop fortement de la
Religion dominante , il faut aussi tenir
la main à ce que ceux qui la professent
ne disent rien d'injurieux aux autres
Sectes qui sont tolérées.

La question est de sçavoir s'il en faut
tolérer , & si les Princes Catholiques
doivent souffrir l'exercice d'une autre
Religion

Religion dans les Pays où ils dominent? Le Pape n'approuve pas cette tolérance, & il a raison. La Politique l'admet en de certains cas, & elle n'a pas tort.

En général le Pape a raison, car il est de son intérêt de faire des Catholiques. C'est sa vocation, c'est son avantage, & l'expérience lui fait tous les jours connoître qu'entre les Profelytes qu'on a faits par violence, il y en a toujours quelqu'un qui devient effectivement bon Catholique; & à l'égard de ceux qui demeurent dans l'incrédulité, comme ils sont toujours destinés à la damnation, il n'importe pas beaucoup que ce soit hors de l'Eglise ou dans l'Eglise qu'ils se damnent.

Tout le Clergé étant dans la dépendance du Pape, comme dans l'uniformité de Doctrine avec lui, il n'y a presque pas un Ecclésiastique qui ne soit dans ce principe, sur-tout les Réguliers qui lui sont dévoués d'une façon particulière. On peut donc toujours faire fonds qu'il n'y aura point de Directeur de Conscience qui ne tâche de ménager toutes celles qui lui seront commises, & qui ne les sollicite à

contraindre, & à maltraiter les Hérétiques.

J'ose dire à V. M. que je ne sçai si Elle a été assez en garde contre ses Directeurs sur ce point-là. Quoiqu'il en soit, son bonheur ordinaire l'a tirée d'affaire. Le succès a justifié le dessein qu'Elle a eu d'éteindre l'Hérésie dans son Royaume, & rendu légitimes les moyens dont Elle a permis qu'on se soit servi pour en venir à bout. Le grand ouvrage de la Réunion est achevé, au moins à le regarder par l'extérieur. Ce seroit en vain qu'on porteroit à présent la vue sur le passé, il ne se révoquera plus, & les conseils ne peuvent avoir d'effet que pour l'avenir.

La Politique de son côté n'a pas tort d'admettre la tolérance en de certains cas; car lorsqu'elle est établie de longue main, ou qu'il y a un Corps si puissant qui la demande, que l'Etat se trouveroit en danger d'en être bouleversé, on ne peut pas la refuser; ou bien il s'en suivroit que la Religion, cette Mere de la Société, étoufferoit sa fille, & que du plus assuré principe de l'ordre, on en feroit un principe de désordre & de confusion. Mais

Mais pour s'acquitter à la fois des devoirs de la Religion & de ceux de la Politique, il n'y a point de Souverain qui ne doive employer ses soins & son autorité à dissiper les Sectes, à ramener dans le sein de l'Eglise ceux qui s'en sont retirés, & à y faire entrer ceux qui n'y ont jamais été. Quand un Conseil de Conscience n'inspirera au Prince rien de plus outré contre les Sectaires, son Conseil ordinaire n'aura pas raison de s'y opposer.

L'uniformité en matière de Religion est d'une grande importance dans un Etat. Attachés que sont les hommes aux sentimens que la Religion inspire, & bien plus fortement qu'à toutes les autres passions qui peuvent les agiter, ils portent leurs aigreurs sur ce sujet, leurs haines & leurs guerres, beaucoup plus loin qu'en toute autre occasion. Il s'éleve entr'eux plus de contestations, de querelles & d'animosités sur ce point, qu'aucun autre intérêt n'est capable d'en faire naître. Lors même qu'il se forme des cabales de pure Politique, on ne manque pas d'y appeller la Religion afin de fortifier le parti, &

d'y

d'y embarquer un nombre infini de gens qu'aucun autre prétexte n'y feroit jamais entrer.

Cette uniformité s'entretient dans le Monde Chrétien par le moyen du Pape. Il faut demeurer d'accord que l'établissement de cette Puissance Ecclésiastique est admirable, & qu'on ne peut pas concevoir comment tant de divers génies & d'humeurs différentes pourroient demeurer dans une si grande union de sentimens, & dans l'observation d'une même discipline, s'il n'y avoit sur la terre une autorité également révérée des Peuples & des Souverains qui fût destinée à entretenir cette merveilleuse harmonie.

La saine Politique ne peut donc point permettre qu'on se détache de cette Puissance, dont l'établissement produit tant d'effets si utiles, desquels je ne ferai ici aucun détail parce qu'ils sont assez connus. C'est le principe d'une unité qui se conserve parmi les Nations les plus desunies; un germe qui entretient toujours en elles les dispositions nécessaires à la réunion. C'est une espèce de tuteur de la famille Chrétienne

tienne contre lequel , à la vérité , les Princes peuvent agir lorsqu'il fait des malversations, ou qu'il administre mal les affaires qui lui sont commises ; mais ils doivent toujours respecter en lui le titre de tuteur, & lui laisser libre l'exercice de sa Charge dans les choses qui en dépendent.

Cependant comme il n'y a rien de si parfait au monde qui n'ait son défaut , rien de si utile qui n'ait son inconvénient , rien de si beau qui n'ait ses taches, ce salutaire établissement du S. Siège a aussi son mauvais côté. L'esprit humain qui abuse des meilleures choses & qui les gâte , ayant employé ce légitime pouvoir à des usages illégitimes l'a rendu suspect. Les Papes en traitant les Hérétiques avec trop de rigueur , & en obligeant les Princes à les traiter de même , ont rendu les Hérétiques nécessaires aux Peuples & aux Princes , & ont engagé dans la suite les Souverains à les épargner , afin de s'en servir à éclairer les démarches de Rome , & à la mortifier quand elle s'en fera trop accroître.

Les Hérétiques sont donc nécessaires
dans

dans le monde pour aider à réprimer le Pape lorsqu'il s'échappe au-delà des bornes de son administration. S'il arrivoit encore, comme autrefois, qu'il ne se trouvât dans l'Europe que des Princes foibles & des Peuples grossiers & ignorans, la haine & les lumieres de ces ennemis de l'Eglise feroient un sel qui préserveroit les Etats de la corruption dont les Ecclésiastiques les avoient remplis,

Mais comme il y a assez & trop de ces Sectaires dans le voisinage de la France pour produire cet effet, il n'est pas besoin qu'elle en entretienne dans son sein sans nécessité. Il germes assez de cette mauvaise semence dans les terres étrangères sans la laisser croître parmi les bonnes plantes qui en seroient peut-être enfin étouffées si elles en étoient également pressées au dehors & au dedans.

Le dessein de la détruire en votre Royaume étoit digne de V. M. qui n'en conçoit que de grands & d'extraordinaires, & les mesures qui avoient été prises pour y parvenir, étoient si justes & si bien concertées, qu'il sembloit
qu'on

qu'on ne pouvoit pas manquer de réussir. La maniere même dont on s'y étoit pris d'abord avoit déjà eu des succès si avantageux , qu'il y avoit lieu de s'en promettre des suites tout-à-fait favorables , & d'espérer qu'avec le tems on en viendroit si heureusement à bout que ce seroit une affaire vuidée sans retour.

Mais V. M. excitée par le zèle que Rome lui faisoit inspirer , n'a point voulu attendre des effets qui étoient trop lents au gré de l'impatience du Clergé. Elle a par complaisance pour lui précipité ses démarches , & ordonné qu'on arrachât promptement cette yvraie dont la racine a été tirée de la terre , & renversée sur le champ , où on prétend la laisser sécher à loisir.

Quoi qu'il en soit , comme il vaut mieux occuper la terre d'une semence mauvaise en elle-même , lorsqu'elle rapporte un fruit utile au Laboureur par le débit qu'il en fait , qu'en la laissant tout-à-fait inculte faute de bon plan , demeurer privé de tout revenu , & reduite à l'indigence , je crains que V. M. ne trouve dans la suite qu'Elle s'est

s'est trop précipitée en faisant faucher tout d'un coup ce qu'il ne falloit que sarcler & détruire avec le tems & par degrés.

Car s'il paroît que l'Etat n'ait point senti de secouffe trop violente par ce grand bouleversement qui s'y est fait, & si on ne s'apperçoit pas encore beaucoup des désordres qu'il a causés, il est néanmoins constant que votre Conseil de Conscience, qui se sent toujours de l'esprit de Rome sur-tout à l'égard des Hérétiques, s'est peu mis en peine de la diminution de vos revenus, & de l'affoiblissement du Royaume qui est plus grand qu'on ne croit; & que tous vos Directeurs n'ont eu en vue que d'augmenter l'Empire & les revenus du Pape & du Clergé.

C'est là l'unique motif qui les a poussés à faire de si puissantes sollicitations à V. M. & à presser un dénouement trop prompt & trop irrégulier. Vous avez eu pour eux une complaisance dont les fâcheuses suites, qui, si je l'ose dire, semblent se préparer, doivent vous déterminer à ne faire point de difficulté de vous en dédire.

Il a forti de votre Royaume un Peuple très - considérable , & si la plus grande partie n'a emporté que très-peu de bien , c'est au moins de l'argent comptant qui s'en est allé avec ces fugitifs. Mais quelles sommes immenses n'avoient point une multitude de Marchands qui ont fait retraite , & qui ont sauvé tous leurs effets ? Comme les P. Réformés n'étoient plus admis , ni aux Charges , ni dans les affaires de V. M. il s'en étoit beaucoup jetté dans le négoce , & la plûpart de leurs biens consistant en argent ou en effets , il leur a été facile de les transporter,

Cette vérité n'est devenue que trop sensible par la quantité prodigieuse d'espèces de monnoie de France qui s'est trouvée dans les Pays voisins, d'où on a bien eu de la peine à en faire revenir une très-petite partie , tout le reste y ayant demeuré.

Ce désordre n'est pas le seul qu'on ait remarqué. Il y en a eu d'autres qui n'étant pas si considérables que les ennemis de V. M. le publient , ne laissent pas toutefois d'être de quelque conséquence. On peut mettre en ce rang les manufactures

manufactures de France que les fugitifs ont établies chez les Etrangers , où on prétend qu'ils en ont déjà tellement perfectionné quelques-unes qu'il ne faut point espérer qu'à l'avenir elles soient abandonnées , ni qu'on revienne chercher en France ce qu'on trouvera commodément chez soi.

Mais le plus grand mal & la plus dangereuse de toutes les suites de cette affaire , est que les Troupes de vos ennemis ont été fortifiées de ceux d'entre les François , qui ayant déjà exercé la profession des armes , sont allés communiquer ailleurs les lumieres qu'ils avoient acquises sous les auspices de V. M. Outre cela il y a eu encore beaucoup de gens de cœur , qui ne sembloient pas à la vérité destinés pour la guerre , mais que le besoin a réduits à prendre ce parti , & qui pressés de la nécessité , & animés du vain desir de se faire jour par cette voie à rentrer dans leur Patrie & dans la possession de leurs biens , avec la disposition que les François ont aux armes , n'ont pas combattu moins courageusement , & n'ont pas moins rendu leur valeur funeste à leurs

Com.

Compatriotes , que ceux qui de tout tems s'étoient exercés en l'art de la guerre.

Le nombre n'en est pas même si médiocre qu'on ose quelquefois l'assurer à V. M. & il ne diminue pas par la mort de ceux qui périssent; car de nouvelles nécessités font tous les jours de nouveaux soldats parmi eux aussi-bien qu'en France , & ce qu'il y a à présent de gens de cette Religion ou qui fortent encore de tems en tems du cœur du Royaume , ou qui désertent sur les frontieres , sont presque tous jeunes & capables de servir dans vos Armées , ou d'être utiles à l'Etat par leur travail.

La France commence à avoir besoin d'Ouvriers sur-tout pour la culture de la terre , aussi-bien que de Soldats. Il n'y a point de Province qui ne se ressent de cette disette plus dangereuse qu'aucune autre. Les vignobles sont abandonnés , les terres labourables sont en frêche , les bèches & les faucilles sont transformées en piques & en épées.

Ce ne sera pas la fin de la guerre qui fera cesser ce désordre , comme ce n'est pas

pas la guerre qui l'a causé. Si l'on n'avoit point écarté tant de Peuples, il y en auroit eu assez pour suffire à la guerre, & aux ouvrages ordinaires, & au commerce. Mais en tout cas ce que la guerre peut avoir contribué à ce mal étoit inévitable. Quand il s'agit de votre gloire il n'y a rien à dire, si elle doit périr il faut qu'avec elle toute la France périsse, ou c'est une ingrate & une perfide. Alors il n'y va pas moins que du salut de l'Etat, & c'est le premier intérêt de tous ceux qui en sont les Membres.

Mais en ce qui regarde les fugitifs que la France a perdus, il ne s'agissoit à proprement parler que de la gloire de Rome; la vôtre n'y étoit intéressée qu'autant qu'il vous plaisoit, c'est-à-dire, autant que vous auriez résolu de maintenir & d'étendre le Regne du Pape, & de lui donner votre protection, ce qui est une espèce de gloire à laquelle V. M. & ses augustes Devanciers ont été très-sensibles, & peut-être trop, puisqu'à son égard, aussi-bien qu'au leur, les Papes ont été souvent des ingrats, & Rome une insolente.

Car

Car pour le fonds de la chose même par rapport à V. M. quel avantage ou quel honneur y avoit-il à acquérir pour Elle ? Ne regnoit-Elle pas aussi absolument sur cette espece de Sujets que sur les autres ? Y avoit-il rien parmi eux qui fût exempt de sa Jurisdiction ? Leurs biens , leurs personnes , leurs vies , tout ne lui étoit-il pas également dévoué , & lorsqu'il falloit aller à la guerre contre les Nations d'une même profession qu'eux , les a-t'on jamais vu s'épargner ? Du Quesne ne commandoit-il pas l'Armée navale quand Ruyter fut tué ? Les Maréchaux de Turenne , de Gassion & de Schomberg , ont-ils favorisé ou les Allemands ou les Hollandois ? Les P. Réformés ne furent-ils pas les seuls d'entre vos Sujets qui arrêterent les progrès du Prince de Condé dans le Languedoc , & qui lui fermèrent les portes des Villes où leur nombre les rendoit les maîtres ? Y a-t'il eu de négociations plus favorables à V. M. que celles du Marquis de Ruigni en Angleterre.

Elle n'étoit donc nullement obligée de maltraiter ce Corps de ses Sujets.

Ce

Ce n'est qu'en faveur du S. Siège qu'elle l'a fait , & le S. Siège devoit bien la laisser faire à loisir sans l'engager à tant de précipitation ; ou du moins aujourd'hui que l'expérience a fait connoître le préjudice que ses Conseils ont apporté à l'Etat , il ne doit pas s'opposer à ce que la France se relève de cette perte autant qu'il lui sera possible.

Une ame moins éclairée que celle de V. M. & qui donneroit généralement dans toutes les imaginations de son Conseil de Conscience , en viendroit peut-être à me soupçonner moi-même, sinon d'hérésie, au moins d'être un fauteur d'Hérétiques ; & mon corps pourroit courir autant de danger d'être déterré & jetté au feu , qu'en courut celui de l'Empereur Charles V. contre lequel on conçut de pareils soupçons après sa mort.

Pour me préserver de cette infamie, que je ne mérite nullement, je déclare ici par mon Testament , Acte le plus digne de foi qu'un homme fasse en toute sa vie , que je n'ai aucune raison ni d'intrigues ni de sentimens avec les Hérétiques , qui seront sans doute
d'assez

d'assez bonne foi pour me faire eux-mêmes la justice de me disculper de ce crime ; & je proteste que je vis & que je veux mourir dans la même créance que le Directeur de V. M. & que notre S. Pere le Pape.

Mais en convenant avec eux sur les dogmes speculatifs , je ne puis pas me dispenser de m'écarter souvent de leur pratique. Je ne doute pas qu'ils ne différent extrêmement d'avec moi en ce point ; qu'il est bon que les P. Réformés fugitifs soient rappelés dans votre Royaume , & qu'on facilite leur retour par toutes sortes de voies , fût - ce par le rétablissement de l'Edit de Nantes.

Les raisons que j'en ai alléguées sont déjà plus que suffisantes pour appuyer ce conseil , mais il y en a une autre qu'il faut bien peser ; c'est que dans quelque lustre que soit maintenant la France , avec quelque avantage qu'elle se soutienne aujourd'hui , quelque grande que soit sa puissance , quelque affectionnés à la Monarchie qu'on voie ses Peuples, & quelque enchantés qu'ils soient des vertus de V. M. son bonheur n'est pourtant pas plus fixe que

Q tout

tout le reste des choses du monde, & qu'il faut toujours faire son compte que les armes sont journalieres.

Je ne m'étendrai point sur la maniere dont les changemens peuvent arriver. Les événemens sont si divers qu'on pourroit rapporter un million d'exemples de desseins concertés avec les mesures du monde qui sembloient les plus justes, & qu'un nouvel incident qu'il n'étoit pas possible de prévoir, est venu renverser tout d'un coup. Le feu pris par hazard dans un magasin de munitions de guerre, une terreur panique qui vient saisir une Armée prête à combattre, un coup de vent qui porte les ennemis sur votre Flotte, ou qui la dissipe, peuvent mettre un Etat à deux doigts de sa ruine.

Si donc les ennemis de la France, par quelque accident aussi inopiné qu'il est aujourd'hui peu apparent, venoient à avoir le dessus & à triompher d'elle, avec quelle hauteur ne demanderoient-ils pas eux-mêmes le rétablissement des Réfugiés. Plus le Pape & le Clergé ont témoigné d'ardeur à les faire maltraiter, plus V. M. y a fait consister sa gloire,

gloire , & plus pour insulter le Pape , pour mortifier V. M. & pour flétrir votre gloire , ils seroient ardens à faire revivre des Loix de l'extinction desquelles vous avez fait votre plus grande affaire.

Car dans le fonds ce ne seroit pas l'envie qu'ils auroient de vous renvoyer vos Sujets qui les feroit agir. Quoiqu'ils en disent , de quoiqu'ils se vantent sur ce chapitre & chez eux , & par leurs Agens dans les Cours Etrangères , quelque peu d'égards & même quelque mépris qu'ils témoignent pour ces étourdis , qui ont mieux aimé par un entêtement insupportable aller s'exposer aux froideurs & souvent aux hauteurs des Etrangers , que de continuer à se voir au - dessus d'eux par la protection de V. M. & par leurs propres qualités qui ne le cèdent en rien à celles des autres Peuples , il est certain qu'ils n'incommodent pas les Nations parmi lesquelles ils se sont mêlés , & qu'elles n'auront pas beaucoup d'empressement pour s'en décharger.

On ne laisseroit pourtant pas d'exiger le rétablissement de l'Edit de Nanc

tes, si l'on se trouvoit en état de forcer V. M. à y consentir. La raison que j'en ai déjà alléguée est trop sensible, & il y a encore un autre intérêt qui ne manqueroit pas d'y porter vos ennemis. C'est qu'ils demeureroient persuadés que la plus grande partie des Réunis mêmes qui sont dans votre Royaume, & qui embrasseroient de nouveau leur première Religion, seroient à l'avenir plus affectionnés à ceux qui leur auroient procuré la liberté de conscience, qu'à V. M. ou qu'en tout cas ce seroit un parti dans l'État plus soupçonneux qu'il n'a été, & par conséquent moins bien intentionné, & plus prêt à remuer.

Mais il ne faut pas douter que dans le tems qu'ils seroient jouir vos Sujets qui seroient au dedans du Royaume de tous les avantages du rétablissement de l'Edit de Nantes, ils ne fissent tous leurs efforts pour détourner ceux qui seroient parmi eux d'y venir prendre part, & ils ne manqueroient ni de raisons vraisemblables pour les arrêter, ni d'exemples propres à émouvoir leurs esprits.

Ils

Ils ſçauroient leur réprésenter que ce qui eſt forcé ne dure ordinairement qu'autant que la force regne ; que ſi on a ci-devant imputé aux P. Réformés d'avoir autrefois extorqué l'Edit de Nantes les armes à la main , quoiqu'il fût connu de toute la Terre que le Royaume étoit alors en paix , & que cet Edit avoit été accordé librement par Henri le Grand votre Ayeul , avec connoiſſance de cauſe & de l'avis de ſon Conſeil , on leur imputeroit un jour , & peut-être bien-tôt , non-ſeulement d'en avoir eux-mêmes exigé le rétaſſement , mais de l'avoir fait extorquer par des Etrangers , auſquels conſéquemment ils ſeroient tenus d'en avoir toute l'obligation & non à V. M.

Que V. M. dont ils font paſſer les nobles ſentimens pour une fierté outrée , conſervera toujours le ſouvenir de l'affront qu'Elle aura reçu , & voudra à quelque prix que ce ſoit ſe venger d'avoir été forcée à la choſe du monde à quoi Elle avoit le plus de répugnance , & pour l'exécution de laquelle Elle ſ'eſt abandonnée à une conduite qu'on ne peut pas lui repro-

Q ; cher

cher dans aucune autre de ses actions.

Que quand V. M. seroit persuadée qu'ils n'auroient point sollicité ses ennemis à agir si vigoureusement en leur faveur, & que cela seroit arrivé par le pur mouvement de la jalousie de ses voisins, & par le plaisir malin de la contraindre à une démarche si désagréable & si mortifiante; toujours Elle les regarderoit comme la cause, quoiqu'innocente & accidentelle, & comme le sujet de la cruelle mortification qu'Elle auroit soufferte, & qu'ainsi Elle ne pourroit les envisager que comme des objets odieux.

Que V. M. sensible aux affronts comme Elle est, & toujours environnée des Emissaires de Rome n'auroit rien plus à cœur que de venger sa gloire si mortellement outrée; qu'Elle abandonneroit tout autre dessein pour y travailler, & qu'Elle ne manqueroit pas de s'y prendre dès qu'Elle verroit le moindre jour d'y réussir.

Qu'encore que pour porter l'insulte plus loin les Puissances Etrangères qui auroient procuré le rétablissement de l'Edit de Nantes, se fussent rendu ga-

rantes

rantes de sa subsistance & de son exécution à l'avenir, il n'en seroit néanmoins pas plus ferme, & qu'il n'y auroit que très-peu de fonds à faire sur cette garantie. Que tout ce que les P. Réformés auroient à espérer de plus favorable en vertu de cette clause, si on venoit à révoquer une seconde fois l'Edit, ne pourroit aboutir qu'à de pressantes sollicitations de la part des Garands pour engager V. M. à l'entretenir.

Car de se flatter qu'aucun Etat voudroit prendre les armes, & s'attirer une guerre avec V. M. en faveur de vos propres Sujets, & par rapport à la Religion, ce seroit être bien aveugle, & se souvenir bien peu du passé. Il n'y a point de Souverains, il n'y a point de Peuples qui ne sçachent par une sanglante expérience quelles sont les suites de la guerre, & ils y regardent plus d'une fois lorsqu'ils l'entreprennent, même pour les intérêts qui leur sont les plus chers.

Mais supposé qu'il y eût des Puissances qui se piquassent de générosité jusqu'à ce point, ne sçait-on pas quelle

est la constitution du Gouvernement des Etats voisins, & qu'il faut avoir le consentement des Peuples pour trouver les fonds de la guerre. Les P. Réformés de France, sur-tout ceux qui ont déjà vécu depuis assez long-tems dans les Pays Etrangers, feroient-ils assez stupides pour s'imaginer que les Peuples voudroient fournir tant de millions en leur faveur, & courir encore les risques de la guerre? Ces Peuples de qui ils essuyent tous les jours tant de rebuts, & qui auroient autant de penchant à les renvoyer chez eux, que les Souverains en ont à les conserver dans leurs Etats.

Cependant ils n'auroient que faire de s'épuiser en raisonnemens sur ce chapitre, car ils doivent être persuadés que le cas n'arriveroit point, soit qu'il y eût garantie pour le rétablissement de l'Édit; soit qu'il n'y en eût pas. Non sans doute; si malgré les oppositions de Rome & du Clergé V. M. trouvoit bon de rappeler de son propre mouvement les fugitifs; ou qu'Elle les reçût par contrainte & étant forcée d'en subir la Loi, Elle ne se prendroit

droit jamais à les détruire tout d'un coup par la révocation des Edits , & par la violence générale des Peres & des Freres Convertisseurs.

Instruite par une expérience qui l'auroit déjà réduite à une si dure extrémité qu'est pour un grand cœur celle de se retracter , Elle ne prêteroit plus l'oreille aux avis de ceux qui l'auroient précipitée dans un si profond abîme. Elle se tiendroit sur ses gardes contre son Conseil de Conscience, & se livreroit à Elle-même & à son Conseil Ordinaire.

Alors ce grand ouvrage qui avoit été autrefois si heureusement commencé , & qui auroit pu s'achever de même , ce haut dessein qu'on s'est tant applaudi d'avoir si facilement & si promptement exécuté , quoique les suites ne témoignent que trop qu'il y reste encore beaucoup à faire , ne manqueroit pas de s'accomplir parfaitement & sans retour par des voies moins éclatantes mais plus sûres.

On ne s'en prendroit plus au général. On détruiroit tantôt une Assemblée particuliere , tantôt une famille. On chasseroit tour à tour chaque per-

Q 5 sonne

sonne du lieu de sa demeure, & par ce moyen on la mettroit dans l'impuissance de subsister & dans la nécessité de se convertir. Les Edits, les Arrêts, les Déclarations, les charges publiques & les impôts, les procès, les informations sur les termes d'irréverence prononcés contre les Ministres, sur les conjurations contre l'État, sur le manque de respect aux objets d'adoration qu'on porte dans les rues soit en procession soit aux malades, sur le défaut de tendre devant les maisons aux jours de Procession, ou d'avoir salué la Croix, sur le mépris des Reliques, des Agnus-Dei, de l'Eau-benite; tous ces moyens ne seroient pas moins capables de les désoler qu'autrefois. Mais particulièrement les Procès domestiques qui se trouveroient aujourd'hui beaucoup plus frequens dans les familles, parce qu'elles seroient plus partagées en Catholiques & en Prétendus Réformés, & que ce qui s'est passé pendant le tems de la révocation de l'Edit en feroit naître une infinité, ces procès dans lesquels on feroit toujours succomber les P. Réformés, avec mille autres inventions

tions qui ont été déjà pratiquées , & que l'occasion fourniroit encore , feroient plus que fuffifans pour achever de les détruire.

Car il est fans contredit que le nombre en feroit peu confidérable , & en lui-même & en comparaifon de ce qu'il a été ; & comme on est déjà affuré que tous ceux qui ont demeuré de peur d'être privés de leurs commodités & d'abandonner leurs biens , demeureroient toujours , on n'auroit qu'à en ufer à leur égard comme on le jugeroit à propos. On feroit sûr de leur foumiffion lorsqu'on ne voudroit plus avoir de tolérance pour eux.

V. M. penfera peut-être qu'au regard de cette partie des P. Réformés qui est déjà rentrée dans l'Eglife , il ne feroit ni jufté ni prudent de leur redonner la liberté d'en fortir pour avoir encore la peine de les y ramener ; & que pour les Réfugiés , comme les follicitations de ceux parmi lesquels ils vivent , appuyées des fortes raifons que je viens d'alléguer , les empêcheroient fans doute de revenir , il n'est pas néceffaire de fe jeter dans un fi grand

372 TESTAMENT POLITIQUE
embarras , & dans une contradiction
aussi manifeste qu'est celle de rétablir
ce qui est déjà détruit pour le détruire
encore.

A l'égard des Réunis , je puis assurer
V. M. qu'ils considèrent leur réunion
comme forcée à cause de la voie par
laquelle elle s'est faite , & qu'ils ne
cherchent que l'occasion de la retrac-
ter. Mais s'ils avoient été ramenés in-
sensiblement & à succession de tems ,
par des moyens qui les mettent en effet
dans la nécessité de se réunir , auroient
pourtant semblé leur laisser la liberté
de n'en rien faire , la chose n'auroit
pas moins réussi , puisque la matière y
étoit disposée , & cet ouvrage auroit
subsisté dans la suite , parce qu'il y
auroit eu quelque apparence de liberté
dans le choix , & que l'esprit humain ,
qui est naturellement ennemi de la con-
trainte , ne la supporte sur ce point
avec quelque patience que lorsqu'elle
n'est pas trop sensible.

Pour les fugitifs , est-il besoin que
je représente à V. M. quelle est la stu-
pidité du Peuple ? Qui est-ce au mon-
de qui la connoît mieux qu'Elle ? La
multitude

multitude n'est-elle pas une bête qu'on pousse où l'on veut ? N'y a-t'il pas mille moyens de la matter comme de lui imposer ? Un cheval rue d'abord qu'il est piqué , mais quand on continue à le presser , & qu'en lui faisant faire un certain manege on l'accoutume à obéir à l'éperon , il se laisse régir & va où le Cavalier le mene. Les fugitifs seront-ils plus avisés que ceux qui sont dans le Royaume ? Combien d'impôts ne leve-t'on point sur ces derniers qu'ils se dispenseroient bien de payer s'ils vouloient , & qui sont néanmoins ceux qui les ruinent le plus. Des achapts d'Offices , des Rentes constituées , des biens de Communautés , & mille autres choses , qui parce qu'elles ont l'air d'affaires volontaires , ou qu'elles flattent la vanité , vous produisent de plus grandes sommes , & réduisent bien plus de familles dans l'indigence que les autres tributs qu'on paye par nécessité.

Si l'on duppe ceux-ci par la surprise qu'on leur fait du côté de l'ambition ou de l'avarice , jusqu'à les engager à se ruiner volontairement , comment les

Réfugiés

Réfugiés ne feroient-ils pas les duppes de leurs plaisirs & de leurs commodités , dont l'appas paroîtroit beaucoup plus fort qu'aucun de ceux qu'on peut tendre aux Regnicoles ? Tous les Fugitifs qui ont quelque voie que ce soit de subsister en France ou par leur industrie ou par le bien qu'ils y ont laissé , & qui sont dans la disette chez les Etrangers , ou qui ne vivent que d'aumônes , n'y voudroient-ils pas revenir ? Il est impossible qu'en pouvant vivre commodément dans sa Patrie , supposé qu'on y ait la liberté de conscience , on veuille demeurer exposé à la merci des Etrangers , & leur tendre la main , qu'on ne se voit souvent remplie qu'avec des circonstances qui affaibissent d'une amertume extrême la douceur du don. Ainsi ce qui se passe dans les asyles des Réfugiés à l'égard de ceux qui se voient en cet état d'indigence , & qui sont en très-grand nombre , n'empêcheroit nullement leur retour. On leur fait la charité , c'est un bonheur pour eux ; le besoin les oblige à la recevoir , & c'est ce qu'ils éviteront au moindre jour qui leur en fera ouvert.

vert.

vert. Ils font dans la bassesse & dans la dépendance ; le bien qu'on leur fait n'est pas capable de les en tirer ; ils desireroient sans doute de changer de condition , & de faire finir les chagrins de ceux qui ne voulant point se décharger de ce fardeau , ne perdent néanmoins aucune occasion de faire connoître que son poids les incommode.

Outre cet ordre de gens on verroit revenir tous ceux qui ont pris parti dans les armes. Ils vivent à présent , mais la paix étant faite ils seront la plupart sans emploi , & presque tous ceux qui pourront être conservés auront en France & des biens à posséder & des emplois militaires à prétendre aussi bien que chez les Etrangers.

Enfin mille motifs de pauvreté , de misere , d'attachemens de famille , avec les caprices qui ne possèdent pas un petit nombre de gens, rameneroient sans doute dans votre Royaume la plus grande partie de ceux qui s'en sont retirés. Il y en reviendroit même une espece un peu moins duppe que les autres , & qui auroit des vues plus raisonnables , mais en effet également destinée

tinée à subir un avenir douteux , quoi qu'ayant toujours un dessein formé de s'y soustraire. Je parle de ceux qui prévoyant les suites de ce rétablissement forcé , ne viendroient en France que pour y ménager leurs affaires , & mettre leurs biens sur le pied de pouvoir être transportés dans le Pays Etranger , où ils auroient dessein d'aller s'établir pour n'être pas exposés à cet avenir qu'ils craindroient. Comme si V. M. ne sçavoit pas les moyens de les empêcher de disposer de leurs fonds , & de les convertir en des espèces qui pussent être transportées ; ou comme si ces gens eux-mêmes revenoient d'un autre monde , & avoient oublié qu'on a déjà bien sçu une fois leur lier les mains , & qu'ils ne pussent comprendre qu'on ne sçauroit pas moins encore les retenir & leur ôter les moyens d'exécuter ce qu'ils se feroient proposé. Pendant qu'ils attendroient l'occasion de pourvoir à leurs affaires V. M. feroit les siennes , & ils demeureroient enfin pris au même filet que les autres.

Il ne resteroit donc assurément chez les Etrangers qu'un certain petit nombre

bre de Marchands & d'autres gens qui y auroient pris assez d'habitudes pour y établir un commerce raisonnable, ou trouvé l'occupation qui leur convient, & qui n'auroient point laissé de bien dans votre Royaume, ou si peu que leur nouvel établissement mériteroit de lui être préféré. Mais que seroit-ce que ce nombre? A peine on s'en appercevroit. Il demeureroit comme englouti par la foule qu'on verroit revenir avec les derniers empressements.

Au reste quand on se tromperoit dans cette conjecture, & qu'il reviendroit moins de Fugitifs que les apparences ne le font espérer, il me semble néanmoins qu'il n'y a pas à balancer sur leur rappel. Il s'agit de la gloire de V. M. Il y va de votre honneur & des atteintes auxquelles il pourroit se voir exposé, c'est à quoi il faut parer à quelque prix que ce soit dès qu'on aura le moindre soupçon du danger. Si la France peut se maintenir toujours avec les mêmes avantages qu'elle a aujourd'hui, si elle continue à être sur le pié de faire la loi à ses ennemis; ou même si les succès demeurent tellement partagés,

qu'Elle

qu'Elle ne soit point contrainte à les recevoir d'eux, V. M. pourra laisser les choses dans la situation où elles sont, remettant au tems & aux soins de son Clergé, au zèle des anciens Catholiques, & à la vigilance de ses Intendants dans les Provinces d'achever le reste.

Mais si on peut prévoir le moins du monde que vos ennemis par leurs propres forces, ou par leur bonheur, ou par des accidens funestes qui pourroient arriver à la France, soit dans les Armées, soit dans l'intérieur du Royaume, ou par des maladies dont ce grand & robuste corps se trouveroit affligé, il ne faut pas manquer de rappeler de bonne heure & comme volontairement les Réfugiés, sans attendre qu'on soit forcé à les recevoir.

Peut-être même que quand l'état des affaires du dehors n'engageroit point nécessairement à prendre ce parti, V. M. ne feroit pas mal de s'y résoudre, & je ne sçai si après y avoir fait de sérieuses réflexions, le Clergé n'entrera point enfin dans les vues de votre Conseil. Car ne comprend-il pas que tôt ou tard il demeureroit maître aussi-bien
des

des Fugitifs que de ceux qui sont encore dans le Royaume ? N'a-t'il pas connoissance de tous les moyens qu'on peut pratiquer pour les pousser dans le sein de l'Eglise ? N'est-ce pas lui-même qui fournit ces moyens , & qui se donne le soin de les inventer ? Mais quelle joie n'auroit-il point en voyant rapprocher à la portée de ses coups tous leurs Ministres qu'il s'est si fort repenté de n'avoir pas retenus ? Il prendroit à loisir ses mesures pour ne laisser plus échapper une proie qu'il a tant regrettée.

Voilà ce que j'ai à représenter à V. M. sur le chapitre des Hérétiques. A l'égard de l'autre parti , qui est celui de l'Eglise , je prendrai aussi la liberté de lui en déclarer mes sentimens.

L'Eglise en elle-même mérite d'être révérée. Sa gloire , comme je l'ai déjà dit , ne doit pas être moins chere aux Princes Catholiques qu'est celle d'une Mere à ses Enfans. Son repos ne leur doit pas être moins précieux. Ils n'en doivent jamais rompre l'union. Ils ne doivent jamais laisser altérer l'affection naturelle qu'ils lui portent. Ils sont obligés d'entretenir toutes les marques essentielles

380 TESTAMENT POLITIQUE
essentielles de la relation de Mere &
d'Enfans.

Mais comme un fils émancipé , ou parvenu à un âge avancé , peut quelquefois sans injustice & sans manquer au respect, maintenir ses droits & plaider contre ses parens , quand prévenus par de mauvais conseils ils oppriment leur famille ; & qu'il a encore plus ce droit contre de simples tuteurs qui n'usent pas bien de leur administration , un Catholique , & sur tout un Souverain est bien fondé à s'opposer au Pape & à l'Eglise représentative qui consiste en sa Cour. Car il n'est dans le fonds qu'un simple tuteur , & non l'Eglise même. Toute la Cour de Rome n'est qu'une Assemblée de Conseillers établis pour exercer les droits de cette Mere en son autorité , & non pour les régler , parce qu'étant des droits naturels ils sont déjà tous réglés , & qu'ils ne dépendent nullement du caprice des Administrateurs qui doivent se régler eux - mêmes dans leurs fonctions suivant les loix que cette sage Mere a prescrites à ses Officiers pour les faire observer , comme elle a ordonné à ses enfans de les observer. C'est

C'est donc un abus que de présumer qu'un Prince qui fait profession d'être Catholique, & de demeurer dans le sein de sa Mere uni à toute la famille, ait en vue dans aucune de ses actions de perdre le respect qu'il doit à cette Mere, de lui disputer ses droits, & encore plus de l'insulter. Il arrive beaucoup plus souvent que ce sont les tuteurs, que c'est le Conseil établi pour régir les affaires de la famille, qui veut s'ingerer au-delà de son administration, & usurper plus de pouvoir qu'il ne lui en a été confié; & qu'il cherche à s'emparer de toute l'autorité paternelle & de tous les biens de la maison.

Si donc on est obligé de respecter ces Tuteurs, & d'écouter les avis de ce Conseil, on est aussi fondé à examiner leurs démarches, & à veiller sur leur conduite. On a droit de l'improver si elle est mauvaise, & de leur résister s'ils poussent trop loin leurs excès.

Il n'est pas besoin d'avertir V. M. de se tenir sur ses gardes à l'égard du Pape, Elle est pleinement instruite de ce qui regarde immédiatement & la Cour de Rome & ses vastes desseins.

Elle

Elle est informée des usurpations que le Saint-Siège a faites dans le gouvernement de l'Eglise. Elle sçait de quelle maniere il en faut user pour prévenir celles qu'il voudroit encore faire.

Mais V. M. n'est qu'à demi-éclaircie du pouvoir que le Pape possède par une voie plus indirecte, qui est le dévouement du Clergé pour lui dans tous les Etats Catholiques, où il se trouve par ce moyen quelquefois plus puissant que les Souverains mêmes; mais au moins souvent égal en autorité, & rarement inférieur.

Pour parer à ces inconveniens, V. M. n'a qu'à suivre toujours la même route qu'Elle a déjà tenue à l'égard des principaux Bénéfices & de la Régale; à en faire Elle-même administrer tous les revenus; à ne les pas laisser entre les mains des Emissaires de Rome: mais sur-tout Elle doit s'attribuer la collation de tous les Bénéfices, & ne les conférer qu'à des Sujets dont Elle connoisse & l'affection pour son service, & la suffisance pour l'emploi auquel ils sont appellés.

Cette dernière qualité n'est presque pas

pas moins nécessaire que l'autre , parce que les lumieres des Ecclésiastiques fervent non-seulement à instruire les Peuples sur les matieres de Religion , mais encore à leur faire connoître l'étendue des droits de V. M. de ceux du Saint Siège , & de leurs propres ; & lorsqu'ils ont cette connoissance ils en sont bien plus disposés à maintenir chaque Puissance dans la possession de ce qui lui appartient , & bien moins attachés à suivre les inspirations de la Cour de Rome sur un point si délicat.

A l'égard des Bénéfices qu'on traite de médiocres ou de petits , dont V. M. laisse la disposition à son Directeur de Conscience , c'est un article auquel Elle doit prendre garde. Le nombre de ces Bénéfices va bien loin , & quoique le pouvoir de chaque Bénéficiaire ne soit pas grand , ils ne laisseroient pas tous ensemble de frapper un grand coup s'il s'agissoit de convoquer une Assemblée générale du Clergé pour traiter des droits & de l'autorité du Pape. Il seroit alors à craindre que tenant leur place comme de sa main ils ne fussent trop à sa dévotion. Le crédit qu'ils ont sur
l'esprit

l'esprit du Peuple mérite aussi qu'on y fasse des réflexions, car comme il y a une grande multitude de ces Bénéfices médiocres, il y a aussi une infinité de consciences qui sont soumises à ceux qui les possèdent.

Il seroit donc à propos de trouver une voie pour en remettre la collation entre les mains d'une ou de plusieurs personnes qui fussent tout-à-fait dévouées à V. M. Peut-être qu'Elle ne voudroit pas faire aujourd'hui cette innovation qui chagrineroit trop son Directeur, mais il y aura moyen d'y pourvoir lorsqu'Elle sera obligée d'en prendre un nouveau, & en attendant Elle peut toujours commencer à en conférer Elle-même les plus considérables, comme Elle fait les Evêchés & les grandes Abbayes.

Beaucoup de gens s'étonnent que la charge des tributs qui se levent sur les Ecclésiastiques, tombe sur le bas Clergé bien plus à proportion que sur les Abbés & les autres Prélats. C'est néanmoins une conduite dont on ne peut se départir, & dont l'utilité prévaut sur les inconvéniens qu'on y trouve. Les
hauts

hauts Bénéficiers sensibles à l'honneur de la distinction & aux plaisirs de la vie , se trouvent d'autant plus obligés à V. M. qui leur accorde l'un , & les laisse jouir de l'autre en ne leur retranchant pas trop leurs revenus ; & le bas Clergé qui est la plûpart ignorant , & de qui la dévotion pencheroit fort vers la soumission aveugle au Pape , sent néanmoins qu'il est sous votre joug , & que le poids de votre autorité l'emporte sur celui de l'autorité de Rome , qui ne le peut garantir de ce qu'il appelle accablement. Ainsi en conservant ses dispositions à la soumission , il les laisse détourner vers l'objet auquel elle est dûe , & dont il éprouve si sensiblement le pouvoir à se la faire rendre.

Pour les Réguliers ils ne se laissent pas si facilement entraîner. Ils ont deux principes qui ne doivent pas être agréables à V. M. celui de l'obéissance aveugle au Saint Siège , & celui de l'avarice & de l'accroissement des revenus de leurs Maisons. Comme leur crédit sur les consciences a encore plus d'étendue que celui des autres Ecclésiastiques , & qu'on est prévenu en faveur de leur

R fain-

sainteté, ils sont aussi le plus à ménager, & il est nécessaire de les amener adroitement au point qu'on souhaite.

Ils ont été déjà remis dans la dépendance des Evêques par la Décision de l'Assemblée du Clergé, & on a commencé à leur faire sentir les effets de cette dépendance par des manières si douces & si honnêtes qu'elles ont contribué à leur en faire digérer la dureté. Tout s'est soumis à la visite, jusqu'à l'Abbesse de Fontevraux qui s'est assez heureusement en cette occasion trouvée n'être que de la Maison de Mortemar; car si ç'avoit été une Princesse, comme il y en avoit toujours eu, & qu'elle eût refusé d'obéir, on n'auroit pas eu peu de difficulté à l'y contraindre.

Mais quoique V. M. ait souvent parlé d'un ton de maître, Elle n'a pas toutefois encore trouvé la conjoncture favorable pour empêcher les Couvens de plus recevoir aucune dot de ceux qui font profession. C'est une affaire qu'Elle ne doit pas abandonner si Elle ne veut voir passer plus de la moitié des biens de la France en main-morte, d'où

on ne peut plus en tirer qu'une utilité très-médiocre pour les besoins de l'Etat.

Il seroit également juste & nécessaire de connoître quels sont les biens que les Couvens possèdent déjà, car ils sont si prodigieux, qu'on en pourroit retrancher une partie, sur-tout à de certaines Communautés. Mais afin que ni le Pape, ni le Clergé, ni le Peuple, ne pussent rien trouver à redire à cette disposition, il ne faudroit pas que V. M. appliquât ni à Elle-même ni à aucun Laique ce qu'Elle retrancheroit. Elle pourroit le laisser pour servir de fonds au bas Clergé, & sur-tout aux Curés qui en manquent, & ne leur assigner plus leurs portions congrues sur les dîmes qui appartiennent aux Laiques, dont les revenus, que la plûpart consomment à votre service, ne sont point capables de souffrir de la diminution. Par ce moyen V. M. déchargeroit quantité de Seigneurs Décimateurs des Paroisses, & mettroit le bas Clergé en état de lui payer de plus grosses décimes qu'il ne fait, & que ne font les Communautés mêmes par rapport aux

biens qui leur seroient enlevés, puisque chacune a son Patron dans votre Conseil qui la fait traiter favorablement.

Et comme le fonds dont on pourroit les dépouiller excéderoit encore de beaucoup tout ce qui seroit nécessaire pour revêtir le bas Clergé, on pourroit appliquer le reste à l'entretien des Religieux Mendians qui sont si fort à charge au Peuple. Que si leurs instituts ne leur permettent pas de faire un tel maniment, chaque Couvent pourroit en charger un ou deux Peres Temporels, comme ils les appellent, qui de leur côté feroient leur profit en lui rendant ce service, & pour lesquels il n'y auroit pas plus de danger à manier les revenus des Moines, non plus qu'aux Moines à recevoir les provisions du Couvent de leur main, qu'il y en a aujourd'hui pour les uns à manier l'argent qui est quelquefois donné en aumône aux mêmes Communautés, & pour les autres à se servir des denrées en quoi cet argent est converti par les Peres Temporels. Car il n'y auroit pas plus de mal, & il ne seroit pas plus contraire au vœu de
pauvreté,

pauvreté, de recevoir tout d'un coup de votre Royale main cette grande aumône pour suppléer encore au défaut des autres aumônes particulières qui se trouvent quelquefois excéder les besoins journaliers ; qu'il y en a de recevoir ces aumônes particulières, & d'en faire un fonds entre les mains d'un Pere Temporel pour suppléer au défaut des aumônes journalières.

Il sembloit autrefois qu'il importoit fort peu que les Appels comme d'abus fussent admis ou qu'ils ne le fussent pas, parce que les Parlemens & les Tribunaux Ecclésiastiques travaillant chacun de son côté à se rendre absolus, & à ne dépendre de l'autorité Royale que le moins qu'il leur étoit possible, il n'importoit pas aux Rois laquelle de ces deux Jurisdiccions s'emparât d'une autorité qui étoit également perdue pour eux entre les mains de l'une ou de l'autre. Mais aujourd'hui que les Parlemens sont remis sur le bon pié, qu'ils n'exercent ce que le Souverain commet de son autorité entre leurs mains que par rapport à ses intentions, & qu'il n'y a plus d'attentats à craindre de leur

part , il est bon de tenir la main aux Appels comme d'abus , & de transporter à la Jurisdiction Séculiere toutes les affaires dont il y aura le moindre jour de lui attribuer la connoissance , parce que quelques efforts qu'on fasse il sera toujours impossible de s'assurer des Ecclésiastiques , & de les détacher absolument du Pape. Le plus court est de les reculer de tout maniment d'affaires, de quelque nature qu'elles puissent être, & de leur retrancher tout ce qui peut leur prêter quelque nouveau lustre & ajouter quelque air d'autorité à celle que la Religion leur a déjà donnée.

Que s'il est vrai que V. M. ne doit pas connoître de ces privilégiés , cela doit s'entendre pour en décider : mais c'est à Elle , & à Elle seule de connoître & de décider si le cas dont il peut s'agir est privilégié ; & si Elle le juge tel , Elle est trop équitable pour ne le renvoyer pas à ceux qui ont droit d'en connoître. Mais s'il n'étoit pas de cette qualité , il ne seroit pas à propos qu'Elle en ôtât la connoissance à la Justice ordinaire pour en favoriser une autre qui lui doit être plus suspecte. Cependant comme il
n'est

n'est pas possible que V. M. entre Elle-même dans la discussion de tous les faits particuliers, Elle peut à cet égard remettre son autorité entre les mains des Parlemens, ou de telles autres Cours qu'il lui plaira d'établir pour en juger à sa place.

Si V. M. prétend disposer de tous les Bénéfices du Royaume qui dépendent immédiatement de la Couronne, Elle doit aussi pourvoir à ce que le droit de Patronage demeure entre les mains des Laiques, & que les Evêques n'aient que celui d'examiner la capacité des Sujets, & de leur conférer les Ordres, c'est-à-dire, uniquement le droit de l'Eglise.

Par ce moyen V. M. rétablira en quelque sorte l'ancienne forme des Elections qui appartenoient au Peuple. Car les Patrons, qui sont le plus ordinairement les Seigneurs des lieux où les Bénéfices sont situés, ont un grand intérêt à les bien pourvoir, tant par rapport à leurs Familles, dont ils désirent l'édification & l'instruction, que par rapport au Peuple, auquel le Seigneur d'une Place tâche toujours de

R 4 procurer

procurer le même avantage ; & par rapport au service du Prince , duquel les Laiques dépendent uniquement , ainsi ils ont à cœur de bien pourvoir ces sortes de Bénéfices. Mais les Evêques les donnent souvent pour récompense des services qu'on leur a rendus , ou à la recommandation de leurs parens & amis , n'ayant , quelque honnêtes gens qu'ils soient , qu'une certaine vue générale de faire leur devoir , laquelle se perd aisément à la moindre ombre qu'on vient répandre devant leurs yeux ; & n'ayant d'ailleurs nulle affection particulière pour les Paroissiens qu'ils n'ont jamais vus , & pour un lieu où ils n'ont peut-être jamais été.

V. M. doit aussi continuer à faire ordinairement les nominations des Supérieures pour les Monasteres des filles, afin d'empêcher les jaloufies , les brigues & les troubles que causent les Elections triennales , & de pouvoir gratifier de certaines familles qui en feront encore mieux disposées à son service. Néanmoins comme ce soin fatiguerait trop V. M. s'il devoit s'étendre partout , Elle peut n'user de ce droit qu'en quelques

quelques occasions ; mais toutes les fois qu'elle trouvera à propos de s'en abstenir , Elle fera sentir aux Communautés qu'Elle ne le fait que par des gratifications & par bonté pour elles.

Quoique le Pape fasse le difficile sur le sujet des translations des Evêques d'un Siège à un autre , lui qui n'en fait aucun scrupule , & qui en accorde tous les jours pour gratifier ses favoris , V. M. ne doit nullement lui déférer en ce point. Cette pratique vous est trop avantageuse. Elle vous donne quelquefois occasion de mortifier ceux qui ne vous sont pas assez affectionnés , & souvent de favoriser ceux qui font leur devoir ; & c'est par cette raison que le Pape s'y oppose sous des prétextes qu'il ne dépend que de lui-même de faire cesser , puisqu'il ne tient qu'à lui d'accorder promptement des Bulles , & que par la résistance qu'il y apporte , il témoigne qu'il est plus ardent à vous désobliger qu'à procurer l'édification des Peuples , de laquelle néanmoins il ose prétexter ses refus.

De la Noblesse.

LA vraie Noblesse consiste en la vertu, ainsi que tout le monde en demeure d'accord. Néanmoins une partie de ceux qui se glorifient aujourd'hui si fort de ce titre ne le doivent pas à leur propre mérite. Ils ne le voient dans leurs familles que parce que leurs Ancêtres l'ont obtenu par leurs belles actions. L'autre partie ne le possède que parce que leurs Prédécesseurs l'ont acquis à prix d'argent, soit en achetant des Charges, ou en finançant d'une autre manière dans les coffres des Rois sous lesquels ils vivoient.

Au regard de cette dernière espèce de Noblesse, elle n'est pas maintenant plus difficile à acquérir qu'elle étoit autrefois. Il semble même que la dernière acquise doit être plus considérée, parce que les finances qui ont été fournies en nos jours, & employées aux besoins du Regne sous lequel nous vivons, ont plus contribué à nos avantages présents & à la gloire de V. M. deux choses qui nous touchent de plus près
que

que ce qui s'est passé il y a plusieurs siècles, à quoi nous n'avons point eu de part.

Ainsi ceux qui par estime pour tout ce qui vient de la main de V. M. & par affection pour le bien de l'Etat achètent aujourd'hui avec empressement les Charges qu'il plaît à V. M. de créer, & les Titres de Noblesse qu'Elle trouve bon de vendre, doivent être censés pour les premiers & les plus considérables en ce genre de Nobles, & on doit avoir dans les impositions des charges publiques beaucoup plus d'égards pour eux que pour ceux qui jouissant depuis long-tems d'un privilège qu'ils n'ont acquis que par la même voie, sont déjà plus que remboursés des sommes qu'ils ont fournies.

Il en est de même de ceux qui par leur courage & par les belles actions qu'ils font pour le soutien & pour la gloire de l'Etat, méritent d'obtenir de V. M. la qualité de Nobles.

Pourquoi ne les préféreroit-on pas aux Nobles anciens ? Ils sont fondés les uns & les autres dans les mêmes Titres, ils ont tous originairement le mê-

396 TESTAMENT POLITIQUE
me droit à cette qualité. Mais comme les nouveaux Braves nous font plus de bien que les anciens, & que nous leur sommes plus obligés qu'à des gens que nous n'avons point connus, & qui n'ont rien fait pour nous, ils nous doivent aussi être plus considérables. Je ne sçai s'il y a aucun des Guerriers du tems passé qui ait mieux servi l'Etat que Faber, du Quesne, & quantité d'autres que V. M. connoît mieux que moi. Quoiqu'il en soit, si ces anciennes fouches des Maisons Nobles pouvoient encore reverdir, & se présenter sur les rangs avec les nouvelles, je conseillerois volontiers qu'on leur fit les premiers honneurs.

Mais quelle raison y a-t'il de préférer ce Duc ou ce Marquis, de qui tous les Ancêtres, après le premier qui mérita il y a quatre ou cinq cens ans l'estime de son Prince, n'ont rien fait pour leur Patrie que jouir de beaucoup de privilèges qui ont retourné à la charge du Peuple; quelle apparence de gratifier plus ce Courtisan, qui fier des services peut-être d'un seul de ses Prédécesseurs, demeure maintenant dans l'oisiveté,

fiveté, bornant tout son mérite & tous ses devoirs à se présenter le plus souvent qu'il peut devant les yeux de V. M. à son lever; pourquoi lui faire plus d'honneur qu'aux vaillants Officiers, qui aux yeux de V. M. s'exposent si courageusement pour sa gloire & pour l'intérêt de l'Etat ?

Comme donc les mérites des illustres Ancêtres ne doivent pas être tout-à-fait inutiles à leur postérité, de peur de décourager ceux qui voudroient marcher sur de si belles traces, il est bon de laisser leurs Descendants jouir de quelques privilèges, & de ne les leur enlever pas tous; mais il n'est pas à propos de leur en accorder tant: au contraire en maintenant la Noblesse dans quelques-unes des ses prérogatives, il faut chercher toutes les autres voies de l'appauvrir & de l'abaisser, afin que ne pouvant se soutenir d'elle-même elle s'empresse à se mettre dans le service, & à mériter ces récompenses que V. M. répand avec tant de profusion sur ceux qui s'en rendent dignes.

C'est cette Politique qui sous votre Regne a attiré un si grand nombre de
Gentils;

Gentilshommes à la profession des armes , à laquelle ils sont naturellement destinés par leur naissance , & que l'aïse & l'abondance leur faisoit négliger. C'est elle qui vous a donné le moyen de remplir vos citadelles , & d'y faire instruire en toutes sortes d'exercices tant de jeunes gens dont les parens bien Nobles , mais incommodés dans leurs affaires , n'étoient pas fâchés de se décharger , & qu'ils auroient gardés à la maison pour aller à la chasse ou pour passer leur vie peut-être dans une plus grande mollesse , s'ils avoient été assez riches pour les y élever.

Les récompenses dont j'ai déjà parlé dans les précédens chapitres sont encore un grand charme pour entraîner la Noblesse du côté où sa naissance l'appelle , ou au moins pour la tenir dans une espèce de léthargie , & hors d'état d'oser ouvrir la bouche au sujet de l'abaissement où elle se voit. Car si elle se trouvoit reduite à une misere inévitable , il seroit à craindre qu'elle ne se réveillât , & qu'en criant à l'injustice elle ne cherchât en même tems les moyens de s'y opposer. Mais quand on voit

voit vos mains pleines de faveurs & de liberalités qui lui sont destinées préférablement à tout autre Ordre de gens, lorsqu'elle répond aux devoirs de sa profession; quand on considère qu'il n'y a de difette & de honte que pour ceux qui n'ont pas le courage d'aller chercher l'abondance & l'honneur, & qui par conséquent ne méritent ni l'une ni l'autre; il faut que les Nobles demeurent confus dans le sentiment de leur indignité, puisque s'ils étoient ce que l'honneur les oblige d'être, il ne leur manqueroit rien de tout ce qu'ils peuvent raisonnablement desirer.

Les violences que les Gentilshommes se donnoient autrefois la licence d'exercer, sont aujourd'hui tellement réprimées qu'il n'est plus nécessaire que de ne point se relâcher à cet égard. Il y a de la justice. Chacun doit trouver sa paix & sa sureté dans le sein de l'Etat & sous la protection de V. M. Ces airs d'autorité & d'empire que les Nobles s'attribuoient sur les Roturiers, les entretenoient dans un esprit de hauteur & de fierté dont ils ne pouvoient pas se dé-
faire

faire entierement lorsqu'il s'agissoit de la déférence qu'ils sont obligés de rendre à leurs Superieurs, & même de la soumission dûe au Souverain.

Des Gens de Justice.

ILs sont aujourd'hui réduits sur le bon pié. Les Parlemens font leur devoir. Tous les Magistrats exercent leurs Charges avec précaution, sûrs que s'ils venoient à manquer ils ne pourroient pas éviter le châtiment.

Si les Ecclésiastiques ont un grand pouvoir sur l'esprit du Peuple, ce n'est que par la voie de suggestion; mais ceux-ci ont à peu près la même voie, & quoiqu'à la vérité elle ne soit pas d'une si grande étendue & que les routes qui les y conduisent soient moins sûres, ainsi que l'expérience le fait connoître, elles sont néanmoins plus directes. Un Confesseur qui n'ose dire tout haut ce qu'il inspire à l'oreille, est sujet à laisser dans le cœur de celui qui l'écoute quelques soupçons contre ce qu'il lui veut suggerer, & si le respect de la Religion étouffe le plus souvent

ces

ces soupçons , au moins il en demeure presque toujours quelques-uns dans les esprits les plus éclairés , & qu'il importe le plus au Souverain d'avoir dans son parti.

Mais le grand nombre de Gens de Justice qui se trouve dans l'Etat entraîne une infinité de familles qui leur étant alliées reçoivent les impressions qu'ils veulent donner , & les font passer aux autres. Ils ont outre cela les voies de fait , & peuvent agir , ce qui est d'une grande conséquence. L'exemple a beaucoup de force , & sur-tout l'exemple de ceux qui paroissent en même tems éclairés & désintéressés.

Car il ne semble pas que les Parlemens , & encore moins les Justices inférieures , puissent avoir aucun intérêt particulier contre le Souverain. Ils ne relevent ni du Pape ni d'aucune autre Puissance que de la sienne. Ils n'ont point deux maîtres qui puissent partager leurs sentimens. Ainsi tout ce qu'ils font semble n'avoir en vue que le bien public , auquel comme étant une partie des principaux Membres de l'Etat , ils ont part en commun avec tout le

reste

reste du Peuple. Ils sont donc regardés comme des gens qui ne peuvent agir que par des motifs favorables au Peuple, & par conséquent le crédit qu'ils ont est dangereux.

Cela n'a que trop paru sous votre minorité. On a vu avec combien de facilité tout Paris entr'autres, & tout Bordeaux, se sont laissé entraîner par ces Compagnies. V. M. ne peut donc prendre trop de mesures, ni agir avec trop de vigueur pour diminuer ce crédit, & pour abaisser tous les Corps de Justice en général, & en particulier chacun de ceux qui les composent.

C'est un ouvrage qui n'est pas seulement commencé, mais qui est presque conduit à sa perfection, & que l'état présent des affaires peut donner lieu d'achever.

Car il n'y a pas un Corps dans votre Royaume qui soit plus à la portée des atteintes des Financiers. La guerre que V. M. est obligée de soutenir, consume des sommes immenses. Il faut sous ce prétexte tirer de ces gens-là tout ce qu'il sera possible, & les réduire dans la dernière impuissance par les taxes.

Ensuite

Ensuite on achevera d'avilir leurs Charges par des créations de nouveaux Offices , de quoi ils n'auront pas lieu de se plaindre puisqu'il leur sera libre de financer eux-mêmes pour empêcher que ces Offices soient levés , & qu'à ce défaut on leur fera regarder ce moyen comme inventé en leur faveur , & pour les décharger des nouvelles taxes qu'on seroit obligé de faire sur eux.

Je sçai qu'on trouve de grands inconvéniens dans cette methode ; qu'on dit qu'elle renverse l'administration de la Justice ; que des Juges qui sont dans l'indigence vendent souvent le droit des Parties ; ou qu'au moins ils ne manquent pas de perpétuer les procès , & de prendre des épices exorbitantes lorsqu'ils rendent leurs Sentences & leurs Arrêts.

Pour le renversement du Droit & de la Justice , il n'y a pas lieu de s'en inquiéter si fort. V. M. a ses Intendants dans les Provinces auxquels on peut s'adresser , & qui ont ordre d'écouter favorablement les plaintes. On a même la voie de venir jusqu'à Elle , & on se
fert

fert tous les jours de l'une & de l'autre avec tant d'avantage & de satisfaction pour ceux qui y ont recours, qu'on peut hardiment assurer qu'il se commet aujourd'hui aussi peu de ces injustices criantes qu'il s'en soit jamais commis.

A l'égard des taxes ou des épices il faut laisser faire les Juges. Quel intérêt auroit V. M. à les empêcher ? C'est un petit tribut que chaque Particulier paye en quelque sorte volontairement, quoique ce soit une espèce d'exaction, & qu'elle fasse crier plus haut que toutes celles qui sont faites sous votre nom ; témoignage certain qu'on en ressent vivement la violence. Mais cette violence qui aliène des Magistrats les esprits des Peuples, sert en même tems à vous les concilier, aussi-bien qu'à diminuer le crédit des Gens de Justice. Car leurs exactions sont d'autant plus sensibles & plus odieuses, qu'on les croit moins légitimes, comme tournant toutes entières au profit de ceux qui les font, & nullement à celui de l'Etat. C'est donc un moyen tout propre à augmenter l'amour du Peuple pour V. M. qui
lui

lui rend justice lorsqu'il est forcé de recourir à sa protection, ou qui la lui fait rendre par ses Intendans & par ses Commissaires à beaucoup moins de frais & plus promptement qu'il ne l'obtient des Tribunaux ordinaires.

Mais ce qu'il y a de plus avantageux est que dans le fonds ce tribut qui est payé par cette voie, ne laisse pas de tourner presque tout entier au profit de V. M. Il rétablit peu à peu des gens que les taxes avoient épuisés, & par conséquent il les remet en état d'en soutenir de nouvelles à la première occasion. Ainsi on leve sur eux de grandes sommes qui entrent dans vos coffres sans qu'il paroisse que ce soit à la charge du Peuple : au contraire le Peuple regarde la rigueur qu'on exerce contre les Magistrats comme une punition de celle qu'ils ont exercée sur les Particuliers, de laquelle on a le plaisir de se voir vengé.

V. M. fera bien de prendre garde que les Charges de Judicature ne soient plus portées à des prix excessifs, comme elles ont été autrefois, parce que ceux qui les ont si chèrement payées ne peuvent plus

plus porter les taxes qu'on leur impose de tems en tems , & que les épices ne sont pas capables de les rembourser de ces deux sortes de dépenses. Outre cela V. M. se priveroit de la liberté d'en disposer par préférence , & parce que personne ne prétendroit à la préférence comme à une gratification si le prix montoit si haut. Peut-être que la nécessité de l'Etat dans la guerre présente, ou en quelque autre occasion , obligera V. M. à tolérer encore quelquefois cet abus, mais dès qu'il sera possible, j'estime qu'il y faut donner ordre en faisant exécuter sans grace vos Déclarations qui ont déjà fixé le prix de la plupart des Offices , & en fixant celui des autres , ou au moins des plus considérables, auxquels on n'a pas encore touché.

Des Officiers des Finances & des Partisans.

SI la multiplicité des Officiers des Finances & celle des Partisans doit être regardée comme un mal , eu égard à l'intérêt des Particuliers , on doit aussi convenir que ce mal est nécessaire,

&

& que c'est un bien par rapport au Gouvernement.

Ceux qui ont dit qu'il est à propos de souffrir que dans les Sociétés il y ait des gens riches, afin qu'ils soient comme des réservoirs & des magasins où les biens étant rassemblés & comme en dépôt, on puisse les trouver dans les pressans besoins de l'Etat, ont avancé une proposition raisonnable dans la théorie, mais ils n'ont pas donné des leçons suffisantes pour en tirer de l'utilité dans la pratique.

Car si ces gens qu'il faut présupposer être les plus riches de l'Etat, sont des Ecclésiastiques, des Nobles, des Magistrats ou des Marchands, qui ayent eu leurs biens ou par les voies admises dans l'Eglise ou de patrimoine, ou par un légitime commerce, ou par quelque autre moyen ordinaire & approuvé, qui ne donne point de prise sur eux; comment & sous quelque prétexte pourra-t'on tout d'un coup les tirer de leurs mains dans les besoins publics?

Sera-ce par des taxes? Mais elles ne peuvent en ce cas être que modiques & par rapport aux richesses des taxés

&

& par rapport aux nécessités de l'Etat. On ne les pourra faire que très-peu différentes sur une personne qui possèdera des facultés immenses, & sur une autre qui étant riche, à la vérité, ne le sera toutefois que médiocrement par comparaison à cette première : car si des gens, qu'il n'y a aucune raison de maltraiter, étoient taxés trop excessivement, quelque puissans qu'ils fussent, tout le monde crieroit à l'injustice avec eux.

Ce sont donc les Financiers qu'on doit laisser extrêmement enrichir, à quoi il faut même contribuer autant qu'il est possible, afin que comme ils sont déjà odieux au Peuple, & qu'on est persuadé qu'ils n'ont point amassé tant de trésors sans injustice & sans exaction, on les voie pillés à leur tour, & contraints de rendre gorge sans en avoir aucune pitié.

Ainsi il faut qu'il y ait des pauvres & des riches dans l'Etat. Cela demeure pour constant par mille raisons que les Politiques ont tant de fois alléguées que je ne les retoucherai point ici. Mais il est en même tems vrai qu'il ne
faut

faut point souffrir qu'il y ait aucun autre ordre de gens que les Financiers qui accumulent des richesses prodigieuses, parce qu'on ne peut les tirer des mains des autres qu'avec de trop grands fracas, & que lorsqu'on les y laisse elles deviennent inutiles à l'Etat.

Il suffit qu'il y ait des gens de tous Ordres qui possèdent un médiocre bien, afin que lorsqu'on commence à pressentir les nécessités futures de la Couronne, les Partisans puissent s'en prendre à eux, vu que les pauvres sont dans l'impuissance de porter plus que les charges ordinaires. Car je mets en fait que par la voie des taxes ordinaires qui se font sous divers prétextes selon les diverses conditions ou les différentes vocations, on ne tire pas moins de ces gens-là qu'on en tireroit quand ils possederoient des biens excessifs.

Mais quand de tous ces ruisseaux, ou de ces petites rivières, on a attiré les eaux dans ces vastes réservoirs que le Prince a lui-même pris la peine de préparer pour les recevoir, il les y peut à son gré puiser abondamment; & lorsque la sécheresse commence à faire ta-

tir toutes les autres sources , il en leve les bondes & en fait sortir comme des torrens.

L'homme aime tant la liberté que toute autorité quelque légitime ou nécessaire qu'elle soit lui est odieuse, & que plus elle est grande, & par conséquent gênante, moins il la peut souffrir. Comme donc la puissance arbitraire en est le plus haut degré, il faut supposer que les Peuples ont naturellement plus d'aversion pour elle que pour celles qui les contraignent moins. Que si dans les lieux où elle se trouve établie, ils n'osent pas s'en expliquer aussi hautement qu'on le fait dans les autres Etats dont le Gouvernement est moins absolu, c'est parce qu'il y a plus de danger, & en même tems plus de contrainte, quoiqu'elle n'engendre que plus de soumission, sur-tout en France où les Sujets adorent leur Souverain, & ont pour lui dans le cœur un véritable amour qui ne se trouve point ailleurs, & qui les empêche de sentir le joug du pouvoir despotique comme on feroit dans les Etats voisins.

Ces mouvemens qu'en ce cas les hommes

mes sont obligés de tenir renfermés dans leur cœur, n'y deviennent que plus forts par l'impuissance où ils sont d'en sortir, & de s'affoiblir en se communiquant : ainsi il est bon de leur fournir quelque objet sur qui ils puissent se détourner & se rabattre.

La guerre, qui présente des ennemis à haïr & à détruire, occupe une partie des mouvemens du cœur ; mais elle ne dure pas toujours, & pendant même qu'elle est en sa plus grande force sur les frontieres, il demeure encore dans le sein de l'Etat tant de gens qui n'y prennent que très-peu de part, qu'il n'y a pas de mal de leur donner une autre matiere que des ennemis éloignés pour amuser leurs passions.

Il ne s'en trouve point qui y soient plus propres que les gens d'affaires. Ils sont dans une espèce de guerre perpétuelle, ou du moins de contestation avec le Peuple qui ne mord ordinairement que la pierre qu'on prend soin de lui jeter, parce qu'elle demeure à sa portée, & que ses yeux qu'elle attire se laissent en même tems détourner de la main qui la jette ; ou parce qu'il

juge inutile de s'en prendre à une main
 qui est si fort au-dessus de lui qu'il ne
 lui est pas possible d'y atteindre. C'est
 là le second usage qu'on tire de l'éta-
 blissement des Gens d'affaires , d'où il
 est aisé de conclure que leur multipli-
 cité est d'un très-grand secours pour le
 Gouvernement. Car on doit les regar-
 der non-seulement comme des maga-
 sins dont V. M. a toujours la clef pour
 les ouvrir au besoin & y prendre les
 munitions qui s'y trouvent , mais en-
 core comme des amusemens qui occu-
 pent les passions du Peuple , & comme
 des Athlètes contre lesquels il s'attache
 à lutter , mais qui ne manquent pas de
 le renverser adroitement par terre à
 vos pieds.

Néanmoins quoique V. M. permet-
 te aux Partisans & aux Officiers des Fi-
 nances de s'enrichir , Elle ne doit pas
 souffrir qu'ils s'ingèrent dans les autres
 affaires qui ne sont pas de leur res-
 sort & que sous prétexte que c'est
 par leur ministère qu'on recouvre les
 fonds dont on a besoin pour la paix ou
 pour la guerre , & pour les récompen-
 ses que V. M. distribue, ou par les plai-
 sirs

frs qu'il lui plaît de se donner, & qui ne contribuent pas peu à sa gloire, comme est celui des bâtimens, ils se mêlent de regler ce qui concerne la paix & la guerre, & d'entrer en connoissance de ce qui ne se rapporte nullement à leur administration.

Destinés à étudier le génie du Peuple, & occupés à domter cet animal, qui tout domestique qu'il est, devient furieux lorsqu'il voit sortir son sang, ils ont assez d'affaire à s'exercer en cet art, & à s'y rendre habiles, sans entreprendre de pénétrer dans des sciences à la spéculation desquelles ils ne sont pas propres, & qui dans la pratique sont toutes différentes de celles dont ils ont acquis la connoissance.

On ne chasse pas aux aigles, on ne prend pas les lions & les léopards avec la même facilité qu'on met les taureaux sous le joug. Ceux-ci sont faits pour être maniés par des gens grossiers, & ceux-là pour être la proie des plus adroits & des plus hardis Chasseurs. On n'a besoin que d'une corde pour lier les derniers & d'un éguillon pour les re-

rifs de filets, de poudre, de plomb & d'armes, & de toutes sortes de munitions, pour se rendre maître des autres.

Il est donc nécessaire pour le bien de votre service que chacun se renferme dans les fonctions où il est appelé, soit par l'étendue de son génie, ou par sa naissance, ou par l'habileté dont l'expérience l'a rendu capable : que le Surintendant des Finances s'applique à les régir avec adresse & avec exactitude : que les Directeurs des divertissemens de V. M. & des ouvrages qu'Elle a entrepris, les dirigent d'une manière qui lui soit agréable, & qui fasse éclater sa magnificence : que les Ministres qui sont destinés à régler les affaires de la paix & de la guerre, & chargés des plus nobles soins de l'Etat, emploient leur prudence & leurs veilles à s'acquitter dignement de cette illustre fonction ; sans que les uns anticipent sur l'administration des autres, chacun ayant assez & trop de quoi s'occuper dans la sienne, s'il se pique de faire son devoir.

V. M. est plus capable que personne qui soit au monde de juger si j'ai raison.

son. Elle sçait comment en ont usé les Administrateurs de ses Finances, quand Elle a voulu faire la guerre ; combien de soins ils ont pris pour l'en détourner lorsqu'Elle la regardoit comme absolument nécessaire tant par rapport à sa gloire qu'au bien de son Etat ; combien d'intrigues ils ont employées pour parvenir à ce but quand ils n'ont pu y réussir ouvertement ; combien de faux bruits ils ont répandus contre vos autres Ministres qui avoient la direction de ce qui concernoit les affaires militaires, & de quels soupçons ils ont tâché d'en noircir la conduite, prétendant que les affaires de la guerre, des intrigues & des négociations, se doivent ménager aussi régulièrement & sur le même pié que ceux de la levée des Finances, & que le compte se doit rendre aussi juste des uns que des autres.

La bonté & le juste discernement de V. M. se sont également manifestés en ces occasions. Ni ces soupçons ni ces calomnies n'ont fait aucune impression dans son esprit. Elle s'en est tenue à la connoissance qu'Elle avoit de la fidélité de ses Serviteurs, aussi-bien que du

pénible embarras de leur emploi, & des circonstances enveloppées qui s'y trouvent, lesquelles ne permettent pas de rendre un compte exact des dépenses qu'elles exigent; & Elle a en même tems supporté ceux qui se donnoient tant de peine à la fatiguer, parce qu'ils ne connoissoient ni les affaires dont ils lui parloient, ni la maniere dont il faut avoir le cœur & l'esprit faits pour les conduire.

Ils en jugeoient comme du maniment qui étoit entre leurs mains, dont ils avoient éprouvé que les mystères les plus cachés ne sont pas fort difficiles à pénétrer quand on veut se donner le soin de les approfondir. V. M. comprit si promptement d'où procédoit la révolte qui se fit dans le Boulonnois qu'ils en avoient demeuré étonnés & confus. Elle s'étoit déjà apperçue qu'on favorisoit les Traitans lorsqu'ils demandoient des remises, & soit qu'Elle les accordât ou qu'Elle les refusât, laissant tantôt agir sa bonté, tantôt sa justice, Elle faisoit toujours sentir que rien ne lui étoit caché, & que de quelque maniere qu'Elle en usât, ce n'étoit point

Point qu'Elle se fût laissée surprendre.

En effet on peut presque dire que cela n'est arrivé qu'une seule fois, ou au moins que la surprise ait été poussée jusqu'au bout sans que V. M. s'en soit aperçue. Il est vrai qu'on s'y prit bien adroitement, & qu'on trouva le moyen de vous toucher par un endroit qui vous doit être sensible, sçavoir par votre gloire; & sous ce prétexte spécieux on vous engagea dans une dépense qui n'étoit pas moindre que celle d'une guerre, & qui donnoit à ceux qui se mêloient de la regler, & de conduire le dessein, bien plus de moyens de faire leurs propres affaires qu'ils ne prétendent que la guerre en fournit aux autres.

Je veux parler de la jonction des deux mers, de ce grand & éternel monument qu'on doit élever à l'honneur de V. M. & qui devoit faire vivre sa mémoire dans tous les siècles à venir. J'avoue que le souvenir des prodigieuses sommes qui ont été employées à ce travail immense, durera jusqu'à ce que le tems l'ait entièrement détruit. Mais il est à craindre qu'on ne voie bien-tôt

périr un ouvrage dont le premier bout commençoit à se ruiner tandis qu'on achevoit l'autre bout. C'est là que V. M. a vu sa gloire appuyée sur un sable mouvant qui ne cessera pas de s'ébouler jusqu'à ce qu'il soit rentré dans la place où la Nature l'avoit mis.

J'ose l'affurer, & V. M. ne le sçait que trop, que les Finances qui ont été employées à cet infructueux dessein auroient pu suffire pour faire la conquête d'un puissant Etat. Aussi V. M. a-t'Elle enfin ouvert les yeux sur cette affaire, & reconnu le tort de ceux qui l'avoient engagée à l'entreprendre; mais Elle a eu assez de bonté pour ne l'attribuer qu'à leur imprudence, & pour faire semblant de croire qu'ils s'étoient trompés les premiers.

Il faut donc le croire aussi, & il a fallu souffrir que jusqu'aux moindres directeurs de ce travail se soient enrichis, & qu'ils jouissent en paix d'un bien si mal acquis, puisque V. M. le souffroit. Mais au moins devoient-ils avoir la même complaisance pour ceux qui manioient les affaires de la guerre. V. M. qui y voyoit plus clair que dans
celle

celle du Canal de Languedoc , étant fatistaite de leur conduite, ils n'avoient aucun intérêt à la blâmer. Ils auroient mieux fait de respecter le jugement de leur Maître , qui ne pouvoit pas se laisser aisément surprendre dans une matière où il est lui seul plus éclairé que tout le reste du monde ensemble.

La suffisance que les Financiers croient avoir à décider de tout, a porté plusieurs fois le premier Ministre de vos Finances à vous proposer de supprimer l'impôt du sel avec tous les Officiers des Gabelles, & d'en faire lever les droits aux salines. Il prétendoit qu'en ce qui regardoit l'avantage de la Couronne on épargneroit les frais de l'entretien d'un nombre infini d'Officiers & d'Archers qui consomment une partie du revenu de l'impôt du sel, & qu'en même tems les Provinces privilégiées à cet égard, ne se trouveroient pas plus exemptes que les autres.

Il espéroit sans doute y trouver aussi son avantage particulier, & que la plus grande partie du butin, qui d'ordinaire se partage entre une multitude de gens, reviendrait au peu d'Officiers

qu'il seroit nécessaire d'entretenir pour cette administration, c'est-à-dire, à lui & à ses Créatures, par le moyen desquelles il se l'approprieroit presque tout entier.

Mais sans m'arrêter à faire voir qu'il étoit aveuglé de la passion de demeurer seul & absolu maître de toutes les affaires de son ressort, & que dans l'exécution de ce projet il auroit moins trouvé son compte qu'il ne s'imaginait, je dirai seulement que faute de bien connoître les principes de votre Gouvernement il s'en écartoit autant de fois qu'il avoit l'imprudence de s'ingérer à vous donner des Conseils qui concernoient le fonds des affaires, même de celles de son propre ministère. Car s'il est vrai qu'il auroit pu revenir de sa proposition quelque avantage au Peuple, qui auroit été peut-être un peu moins chargé, il est en même tems certain que bien loin d'en tirer quelque utilité pour les revenus de la Couronne, elle n'en auroit reçu que du préjudice.

En rendant le sel venal aux salines on en réduiroit le revenu sur un certain

rain pié réglé, & on le porteroit tout aussi haut qu'il seroit possible, sans qu'on en pût augmenter les droits que de très-peu dans les occasions extraordinaires, & lorsqu'il s'agiroit des besoins pressans de l'Etat. Ainsi il ne seroit pas possible d'en tirer alors aucun secours, parce que tous les revenus ordinaires de V. M. sont destinés à de certains usages dont on ne peut pas les détourner ailleurs.

Mais les Traitans des Gabelles & les Officiers des Greniers sont au besoin des sources si fécondes de Finances qu'elles en produisent plus que ne font tous les autres Officiers & Financiers du Royaume. Ils rendent à V. M. une bonne partie de ce qu'ils ont pris, & cette considération est d'un si grand poids dans la constitution présente du Gouvernement, par rapport aux accidens imprévus auxquels on se trouve par ce moyen toujours en état de parer, ou pour les desseins dont le succès dépend de la promptitude de l'exécution, qu'il n'y a point de gens qu'il soit plus nécessaire de maintenir, ni d'impôt qu'il fût plus défavantageux de supprimer.

Quoi-

Quoique cette raison soit de la dernière conséquence , & qu'elle fuffisse feule pour engager V. M. à entretenir les affaires des Gabelles sur le même pié où on les a toujours vues , il y en a toutefois encore une autre qui ne doit pas moins y contribuer. C'est l'utilité des Archers sur lesquels se récrient quelques Politiques de courte vue , & qu'en bons ménagers ils voudroient faire retrancher comme un superflu dont on se passeroit aisément , & dont la dépense est aussi excessive qu'inutile.

Il est vrai que si le sel étoit vénal on n'auroit que faire de ces gens-là ; mais s'il s'élevoit quelque sédition parmi le Peuple , s'il se faisoit quelque Assemblée illicite , ou des transports de marchandises défendues d'une Province à l'autre , si les autres impôts ne se payoient pas bien , s'il étoit à propos d'atterrer par des voies indirectes des familles dont on ne seroit pas content , les Archers de Gabelle ne serviroient-ils de rien ? ou plutôt ne sont-ils pas toujours sur pié , & disposés à agir au premier commandement , & à prévenir toutes sortes de désordres ?

Ils font des instrumens d'une si grande efficace entre vos mains , que je ne sçai s'il y en a d'autres qui en approchent. N'est-ce pas par la crainte de ces gens-là , & du prompt secours qu'on en peut tirer , que la Noblesse intimidée n'ose plus se porter aux violences qu'elle exerçoit autrefois ? Les Intendants ne trouvent-ils pas en eux des forces toujours prêtes à exécuter ce qu'ils jugent être expédient pour votre service ? Ceux qui levont les impôts en votre nom ne s'en font-ils pas assister lorsqu'ils ne sont pas payés ? Ne gardent-ils pas tous les plus importants passages des Provinces ? V. M. n'est-elle pas informée par leur moyen des moindres démarches de chaque Particulier de son Royaume , ce qui est un avantage incomparable pour maintenir le Gouvernement dans toute la vigueur où il est , & duquel il faut bien se donner de garde de se priver ?

Les Troupes ne sont pas ordinairement répandues dans toutes les Provinces , & moins encore en tems de guerre que durant la paix , & dans les quartiers où elles séjournent elles ne
font

font leur affaire que d'exécuter vos ordres. Il y a peu d'Officiers qui veulent être enrôlés au nombre des espions. Mais pendant la guerre comme en pleine paix V. M. a en ce Corps de Milice extraordinaire autant d'espions en titre d'Office, qu'il y a & d'Officiers & de Soldats.

La plûpart des soulevemens commencent par de petites Assemblées qu'on dissiperoit aisément si on en avoit connoissance assez tôt; mais elles ont loisir de grossir pendant que la Cour n'en est pas avertie, & quand elles sont si grosses que le bruit en vient aux oreilles du Souverain, le tems qui se passe à faire marcher des Troupes qui sont éloignées, leur donne le moyen de se fortifier, & de se mettre en état de résistance. C'est de cette maniere qu'autrefois on a vu se former les rébellions en France, & qu'elles ont fait des progrès si préjudiciables à l'autorité Royale.

Mais les yeux des Archers de Gabelle ouverts jour & nuit sur ce qui se passe en leur détroit, ne laissent rien échapper à leurs regards. Ils découvrent les moindres mouvemens dès qu'ils com-
mencent

mentent à naître , & ils font en état de les prévenir. Leur fidélité est à l'épreuve. Ce sont des gens dont la fortune est ruinée , qui ne subsistent que par leur emploi , & que l'intérêt engage à la vigilance ; parce qu'étant eux-mêmes les exécuteurs des ordres qu'on donne contre ceux qu'ils ont dénoncés , ils trouvent toujours des voies de profiter dans l'exercice de leur commission.

On représente en vain à V. M. l'augmentation de ses revenus qui se feroit par le moyen des Provinces maintenant exemptes de l'impôt du sel , auquel elles se trouveroient soumises comme les autres ; car on sçait fort bien leur faire payer l'équivalent par d'autres subsides dont on les charge. Il n'y en a aucune de qui on ne tire tout ce qu'elle est capable de contribuer. On prend même occasion de faire porter à celles qui sont franches de cet impôt , une grande partie des contributions extraordinaires , & lorsqu'elles se plaignent on a toujours cette exemption à leur objecter.

Il en est des Tailles & des Elections qui sont établies pour en connoître ,
comme

comme des Gabelles. Les Officiers qui savent adroitement multiplier les procès, les perpétuer, ou les juger au profit des Traitans, sont d'un grand secours à entretenir le Peuple dans l'état d'anéantissement où il faut qu'il soit pour demeurer paisible, & à mortifier la Noblesse par mille voies indirectes. Ils font aussi en même tems leurs affaires, & succent à loisir un sang que V. M. leur fait regorger tout d'un coup lorsqu'il en est besoin, & qui sert à réparer la vigueur de tout le Corps de l'Etat quand elle commence à s'affoiblir.

Des Marchands.

IL y a entre la guerre & le commerce une alliance que V. M. ne doit jamais perdre de vue. Ce sont deux colonnes qui soutiennent ensemble l'édifice de l'Etat, dont l'une ne peut tomber sans ébranler l'autre par sa chute.

L'argent est le nerf de la guerre, & ce nerf n'est fortifié que par le commerce. A mesure que la guerre épuise le sang qui est dans les veines du corps de
l'Etat,

l'Etat, le commerce lui fournit les alimens nécessaires pour en former de nouveau.

Mais il ne peut les assembler que par le secours ou de la guerre actuelle, ou du pouvoir où se trouve le Souverain de la faire quand il lui plaît, & de la terreur qu'il inspire à ceux qui sont capables de détruire les affaires des Négotians, ou de les incommoder.

Cette seconde source de la grandeur & de la prospérité des Etats ne leur attirant pas moins d'envieux que la première, on ne doit pas veiller avec moins d'empressement à sa conservation. Il est bon même d'avertir V. M. qu'Elle a intérêt de ménager les Négotians plus qu'aucun autre Ordre de son Royaume.

Car il n'y en a point à qui il soit si facile de faire périr, par rapport au Souverain, les affaires qu'ils ont entre les mains, sans en ressentir eux-mêmes beaucoup de préjudice, & sans qu'on s'en apperçoive que lorsque le mal est fait. Ils peuvent avec autant de facilité que de secret, transporter leurs effets en des Pays Etrangers. Ils peuvent négliger le commerce dans les lieux où
le

le Prince le voudroit faire fleurir, & l'établir en d'autres lieux où on desireroit qu'il fût entierement éteint.

Comme donc c'est le seul Ordre de gens des démarches duquel V. M. ne se peut pas dire absolument maîtresse, & qu'il lui importe néanmoins extrêmement de les voir multiplier dans son Royaume, Elle ne fera pas mal de les favoriser toujours, & de prendre garde à ne les laisser pas en proie aux Partisans, comme est tout le reste du Peuple. Il n'est pas juste qu'ils soient exemts des charges publiques; au contraire, comme étant plus riches que les autres, & ayant plus d'argent comptant, on doit tâcher de les faire encore plus contribuer aux besoins de l'État.

Mais il faut que ce soit avec de grands ménagemens. On doit vuider adroitement leurs bourses, & les presser sans qu'ils le sentent trop. On peut de tems en tems défendre le débit de certaines marchandises sous de différens prétextes, tantôt parce qu'elles viennent d'un Pays ennemi, ou que vos Sujets en font des excès & s'y ruinent; tantôt parce qu'elles empêchent

un autre débit , & qu'il est à propos de le faciliter. On fera ensuite connoître aux Négocians que s'ils veulent dédommager V. M. de l'intérêt qu'Elle a dans l'affaire , Elle pourra se relâcher & lever ses défenses ; & sans doute ils ne manqueront pas de faire leurs offres.

On peut aussi obliger à son tour chaque espèce de Marchands de former un Corps particulier , & de prendre des Lettres Royaux ; & lorsque ces Corps seront formés on pourra les faire financer les uns après les autres , sans qu'il soit à craindre que jamais tous les Négocians en général s'élevent en faveur d'un Corps particulier , de qui les chagrins n'empêcheront point le commerce d'aller son train accoutumé.

Quoique ce soit là un moyen extraordinaire de lever des finances , il ne faut pas néanmoins le compter comme tel , parce que si on attendoit l'occasion d'un besoin extraordinaire pour presser tous les Corps à la fois , cela feroit trop de bruit. Ce feroit avertir les Négocians de prendre des mesures dont il est à propos de les détourner ; & si on ne s'adressoit qu'à quelques Corps

Corps particuliers cela produiroit trop peu , & le négoce , ce fonds si riche & si fertile, demeureroit trop infructueux pour V. M. Il en faut donc faire un ordinaire , c'est-à-dire , ne cesser point de se servir à diverses reprises & avec méthode des voies qu'on a d'obliger tour à tour tous les Corps à contribuer de certaines sommes proportionnées à la qualité de leur commerce & à leurs profits.

Quelque abondant en fruits & en manufactures que soit votre Royaume, il n'est capable de fournir à ses Habitans que de quoi vivre commodément & à leur aise, plus que toutes les autres Nations de l'Europe qui ne vivoient que de ce que produit leur propre Pays, mais non de les combler de ce grand nombre de richesses qui rendent un Etat tout-à-fait florissant, & qui mettent le Prince sur le pié de se faire redouter de ses voisins. La France seule ne peut pas fournir tous les ruisseaux nécessaires pour remplir cette sorte de réservoirs dont j'ai parlé. Le secret est d'aller puiser dans les Pays Etrangers, & d'en attirer les eaux chez soi.

L'essence de ce secret ne consiste pas dans cette dernière maxime générale qui est connue de tous les Etats, & que chacun tâche de pratiquer en son particulier; elle est, à proprement parler, toute renfermée dans l'adresse qu'on a à s'en servir.

Jusqu'à présent l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre & la Hollande, l'ont emporté sur la France, & ces deux derniers Etats ont enfin laissé les autres bien loin derrière eux. Leurs Peuples se sont transportés dans toutes les Parties du monde, & semblent avoir découvert tout ce qu'il y a de fin & de caché dans le négoce.

Le peu d'expérience que les François avoient autrefois en l'art de la marine, les a empêchés de suivre les traces de ces autres Nations, ou même de les devancer; car ils ne manquent ni d'activité, ni de suffisance, ni d'adresse. La France produit en son sein plus de choses nécessaires à la navigation que ni la Hollande ni l'Angleterre; & elle ne peut pas moins tirer de ses voisins ce qui lui manque.

Les causes de sa négligence pour une
occupation

occupation si nécessaire & si utile ont été les guerres continuelles, soit étrangères ou domestiques, qui depuis plusieurs siècles n'ont point donné de relâche à ses Habitans, & ne leur ont point permis de s'appliquer à des desseins qui les pussent attirer hors du Royaume, où il y avoit toujours des affaires assez pressantes pour eux. Ils n'y étoient point aussi contraints par une nécessité absolue d'aller chercher ou de quoi s'enrichir, ou de quoi fournir à leur entretien, pour lequel ils trouvoient chez eux assez abondamment les choses dont on ne peut se passer, & même celles qui font la meilleure partie des commodités & des délices de la vie; au lieu que les unes ou les autres, ou toutes ensemble manquant à leurs Voisins, ceux-ci se sont vus réduits à aller les chercher ailleurs, & en cherchant le nécessaire ils ont trouvé l'abondance & les richesses.

C'est un embarras qu'ils ont épargné aux François, un chemin qu'ils leur ont frayé & accourci. Les premières découvertes & les nouveaux établissemens ne se font qu'avec beaucoup de peines

peines , & souvent avec de grandes pertes. Combien de fois la plus puissante des Compagnies qui soient dans les Etats voisins a-t'elle été sur le point de tomber ? Combien y en a-t'il eu d'autres ruinées ? Sçait-on précisément sur quel pié est maintenant celle d'Angleterre , n'en a-t'on pas vu succomber même dans votre Royaume ?

On peut raisonnablement espérer que ce sera la France qui profitera à l'avenir de ces travaux , qui ont coûté tant de gens aussi-bien que de fatigues & de périls aux Etrangers. Il y a beaucoup d'apparence que l'adresse de vos Sujets leur enlevera peu à peu le commerce qu'ils ont établi presque en tous les endroits du monde , comme elle a déjà commencé à leur en ôter une partie.

La guerre & les forces de V. M. ne peuvent pas manquer de produire cet effet. Presque tout ce qu'il y a de gens capables de porter les armes en Angleterre , & sur-tout en Hollande , sont occupés au commerce de la mer , lequel a toujours un air de guerre , & semble plus convenir à la noble ardeur

T d'un

434 TESTAMENT POLITIQUE
d'un cœur belliqueux qu'y déroger :
Ainsi par la guerre que V. M. soutient
contre ces Etats , & par les gens qu'ils
y perdent , Elle leur distrair ou leur en-
leve une multitude infinie de Peuple
qui seroit employée au négoce , & qui
n'en peut être détournée sans que le
commerce en souffre : au lieu que dans
les Troupes de V. M. il n'y a pas un
Officier ni un Soldat qui fût destiné
pour la marine. Tous ceux de vos Su-
jets qui s'étoient déjà tournés du côté
de la navigation & du commerce , y
demeurent appliqués avec la même as-
suidité , & continuent toujours leur
premiere profession.

Par ce moyen il ne se trouve pendant
la guerre que bien peu moins de Fran-
çois, ou peut-être pas moins que d'An-
glois ou de Hollandois , naviguans &
négotians dans toutes les Parties du
monde. Mais c'est ce qu'on n'a pas en-
core pu dire pendant la paix , vu que
la plus grande partie de ceux d'entre
les nations ennemies qui sont employés
à resister à V. M. se jettent alors dans
le commerce , & s'adonnent à la navi-
gation.

Cela

Cela se connoît facilement quand on sçait ce qui se passe dans les Pays éloignés. Les Nations qui se vantent d'être les plus expérimentées de toutes celles de l'Univers, & les plus fortes sur mer, ne peuvent y remporter aucun avantage sur les François, ou du moins les avantages sont bien à peu près égaux de part & d'autre. Les Hollandois envoyèrent en l'an 1674. leur plus fameux Amiral pour s'emparer des Antilles Françaises, avec des forces qui en devoient faire trembler les Habitans, mais il eut la confusion de s'en revenir sans avoir rien fait.

Qu'est-ce que les Hollandois & les Anglois ensemble ont effectué là ou ailleurs depuis la guerre présente? En quel endroit du monde ont-ils ruiné le commerce de vos Sujets? Mais on ne peut pas nier qu'ils ne fussent assez forts pour le détruire, ou que l'une de ces deux Nations ne fût seule suffisante pour aller ravager tout ce que les François possèdent dans les autres Parties du monde, qu'elle ne pût s'en emparer & les en chasser, si elles n'étoient pas obligées d'employer la plûpart de

leurs forces à se défendre par terre.

Il y en a encore une autre partie qui n'est pas moins considérable, ou plutôt qui l'est infiniment davantage, laquelle est occupée à les défendre par mer. La plupart des Vaisseaux de leurs Armées navales seroient en route pour le commerce, ou pour escorter leurs Vaisseaux marchands, & on verroit équipés en marchandise tous les Bâtimens de transports qui suivent leurs Flottes.

Sous le Regne du feu Roi votre pere, & au commencement de celui de V. M. la Hollande ne craignoit d'avoir la guerre que contre les Anglois, parce qu'il n'y avoit alors que cette dernière Nation qui pût lui faire éprouver tous ces inconvéniens. Elle redoutoit beaucoup moins ses autres Voisins qui n'étoient en état de l'attaquer que par terre; sûre que la mer lui fourniroit abondamment tout ce qui seroit nécessaire pour sa défense.

Les affaires ne se meurissent pas tout d'un coup. Il faut qu'un dessein ait le tems de couvrir, d'éclorre & de s'avancer par degrés avant que de venir à sa perfection.

perfection. Celui de rétablir les forces maritimes d'un Etat, & de faire cultiver l'art de la navigation, a besoin de plus de tems qu'aucun autre projet qu'on puisse concevoir.

L'argent qui fait trouver toutes les choses qui tombent dans le commerce, peut bien fournir ce qui est nécessaire soit pour la construction des Vaisseaux ou pour leur équipement, à un Pays qui en seroit entièrement dépourvu; mais il ne peut pas en transformer les Habitans en des Matelots. L'expérience que demande l'art de la marine ne se peut acquerir que par de longues habitudes, & les gens de cet ordre dont le cœur aussi-bien que le corps est dur comme le fer, ne se durcissent dans les eaux qu'à force de tems comme le fer dans les veines de la terre.

On n'a pas peu d'obligation au Cardinal de Richelieu de ce qu'il a pris tant de soin d'exciter les François à l'exercice de cet art, & de leur avoir procuré les moyens d'y réussir & de rétablir les forces maritimes de la France. On a toujours depuis continué à suivre ses traces, & enfin V. M. qui

T 3 par

par son assiduité & par sa constance vient à bout de tout ce qu'Elle entreprend , a mis les François sur le pié de ne le céder plus par mer à aucune Nation du monde , soit dans la guerre , ou en ce qui regarde le commerce.

Elle a des Flottes puissantes ; Elle possède des Isles & des Continens dans le Nouveau-monde ; ses Sujets y ont fait des établissemens considérables ; ils se sont répandus dans tous les Pays connus aux Européens , pour avoir part aussi-bien que les autres Nations au négoce qui s'y fait.

C'est déjà beaucoup que d'y avoir part , & qu'il n'y ait point d'endroits où les autres Peuples aient pénétré avec beaucoup de peine , que les François ne les aient suivis & atteints, mais ce n'est pas encore assez.

Il faut qu'ils les surpassent , & qu'ils les en chassent s'il est possible. Jamais ils n'ont exercé leur adresse pour parvenir à un but qui soit plus digne d'eux , ni pour un intérêt plus considérable qu'est celui de s'emparer de tout le commerce , lorsque les conjonctures pourront leur permettre d'en exclure
les

les autres Nations. Ce n'est pas même assez que d'attendre que les occasions s'en présentent, ils doivent les rechercher avec empressement.

Cela n'est pas si difficile qu'on pourroit se l'imaginer. V. M. de qui la pénétration est aussi grande que son discernement est juste, l'a bien sçu comprendre. Quand on n'est ni d'humeur ni en état de craindre la dépense ou la perte des hommes qu'on est obligé de risquer pour les grands desseins, on va bien loin. Il ne s'agit plus que de confiance à poursuivre sa route ; que de ne la quitter jamais, bien que quelquefois la fatigue oblige de s'arrêter.

Dans les vues que V. M. s'est proposées, & qui sans doute feront toujours bien suivies, Elle peut se promettre en peu de tems le plaisir & l'avantage de voir ses Sujets devenir maîtres du commerce, & surpasser en ce point tous les autres Peuples, comme ils les ont laissé bien loin derrière eux à l'égard de la guerre. Autrefois on craignoit pour vos Pays du Nouveau-monde ; aujourd'hui on ne craint plus, on est en état de se maintenir ; bientôt on fera crain-

dre les autres ; & enfin on les réduira sous votre pouvoir.

C'est une Prophétie dont vos ennemis se mocqueroient si elle étoit entre leurs mains , mais ils verront avec le tems que les rieurs ne seront plus de leur côté. A moins qu'il n'arrive de ces accidens qu'on ne peut absolument prévoir ; de ces vicissitudes surprenantes par lesquelles le Destin renverse souvent ce qui paroïssoit le plus solidement établi ; de ces foudres qui se formant subitement en l'air , vont frapper les plus hauts édifices ; de ces tremblemens de terre qui engloutissent en un moment les plus superbes Villes , il y a autant d'apparence qu'on verra réussir les mesures qui ont été prises , & que les François supplanteront leurs Voisins , qu'ils leur enleveront leur commerce , & qu'ils les chasseront de la plûpart de leurs établissemens dans les autres Parties du monde , qu'il y en eut jamais à la réussite d'aucun autre dessein.

Il ne faut pas s'étonner que le chemin dans lequel on marche pour y parvenir soit bordé d'épines qui piquent
en

en pressant, ni qu'en courant en cette carrière on trouve des endroits rabeux qui fassent quelquefois broncher. L'importance est qu'en tombant on ne se brise pas, qu'on ait la force de se relever de sa chute, & de continuer ensuite à marcher; car peu à peu on ira enfin jusqu'au bout malgré tous les obstacles qui auront causé du retardement. Tout le pis qu'il y a maintenant à craindre est d'y arriver plus tard.

Si on considère ce qui s'est passé sur la côte de Barbarie, on pourra aisément comprendre de quelle maniere les choses seront conduites dans tous les autres endroits du monde où V. M. se dispose à maintenir ses Sujets, & où sans doute ils demeureront à la fin maîtres des affaires, en frappant leur coup d'abord d'un côté, puis après de l'autre.

Les courses des Armateurs Turcs ne font pas une des moindres incommodités du commerce. L'Angleterre & la Hollande sçavent de quelle conséquence il est de les reprimer. L'une & l'autre de ces Nations s'est souvent mise en devoir de domter ces Pirates, mais elles ne s'y sont efforcées qu'à demi.

Le chemin leur a semblé si rude & si long qu'elles se font toujours arrêtées au milieu, ou on leur a jetté à la traverse quelques propositions de paix pour les amuser. Alors trop contentes d'un relâche qu'elles sçavoient ne devoir pas être de longue durée, elles n'ont pas laissé de s'en féliciter & d'en jouir, en attendant que de nouvelles insultes les engageassent à de nouvelles dépenses pour aboutir à la même fin. Souvent même les conditions de la paix ont été & honteuses & aussi fâcheuses que la guerre même, puisqu'on étoit forcé de se soumettre à la visite des Vaisseaux. Mais les frais de l'armement & de l'entretien d'une grosse Escadre pour réduire ces Corsaires étoient un mal présent, & la visite des Vaisseaux étoit un mal un peu plus éloigné.

V. M. n'a pas pris cette commune route. Depuis que ses forces maritimes ont été en état d'affranchir ses Sujets de ces dangereuses courses, & qu'Elle a jugé à propos de l'entreprendre, Elle n'a épargné ni soins, ni dépenses, ni hommes pour en venir à bout. Les Pirates ont cru qu'ils pouvoient en user
avec

avec Elle comme avec les Souverains des autres Etats Chrétiens ; qu'Elle étoit de la même trempe ; & qu'ils n'auroient pas plus de peine à la manier. Ils ont cru épuiser aussi sa patience en violant les Traités incontinent après les avoir faits.

Mais ils ont à la fin connu qu'ils s'étoient trompés dans leurs conjectures. Ils ont trouvé un ennemi aussi ferme dans la résolution de les dompter qu'ils l'étoient dans celle de lui faire insulte. Ils ont tâché d'intimider V. M. en exerçant des cruautés contre quelques malheureux François que leur mauvaise fortune avoit livrés en de si barbares mains. Cependant V. M. qui malgré la douleur qu'Elle avoit du triste sort de ces Infortunés , voyoit de quelle importance il étoit de ne se pas relâcher , & sçavoit que la perte des uns est quelquefois nécessaire pour le salut des autres , jugea qu'il y avoit encore plus à risquer en ne prévenant pas les maux qui pendoient sur la tête de tous ceux que la navigation exposoit aux courses des Pirates, qu'en abandonnant à leur rage un petit nombre de

gens qui étoient déjà en leur pouvoir ; & qu'on n'en auroit pas retirés en se retractant par une compassion dangereuse, qui auroit été regardée comme une timidité.

Elle prit donc le parti de mépriser leurs menaces. Elle entretint des Escadres qui chasserent les Armateurs de la mer, & qui allerent réduire en cendre une partie des édifices de leurs plus fortes Villes par les bombes qu'on y jeta, n'étant pas possible de leur faire plus de mal, parce que l'entrée de leurs Ports est impraticable ; & enfin on les força à demander tout de bon la paix, & à la demander à genoux. Les Esclaves qui furent rendus sans rançon, en font des preuves authentiques, & encore plus les sommes que les Pirates payerent pour dédommager V. M. d'une partie de ses pertes, ce qu'ils n'ont jamais fait pour aucune autre Puissance de l'Europe.

Voilà un des effets qu'ont produit les forces maritimes de V. M. & par où Elle a fait connoître de quelle maniere Elle se préparoit à agir dans les affaires de la marine & du commerce. Elle ne manquera

manquera pas sans doute de persister dans un dessein si important & si bien concerté. Elle entreprendra d'abord une affaire dans un Pays, & ne l'abandonnera pas qu'Elle ne l'ait achevée, à quoi Elle ne trouvera point d'obstacle qu'Elle ne surmonte par ses forces & par son crédit, & lorsque de ce côté-là Elle aura établi les choses sur un si bon pié qu'il n'y aura plus d'apparence de craindre aucun revers, Elle prendra ses mesures pour agir de même ailleurs, & élèvera ses batteries contre une autre Place.

Au reste, les frais qui se feront en ces occasions extraordinaires étant fournis par le Public, & sur-tout par les Compagnies auxquelles l'utilité en doit le plus revenir, V. M. ne sera point obligée d'y employer ses revenus ordinaires, ni de se désister d'aucuns autres desseins qu'Elle auroit formés; au contraire dans la suite s'étant fait rembourser des avances qui auront été fournies par le Peuple, & qu'Elle retiendra entre ses mains, elles lui feront un fonds pour pousser les entreprises, qui se trouveront alors sur le
tapis.

Il est donc à propos que pendant la paix V. M. favorise & gratifie tous les Sujets qui voudront s'adonner au commerce des Pays Etrangers; qu'Elle les maintienne pendant la guerre, & que l'intérêt du négoce lui soit en aussi grande recommandation que la guerre même.

On peut néanmoins conclure que si on voyoit que le commerce s'étendît jusqu'à en faire préjudice aux affaires de la guerre, & qu'il dépeuplât la France en transportant une trop grande partie de ses Habitans dans le Nouveau - monde, comme il a aidé à dépeupler l'Espagne, il y auroit des mesures à prendre & de nouveaux ordres à donner pour prévenir cet inconvénient. Mais cela n'est pas à craindre. Il y aura toujours plus de François qui pencheront du côté de la guerre, & qui seront prêts à porter les armes pour la gloire de leur illustre Souverain, qu'il n'y en aura de disposés à la navigation & au commerce des Pays Etrangers. D'ailleurs la France est si peuplée en comparaison de l'Espagne, qu'elle fournira aisément à tout; ou s'il se trou-

voit

voit heureusement entre le Peuple une si grande multitude de gens qui s'adonnassent à la Marine que vos armées pussent en souffrir quelque légère diminution, les grands revenus que V. M. tireroit de leur industrie lui donneroient moyen de renforcer ses Troupes de Suisses, ou d'autres Nations qu'on verroit accourir de toutes parts pour participer à ses libéralités.

L'Alliance qui est entre V. M. & le Grand Seigneur a déjà introduit autant & plus de François dans ses Etats, qu'il n'y a de Sujets d'aucune des autres Puissances de l'Europe. Les occasions que la présente guerre va vous fournir de rendre à ce Potentat des services considérables, leur donneront lieu d'obtenir de lui des graces encore plus particulieres, & d'être préférés aux Sujets de tous les autres Souverains; peut-être même de les supplanter & de leur enlever une partie de leur commerce.

On sçait sur quel pié ont été les affaires de Siam, & si ce n'en étoit pas presque fait pour tous les autres Négocians de l'Europe sans le contre-tems de la mort du Roi. J'avoue qu'elles y
font

sont maintenant fort reculées , mais elles ne sont pas renversées , ni l'espérance n'est pas éteinte , comme on le publie en des lieux où on aime à se flatter , & où on porte une mortelle envie à la France. On a pénétré le génie de cette Nation ; on a fait des habitudes à la Cour & parmi le Peuple ; il faut attendre ; peut-être l'événement fera-t-il voir que les François y ont pour le moins encore autant de crédit que leurs Voisins.

Tous les nouveaux établissemens auxquels il a fallu pourvoir afin d'étendre le commerce de mer , n'ont pas jusqu'à présent permis de rendre cet ouvrage achevé dans toutes ses parties. S'il est peu de grandes affaires qui soient disposées à se faire tout d'un coup , & dont on ne doive raisonnablement se promettre le succès qu'à succession de tems , c'est en ce genre d'entreprise que cela arrive encore plus qu'en aucun autre , & qu'il ne faut rien attendre que de la patience qu'on se donne.

La grosse pêche est encore trop négligée ; on ne s'y applique que très-peu ;

peu , mais lorsqu'on se fera rendu maître du commerce des Pays éloignés , on ne trouvera pas de difficulté à s'emparer de celui qui se fait comme aux portes du Royaume. Lorsque le crédit & la puissance de V. M. auront fait parvenir ses Sujets au but qu'Elle s'est proposé , le commerce de la pêche passera aisément entre leurs mains , & cependant l'exercice continuel qui se fait de la navigation parmi eux formera un assez grand nombre de Mariniers pour tout entreprendre , & pour fournir à tout.

Les Errangers jaloux de ce que V. M. a établi dans son Royaume des manufactures , qui n'étant auparavant que chez eux leur donnoient lieu de tirer des sommes immenses de ses Sujets , & que par ce moyen elle leur retranchoit des profits très - considérables , ils s'en sont plaints , & ont comme menacé de ne venir plus chercher en France ce qu'ils avoient accoutumé d'en enlever. Mais il faut les laisser faire à l'avenir , & voir ce qu'il en arrivera. Il n'y a ni fabriques ni fruits chez eux dont la France ait absolument besoin , non pas même

même de ce qui sert à la construction des Vaisseaux. S'il en falloit venir jusques-là on trouveroit dans le Royaume tout ce qui est nécessaire, quoique peut-être avec un peu plus de peine & plus de coût ; ou s'il manquoit encore quelque chose , on le pourroit prendre en des Pays plus éloignés que ceux de vos Voisins , qu'il faudroit abandonner au chagrin qu'ils ont de ce qu'on se passe de leurs denrées.

Mais peuvent-ils se passer de même de celles que la France leur fournit ? N'ont-ils pas un besoin extrême de ses Vins, de ses Eaux-de-vie & de son Bled qui est proche d'eux en comparaison des Pays où ils sont obligés d'aller en charger lorsqu'elle en a disette , ou qu'elle refuse de leur en fournir ? Se passent-ils aisément de ses lins , de ses chanvres & de ses toiles , dont elle a une si grande abondance , & qui leur sont nécessaires à tant d'usages , mais sur-tout à la navigation ? Ne regretteroient-ils point ses châtaignes, ses pruneaux , ses noix , & tant d'autres denrées utiles & délicieuses pour la vie , desquelles ils auroient plus de peine à
se

se priver que n'en ont les François mêmes ? Ne seroient-ils pas bien fâchés de ne voir plus éclater sur eux le beau lustre des taffetas , & des autres étoffes de soie qui se fabriquent en plusieurs de ses Provinces ?

Ceux qui connoissent leurs penchans & leurs manieres de vivre , sçavent qu'ils sont naturellement moins disposés que vos Sujets à se contraindre sur tous ces points. Mais quand l'inclination seroit égale dans les uns & dans les autres pour les choses qui viennent des Pays Étrangers , ne suffiroit-il pas que V. M. témoignât une seule fois qu'Elle souhaiteroit qu'on s'en retranchât l'usage ? On verroit tous les Habitans de la France , sans en excepter aucun des plus curieux ou des plus voluptueux , obéir avec une exactitude dont rien ne seroit capable de les détourner.

Il est constant qu'il n'en seroit pas de même des Sujets des Etats voisins. Ils ne sçavent ce que c'est que de se contraindre. Il semble qu'ils aient fait vœu de ne point changer leur train ordinaire , même dans les choses qui leur sont

font préjudiciables. Comment se priveroient-ils des vins, des eaux-de-vie, des vinaigres & des chanvres de France, qui leur sont d'une utilité extrême, & presque d'une absolue nécessité? Aussi voit-on que bien loin d'en abandonner l'usage, & d'obéir aux défenses que leur font leurs Souverains, ils n'ont pas laissé, & dans la présente guerre, & dans les précédentes, d'employer tous les artifices imaginables pour en tirer & par mer & par terre tout ce qu'il leur a été possible.

Il n'y a donc rien à craindre. On peut à coup sûr établir dans votre Royaume toutes les manufactures étrangères, ou se passer de celles qu'on ne voudra pas établir, sans que vos voisins cessent de venir chercher ce qu'ils ont accoutumé de transporter chez eux. Je demeure d'accord que dans les lieux où les P. R. F. se sont retirés, on voit aussi à présent sur pied quelques-unes des fabriques qui étoient particulières à la France. Mais cela n'est pas d'un fort grand préjudice. Ils en font beaucoup plus de bruit que la chose ne le mérite. Ils n'y ont pas trans-
planté

planté les vignobles ni les arbres : ils n'y ont pas emporté les chenevières : ils n'y ont pas détourné le cours des belles eaux qui servent aux teintures , ni entraîné avec eux tous les autres avantages dont la nature a si libéralement pourvu la France ; & tandis que ces avantages lui resteront , on peut assurer que les Etrangers ne manqueront pas de lui apporter & leur argent & toutes les marchandises qu'elle voudra recevoir de leurs mains.

Qu'importe - t'il au fonds que ses voisins viennent chercher les ouvrages de ses Artisans & les étoffes de ses manufactures ? Si son commerce va toujours s'étendant dans toutes les autres Parties du monde , il ne s'en fera pas plus qu'il en faut pour y envoyer , & peut-être qu'alors les Européens n'en auront pas aisément quand ils en demanderont. Ne font-ce pas même les François qui leur fournissent la plûpart de ces quinquailleries & des autres marchandises qu'on transporte dans le Nouveau - monde , & qu'on y troque avec tant de profit. Pourquoi ne les y porteroient - ils pas eux-mêmes ? N'en font

454 TESTAMENT POLITIQUE
font-ils pas capables ? leur Patrie n'a-t-elle pas autant qu'aucun autre Pays des commodités à leur fournir pour cet effet ?

Ainsi il est beaucoup moins à apprehender pour la France que ses voisins ne viennent plus rien chercher chez elle, qu'il est à craindre pour ses voisins qu'elle n'ait plus rien à leur fournir, ou qu'elle ne veuille pas leur donner la plûpart des choses qu'elle possède, afin qu'ils les transportent aux lieux où le débit s'en fait avec un si grand gain, parce que ses Habitans entreprendront eux-mêmes ce trafic qu'ils ont trop longtems laissé entre les mains d'autrui.

On vend en même tems aux François avec un profit qui n'est pas médiocre, les marchandises qui se prennent dans les Pays où se transportent celles de France, & ce gain demeurera encore à vos Sujets, puisqu'ils en rapporteront eux-mêmes tout ce qu'on leur fournit aujourd'hui. Que s'il y a quelque espèce de négoce qui leur soit d'abord interdit par les soins ou par le pouvoir de leurs envieux, ou qui leur demeure fermé pour toujours, ils se mettront

mettront fort peu en peine de ces fortes de marchandises dès que V. M. témoignera qu'Elle n'en fait point d'état, & qu'Elle n'en veut pas permettre le débit ni l'usage dans son Royaume.

Des Arts & Métiers, & de l'Agriculture.

Comme il n'y a point de ressource à chercher parmi les Artisans, & que c'est un Ordre de gens qui vivent presque au jour la journée, il n'est pas nécessaire de prendre aucun soin pour les multiplier, ni de leur accorder des privilèges ou des gratifications.

Il ne faut pas aussi les anéantir, car on se priveroit de quantité de belles fabriques, ou du moins de leur abondance, qui transportées dans les Pays voisins, font honneur, quoiqu'il n'en revienne qu'un médiocre profit : mais enfin ce point, tel qu'il est, entretient toujours ceux qui travaillent, & leur donne moyen de payer les subsides ordinaires dont il faut beaucoup les charger, puisqu'il n'y en a presque pas d'extraordinaires à prétendre d'eux.

Ou

On n'en doit pas non plus espérer des Laboureurs. Cependant il y a bien plus de ménagemens à garder à leur égard. S'ils ne peuvent porter qu'un certain poids réglé du fardeau , ce poids est si grand qu'il est capable de contrebalancer les avantages qu'apportent les impôts extraordinaires qui se levent quelquefois sur la plûpart des autres Corps.

Comme ces dernieres impositions peuvent être augmentées à proportion de l'état où se trouvent les Corps desquels on l'exige , les subsides qui font les revenus ordinaires de V. M. le peuvent être aussi selon le pouvoir des Laboureurs qui en portent la plus grande partie.

On a donc eu grand tort , non-seulement de les épuiser , mais encore de les réduire à une extrême misere. C'est là une des circonstances dans lesquelles votre dernier Ministre a très-mal servi V. M. Il n'a regardé qu'à lui-même , & à la facilité qu'il y avoit à faire payer ces misérables , qui travaillent plus que des forçats , & qu'il a réduits à manquer souvent de pain , supposant que leurs forces pourroient durer autant
que

que son Ministre , & ne se mettant pas en peine de ce qu'il en arriveroit après sa mort , ni si les revenus de V. M. se trouveroient tout d'un coup affoiblis par l'impuissance où il laisseroit un des plus grands Corps de ceux qui les fournissent.

C'est par cet acharnement qu'il a eu contre les Païsans qu'on voit tant de vignobles abandonnés , si peu de bestiaux entretenus ; ce qui est peut-être l'endroit par où la France se trouve le plus en danger de tomber dans la disette, quelque fertile qu'elle soit en ces sortes de revenus aussi-bien que dans toutes les autres denrées qui peuvent contribuer à l'entretien de la vie.

Il faut ménager cette riche source qui est intarissable si on ne la bouche exprès , ou si on ne la laisse boucher par une négligence affectée. C'étoient autrefois les gens de guerre qui faisoient trembler les Laboureurs. Aux approches des Armées ou des Garnisons tout étoit en mouvement & en allarmes. On craignoit alors la violence du Soldat , & on trouvoit des voies de s'en garantir ; mais on n'appréhendoit

460. TESTAMENT POLITIQUE
point le Collecteur duquel il n'y a nul
moyen de se sauver.

Aujourd'hui on voit venir le Soldat
sans inquiétude , on l'attend sans ôter
une seule poule de sa cour. Mais on
tremble à la vue de son propre voisin
qui vient faire payer la taille ; on lui
abandonne , non pas le lit où on cou-
che , car ce n'est presque par tout que
de la paille , mais le plus mauvais bled
qu'on a conservé pour faire du pain.

D'où procède ce changement ? C'est
que les Ministres que V. M. a employés
dans les affaires de la guerre lui étant
véritablement affectionnés, ont mis leur
gloire à la bien servir , & à exécuter fi-
delement ses ordres ; qu'ils n'ont eu en
vue que ses intérêts, & qu'ils ont tâché
de ne fouler point ses Sujets. Si cela est
arrivé quelquefois par des rencontres
inévitables , & par des accidens aus-
quels on n'a pas toujours pu parer , on
y a apporté aussi-tôt tous les remèdes
possibles ; on a tenu le Soldat dans une
discipline si exacte , qu'on peut dire
hardiment que le Païsan n'a jamais été
si tranquille ni si libre de ce côté-là.

En récompense on ne l'a jamais vu
plus

plus tourmenté qu'il a été depuis peu par les Financiers, qui ne songeant qu'à leurs propres intérêts se sont peu mis en peine des suites qu'auroit leur procédé, ni du préjudice qu'ils causeroient aux affaires de V. M.

Elle ne peut y donner ordre trop promptement ni avec trop d'exactitude. Le Païfan en général a besoin d'être soulagé, & particulièrement le Laboureur. La misere dont ils sont tous accablés en avoit déjà extrêmement diminué le nombre. Elle a encore contraint une partie à quitter la charrue & à prendre le mousquet. Il faut penser à rétablir cette perte par des traitemens favorables, en les faisant jouir des douceurs qu'il y a si long-tems qu'ils n'ont goûtées, qu'ils ont eu le loisir de les oublier.

Outre l'avantage qui en reviendra à V. M. par leurs contributions qui sont les plus assurés de ses revenus ordinaires, on peut dire qu'Elle n'a rien à redouter de leur part, sur-tout de celle des Laboureurs. Occupés tout le jour aux travaux de leur vocation, ils ne se mêlent ni d'affaires publiques, ni de

cabaler dans l'Etat , ni de faire des *Assemblées* séditieuses ; & si quelquefois le hazard en a entraîné quelques - uns dans ces sortes de mouvemens contraires au repos du Royaume , c'est parce que tous les autres Païsans s'y étoient aussi abandonnés ; & ceux-ci même ne s'y sont jamais engagés volontairement & de leur choix , mais ils y ont été contraints par les *Gentilshommes* de leurs Villages qui les faisoient marcher par force , ou au moins par des sollicitations & par des menaces.

De la Paix & de la Guerre.

SI la paix donne lieu à un Monarque de faire éclater sa magnificence dans ses propres Etats , & dans les Cours Etrangères , par le moyen des *Ambassadeurs* qu'il y entretient & de ceux qu'elles lui envoient , la guerre fait d'elle-même un éclat si grand , que le bruit en retentit de toutes parts , & que quand toutes les portes des Pays voisins seroient fermées , il y passeroit par plus d'endroits , & avec un plus glorieux fracas que ne fait du milieu
de

de ses tranquilles avantages le doux murmure de la paix.

Ce n'est pas qu'il faille négliger la paix ou la rompre sans nécessité ; au contraire on ne doit faire la guerre que pour y parvenir d'une manière qui rende maître & des conditions des Traités & de leurs suites. En un mot, il faut la donner, & non la recevoir, non pas même la négotier, ou s'il survient quelque contre-coup qui engage à prendre ce dernier parti, on doit alors embarrasser si fort les Articles, & les exprimer avec tant d'ambiguïté, qu'il y ait jour à les expliquer dans un sens favorable lorsqu'on se trouvera en état d'en faire l'éclaircissement, quand même ce ne seroit pas l'intention de ceux avec qui on traite.

De deux sens qu'on peut donner a une proposition ambigue, il est naturel de prendre celui qui nous accommode. Un autre prétendra avoir le même droit ; j'y consens, mais il faut aussi avouer qu'il n'en a pas plus. Lequel des deux partis est-ce donc qui doit l'emporter sur l'autre ? C'est sans doute celui qui se trouve le plus fort, & cette

circonstance est toute la raison de la préférence que la guerre doit avoir sur la paix , parce que c'est la force qui fait entretenir la paix , & qui explique les Traités.

Je parlerai principalement de la guerre , puisque c'est le chemin qui a déjà ci-devant conduit V. M. & qui la conduira encore glorieusement à la paix.

La situation des affaires de l'Etat étant la règle des démarches du Souverain , il ne doit se résoudre à la guerre que lorsqu'il est assuré de ses forces pour la soutenir. La France a eu beaucoup de peine à résister à ses ennemis du dehors pendant qu'elle étoit accablée de ceux du dedans. Trop occupée par ceux-ci , elle ne pouvoit pas en même tems parer à tous les coups des autres. Attaquée dans ses propres entrailles , elle n'avoit pas assez de vigueur pour aller déchirer celles de ses voisins.

Mais aujourd'hui que suivant les traces qui vous avoient été marquées , V. M. a guéri les maladies les plus invétérées de son Royaume ; que l'orgueil des Grands est abbatu ; que le
parti

parti des P. Réformés est atterré; que tout le corps est sain & dispos, prêt à se laisser guider par son illustre Chef; que sa vigueur est extrême, non obstant quelques petites langueurs qui se manifestent en de certains membres, que le tems & les soins de V. Majesté sçauront enfin fortifier, Elle peut prendre de plus justes mesures pour la guerre que les ennemis de la France n'avoient autrefois coutume d'en prendre contr'elle.

Il y a deux raisons essentielles qui font voir que V. M. ne risque rien en entreprenant tout ce qu'Elle veut. Elle a aujourd'hui des ressourcés si visibles & des moyens si sûrs de faire la paix quand il lui plaira, qu'Elle n'a qu'à tenter le destin de la guerre, & à se prévaloir de ce qu'il voudra lui accorder de faveurs. Elle a des forces si grandes, que n'en employant ja mais qu'une partie pour l'exécution de ses desseins, Elle ne se voit en danger que de n'aller pas aussi loin qu'Elle pourroit s'être promis, & nullement de mettre sa gloire en péril, ni d'exposer son Royaume.

Il en doit être des affaires de la guerre comme de celles du négoce, où l'on ne verra jamais qu'un habile Marchand hazarde tout son bien. Il en retient toujours assez entre ses mains pour subsister, & pour continuer son commerce, en cas que ce qu'il aura risqué vienne à périr. Mais il ne manque pas aussi d'en exposer une portion lorsqu'il s'agit de faire des profits si considérables qu'ils méritent qu'on donne quelque chose au hazard pour tâcher de se les procurer. Un bon Politique ne craindra pas de faire une tentative ni de prendre les armes pour attaquer, de risquer une Armée, de sacrifier un certain nombre de finances, lorsqu'il est sûr de faire la paix quand il sera las de la guerre. Il sçaura trouver des prétextes de recommencer la guerre quand la paix lui aura donné le loisir de respirer ou de mieux faire sa partie; quand il se trouvera en état de faire tête à tous ses ennemis, & de remettre sur pié de si grandes forces qu'il en ait de reserve en cas que les premières qui marcheront soient défaites; quand il aura pourvu aux moyens de rétablir les finances

nances qui auront été consumées.

Lorsqu'un Prince a pris des mesures justes, ainsi que V. M. a accoutumé de faire à tous ses différens égards, il peut hardiment s'embarquer, & envoyer une Escadre de Fregates légères insulter ses ennemis, tâcher de percer au travers, de leur donner la chasse, & de leur enlever une partie de leurs Vaisseaux, tandis qu'encore dans le Port il demeure au milieu d'une puissante Flotte, parfaitement équipée & capable d'aller achever de détruire ce qui aura été déjà incommodé, ou de se maintenir si le premier détachement a été battu.

On peut dire que c'est risquer peu pour beaucoup gagner, & qu'en tout cas on ne craint pas de perdre tout, ni même de faire des pertes dont on ne puisse rien retirer. Car si cette espèce d'enfans perdus qu'on envoie attaquer le camp de l'ennemi peuvent en forcer les retranchemens & en ouvrir les passages au corps de l'Armée, elle y entrera ensuite sans péril & comme en triomphe. Mais s'ils n'en viennent pas à bout & qu'ils demeurent sur la place, l'Ar-

mée qui n'a point abandonné le poste avantageux qu'elle avoit choisi , & qui a derrière elle les avenues libres & le pays à sa devotion pour en tirer des vivres & du secours , n'en demeure presque pas plus affoiblie ; au lieu qu'il est impossible que la défaite du peu de braves aventuriers qui étoient allés harceler les ennemis dans leur camp , n'ait coûté à ceux ci beaucoup de fatigues , de sang & d'allarmes.

Comme dans les premières années de votre avènement à la Couronne le Prince de Condé en usa fort imprudemment pour les intérêts de V. M. en risquant des batailles où il risquoit le sort de tout l'Etat, & qu'il n'étoit alors besoin que de se maintenir ou de perdre peu & de se battre en retraite ; le Vicomte de Turenne fut inexcusable de n'avoir pas hazardé douze mille hommes pour tenter la conquête d'Amsterdam. Quand ces douze mille hommes y auroient péri V. M. n'étoit-Elle pas en état de se relever de cette perte ? Ses ennemis n'auroient-ils pas été trop contents d'accepter une paix qui n'auroit pu être honteuse pour Elle après
avoir

avoir déjà signalé son pouvoir par un si grand nombre de triomphes , & fait si vivement sentir à ses ennemis les effets de sa vengeance ?

On me dira peut-être que tous ces moyens ne sont pas exemts de difficultés dans la pratique , & qu'il y en a même quelques-uns qui en ont beaucoup plus que les autres ; qu'il est plus aisé de commencer une guerre , d'exposer une Armée , & même de remplir ses coffres , que de réduire à faire la paix ceux qu'on aura une fois engagés à prendre les armes. J'en demeurerois d'accord si tous les Etats se gouvernoient par les mêmes manières , & qu'ils eussent tous les mêmes avantages pour se soutenir ; mais l'adresse de la Politique est de sçavoir bien manier le pouvoir qu'on a en main , & profiter de la foiblesse de ses voisins , soit qu'elle vienne de leur impuissance même , ou de la constitution de leur Gouvernement.

Ceux qui craignent le fléau de la guerre que V. M. tient toujours dans sa main prêt à répandre sur eux quand ils ont la témérité de l'offenser , se ré-

crient sur la mauvaise foi de la France. Il n'y a pas une de ses entreprises qu'ils ne traduisent en perfidie. Ils regardent toutes ses nouvelles acquisitions comme des biens volés ou usurpés, & non pas gagnés.

Mais à qui prétendent - ils imposer si ce n'est à eux - mêmes ? Comment osent-ils reprocher comme avérée une prétendue mauvaise foi qui est contestée par ceux qui en sont accusés, & qui n'a de preuves que les plaintes qu'on en fait ? Est-ce que les ruptures de paix ou de trêve faites par la France, fondées sur des raisons qui lui paroissent aussi plausibles & aussi fortes qu'elles paroissent foibles & frivoles à ses ennemis, & que les Puissances neutres trouvent néanmoins si apparentes qu'Elles ne se déclarent point contre vous sur ce sujet, sont comparables à la violence & à la violation du droit des gens faite en la personne du Cardinal de Furstemberg ? Y a-t'il rien qui approche de la perfidie de Mayence & de Strasbourg, qui s'engagent aujourd'hui à la France, & qui lui font payer bien cher la foi qu'elles lui donnent ;

&

& qui cependant ouvrent demain leurs portes aux Allemands , & ne se promettent pas moins que de leur mettre le couteau à la main pour aller égorger les François? L'Electeur Palatin qui avoit fait alliance avec V. M. avant la déclaration de guerre , & l'Electeur de Brandebourg qui avoit conclu la paix après avoir pris les armes & s'être vu maltraité , & qui ayant rompu cette dernière paix demanda encore une trêve qu'il n'observa pas mieux , n'ont-ils pas été plus manifestement moins religieux observateurs de leur parole qu'on ne peut prouver à V. M. qu'Elle ait manqué à la sienne.

Ce n'est pas que je voulusse conseiller à V. M. de suivre de point en point ces exemples : ils vont trop loin , & des manquemens de foi si clairs & si reconnus ne lui feroient point d'honneur. Mais au moins ne devoit-on pas déclamer si fort , quand on fait pis que ceux à qui on ose s'en prendre. N'est-ce pas aux Parties qui traitent à faire exprimer si nettement & en termes si exprès tous les Articles de leurs Traités qu'il n'y demeure aucune équivoque ;

voque , & lorsqu'ils y en laissent , peut-être à dessein de s'en prévaloir eux-mêmes s'ils se trouvoient en état de les faire expliquer en leur faveur , doivent-ils se plaindre d'être pris dans le filet qu'ils ont tendu , & ont-ils bonne grâce de prétendre que V. M. n'ait pas le même droit qu'eux quand Elle a le pouvoir en main.

Comme V. M. n'a dû avoir aucun scrupule à s'engager dans la présente guerre non plus que dans les précédentes , Elle ne s'en doit pas promettre une moins bonne issue , en continuant toujours d'agir par les mêmes principes & de suivre les mêmes maximes qu'Elle a tenu jusqu'à présent. Une grande exactitude à faire entretenir la discipline militaire , à ne pardonner point les fautes des Soldats , moins encore celles des Officiers , ni même des Officiers Généraux , ni de tous ses Sujets en général , de quelque qualité qu'ils soient.

L'exemple est plus fort que tous les raisonnemens , & en voici un qui parle de lui-même. V. M. ne manque jamais de reconnoître avec tant de libéralité ceux qui la servent , qu'il n'y a point
de

de Prince au monde de qui les gens de mérite puissent attendre de si belles récompenses , & Elle est si exacte à châtier le crime ou la négligence , qu'il n'y a point d'Etat où il se trouve moins de traîtres & de scélérats que dans le sien, ni d'Armées où on voye moins de Soldats & d'Officiers qui manquent à leur devoir. Toutes les Puissances de l'Europe ont devant les yeux ce modèle si parfait , ce grand exemple si capable de les instruire si elles étoient capables d'en profiter.

Au contraire les Puissances voisines n'ont à donner que de certaines récompenses presque toujours réglées & très-médiocres, & elles se piquent d'une clémence outrée pour les coupables. Je ne veux point blâmer leur méthode à l'égard des récompenses , qui procède peut-être de leur inclination naturelle au bon ménage , peut-être du peu qu'elles ont à distribuer : car tous les Souverains ne possèdent pas des sources aussi fécondes , que la France elle-même & l'autorité absolue en fournissent à V. M. pour répandre en libéralités & bienfaits.

Mais

Mais à l'égard des châtimens , il n'y a qu'à vouloir ouvrir les yeux , on verra quel est l'effet que produit une sévérité bien entendue, ou quel est celui de l'impunité. Qu'on examine , & qu'on dise quel est aujourd'hui le Prince de l'Europe qui est le mieux servi ? Dans lequel des deux Partis qui sont en guerre est-ce qu'il se trouve plus de fidélité ou de trahisons ? Quel est l'Etat où il y ait moins de séditions & de révoltes ? Où est-ce qu'on parle du Gouvernement avec plus de respect , & que chacun s'empresse le plus à s'acquitter de son devoir ?

Autrefois tout étoit à peu près égal. La France étoit non-seulement troublée par les factions, déshonorée par les rébellions , & déchirée par les violences des partis en général , & des gens de guerre en particulier , aussi-bien que des Nobles, ou de tous ceux qui étoient nés avec des inclinations peu vertueuses. L'Espagne trouvoit parmi les François des Gouverneurs qui lui livroient les Villes : les Papes trouvoient des Ecclésiastiques qui excommunioient les Rois : ceux d'entre les François mêmes

ou d'entre les Etrangers qui étoient assez perfides & assez abominables pour leur faire ôter la vie , trouvoient des scélerats comme eux qui leur prêtoient leur main.

Que V. M. considère donc attentivement ce qui se passe dans les Etats voisins , ce qui est arrivé autrefois en son Royaume , & la disposition où sont aujourd'hui les esprits de ses Sujets , le respect qu'on a pour Elle , la fidélité qu'on lui garde , la promptitude avec laquelle on lui obéit , la tranquillité dont on jouit au dedans , tandis que la guerre ravage tout au dehors , la sûreté publique qui regne en tous endroits. Alors Elle conclura aisément que comme le pouvoir despotique qu'Elle s'est Elle-même restitué fait sa grandeur & sa gloire , il est aussi la source de l'ordre & de la prospérité qu'on voit & dans ses Armées & dans tous ses Etats.

Elle ne pourra pas manquer de reconnoître que la sévérité que ce pouvoir suprême lui donne lieu d'exercer en tous tems & en tous lieux, sans distinction de personne , & sans que qui que ce soit ose en reclamer , aussi-bien
que

que le juste temperament avec lequel elle l'exerce , est le frein qui retient dans le devoir les gens de guerre & tous ses autres Sujets , comme il est le fondement sur lequel sont appuyés les projets qu'Elle fait , les grandes choses qu'Elle exécute au dedans , & les victoires qu'Elle remporte au dehors.

Il est vrai qu'outre le pouvoir absolu qui est entre ses mains , & qui ne permet à aucun de ses Sujets , quel qu'il soit , de raisonner sur sa conduite, Elle a encore un autre avantage tout particulier qu'Elle ne doit qu'à sa prudence & à son application aux choses qui peuvent contribuer au bien de son Etat , mais principalement à rendre ses Armées florissantes. C'est qu'Elle a un très-grand nombre d'Officiers de tous degrés & de tous ordres , & de plus une infinité de jeunes gens de mérite , qu'Elle a fait élever ou qu'Elle a avancés pour prendre la place des autres lorsqu'ils viennent à lui manquer , soit en périssant ou en tombant dans la désobéissance. S'il arrive donc qu'Elle soit mécontente de ses Officiers Généraux aussi-bien que du moindre Soldat , Elle

ne

ne perd rien à les envoyer en retraite méditer les obligations de leur devoir afin de s'en mieux ressouvenir une autrefois, parce qu'Elle en a à leur substituer assez d'autres qu'Elle trouve chez Elle, & qui sont formés par ses soins, ou qui viennent d'ailleurs lui offrir leurs services pour avoir part aux faveurs dont elle honore la vertu, & aux récompenses qu'Elle lui distribue.

J'ai déjà dit que l'Art de la Marine est une des plus fertiles sources de la grandeur & des prospérités d'un Etat, tant par rapport à la guerre qu'au commerce, & que V. M. ne doit rien négliger pour porter l'exercice de cet Art à son plus haut degré. Il y a néanmoins beaucoup de mesures à garder dans l'usage qu'Elle fera de ses forces Maritimes, quelque florissantes qu'elles soient maintenant, & qu'elles puissent encore le devenir.

De tous les Etats voisins de la France il y en a deux dont la puissance, à proprement parler, ne consiste que dans leurs flottes, ou du moins ne peuvent presque agir que par mer. Cette raison qui fait que la plus grande partie de
leurs

leurs Sujets ne s'adonnent qu'à la navigation, fournira toujours à chacun de ces deux Peuples des forces à peu près suffisantes, sinon pour égaler celles de V. M. du moins pour empêcher l'effet de leurs expéditions, & qu'elles puissent faire des conquêtes sur eux par cette voie.

Cela ne sera point surprenant, car bien que les forces de V. M. puissent bientôt se rendre égales ou supérieures aux leurs, il faudroit toutefois que la supériorité fût montée à un degré bien extraordinaire pour donner lieu de former des projets de conquêtes par les voies de la mer. Les expéditions maritimes étant en elles-mêmes accompagnées de trop de difficultés qui ne se peuvent surmonter, & qui causent des dépenses prodigieuses, sont encore sujettes à des accidens auxquels il est impossible de parer. Les vents, les vagues, les calmes, les tourmentes, les marées, & mille autres contre-tems sur lesquels on ne peut prendre de mesures, doivent détourner un esprit prudent de s'épuiser en projets, & de consumer des finances innombrables, pour
envoyer

envoyer peut-être périr une Armée fans qu'elle ait seulement vu l'ennemi.

Ce qui arriva à Philippe II. Roi d'Espagne , doit servir de leçon à tous les Princes , & plus encore à ceux qui ne font que commencer de se rendre puissans sur mer.

Que si une Armée Navale est assez heureuse pour éviter ces périls , combien ne s'en présente-t'il point d'autres à faire une descente ? Combien de peines & de machines ne faut il point employer , sur-tout pour embarquer la Cavalerie , & la mettre ensuite à terre ? Combien peu faut-il de résistance pour empêcher un débarquement ? Je ne m'attacherai pas à remettre devant les yeux de V. M. tous ces inconveniens : Elle sçait mieux que moi qu'il s'en présente autant qu'il y a de démarches à faire , & qu'il n'y en a point qui ne soient d'une dangereuse conséquence.

Si donc V. M. ne doit rien négliger pour se mettre en état d'attaquer ses ennemis par mer , & pour se faire redouter sur cet élément aussi-bien que sur terre , Elle ne doit pas néanmoins entreprendre légèrement des expéditions
qui

qui tendent à faire des descentes dans le Pays ennemi. Elle ne doit même jamais s'y résoudre qu'à la dernière extrémité, & dans les plus pressantes nécessités, comme seroit celle de sauver d'une chute entière sa gloire ou son Etat, par une diversion qui fût vraisemblablement capable de produire un si grand effet.

Car autrement il ne lui est pas possible de rien gagner par cette voie. Quand on auroit surpris les Anglois, & emporté d'abord quelque'une de leurs Places, ce seroit se flatter que de prétendre s'en conserver la possession. Il faut laisser à part ces Insulaires que la mer sépare des autres Peuples de l'Europe, & n'entrer dans leurs affaires que pour les brouiller, & pour empêcher qu'ils n'entrent eux-mêmes en celles de V. M. ou pour se les acquérir si l'on peut y trouver jour.

Tous les autres Pays voisins de la France sont plus à la portée de ses coups par terre que par mer. Elle peut s'y ouvrir des passages sans courir les risques qui sont si fréquens sur l'eau, & qui enlèvent quelquefois des Flottes entières

res

res fans qu'il y ait dans le courage ou dans l'industrie aucune ressource pour s'en garantir ; au lieu que l'une & l'autre de ces qualités font autant sur terre que la force même , & qu'il n'y a point de danger où un grand cœur n'ait de quoi exercer sa résistance , & où il n'ait la satisfaction de le faire partager à son ennemi.

V. M. a déjà si bien réussi par cette voie , qu'Elle ne doit pas songer à en prendre aucune autre pour étendre ses conquêtes. Ses Sujets font tout accoutumés à agir par terre. Les Pays voisins y font non-seulement à sa bienfiance , mais elle peut les conserver aisément , & les mesures dont on se sert pour ces sortes de desseins dépendant moins que les autres du caprice de la fortune & des élémens , ont tout le degré de certitude que la prudence humaine peut desirer.

Cependant comme il est impossible que vos projets ayent des succès tout-à-fait favorables sans le secours des Armées Navales , il est nécessaire , ainsi que je l'ai déjà dit , que V. M. travaille à rendre les siennes aussi florissantes
que

que celles de terre. Si elles ne sont pas destinées à attaquer, il faut qu'elles soient en état de le faire, & qu'elles soient regardées sur ce pié-là. Autrement on viendrait insulter les côtes de votre Royaume pendant que vous seriez occupé dans le cœur du Pays, & on défoleroit autant de Villes que vous en pourriez prendre sur les frontieres de vos ennemis.

Il est encore à propos d'éviter les batailles générales qui ne sont bonnes à rien, & dont la perte causeroit un aussi grand préjudice à la France que le gain lui apporteroit peu d'avantage. Car quand on auroit défait les Anglois sur mer qu'en reviendrait-il, puisqu'il n'est pas possible que V. M. étende ses prétentions jusque dans leur Isle ? Et à l'égard des autres Nations de quelle grande utilité pourroit être une victoire qui coûteroit toujours fort cher quelque peu de perte qu'on pût faire ?

Ouvriroit-elle le chemin de leurs côtes pour y aller faire des descentes ? Mais outre les dangers dont j'ai marqué qu'une descente est ordinairement accompagnée, & qui sont capables
d'em-

d'empêcher V. M. d'en former jamais le deſſein , n'y a-t'il pas par terre des voies plus ſures & plus faciles d'entrer dans le Pays de qui que ce ſoit de vos voiſins, & d'y pénétrer juſqu'aux extrémités ?

Les batailles navales ne ſerviroient qu'à affoiblir votre Etat , à conſumer inutilement vos finances , & à vous enlever des Matelots qu'il faut reſerver pour de meilleures occaſions.

Ces occaſions ſont en partie celles des rencontres , ou de certains combats qu'on peut appeller particuliers par rapport aux batailles générales. Tandis qu'une Flotte conſidérable tiendra la mer , mettra vos côtes à couvert , & fera prête à réſiſter aux ennemis , ou même à les attaquer ſ'il étoit jugé tout-à-fait expédient & inévitable , il faudra avoir diverſes Eſcades qui iront croiſer au loin , & qui étant plus fortes que les leurs , ne manqueront pas ſans doute de les inſulter & de les battre ; mais ſur-tout il faudra ſurprendre leurs Flottes marchandes , & les détruire ſi on ne peut ſ'en rendre maître.

Les courses des Armateurs ne doivent pas non plus être négligées. Ils ont été d'un grand secours à la Hollande dans l'une des guerres qu'elle a soutenues contre l'Angleterre, dont les forces étoient supérieures aux siennes. Ce fut par leur moyen qu'elle se maintint, & les Anglois s'en trouvèrent enfin si incommodés, qu'ils furent contraints de prêter l'oreille à des propositions de paix pour éviter les désordres que leur causoient ces courses, sur-tout celles des Capres de Zélande, qui seuls étoient capables de ruiner le commerce de l'Angleterre, le nombre des prises qu'ils firent étant si prodigieux qu'il ne s'en étoit jamais tant fait pendant aucune autre guerre.

On peut encore aller dans le Nouveau-monde attaquer les Pays, les Vaisseaux & les Flottes des Nations voisines, beaucoup plus hardiment que sur leurs propres côtes, où leurs forces sont toujours assez considérables & bien plutôt prêtes à agir; au lieu que l'embaras des armemens pour les voyages de long cours, la lenteur des délibérations, & le tems qu'il leur faut employer à

à lever des finances, donnent ordinairement à un ennemi vigilant & actif les moyens de les prévenir dans les expéditions qui regardent les Pays éloignés. Tous ces retardemens qu'ils ne peuvent éviter, & qui sont cause que malgré leurs forces ils n'ont jamais rien exécuté de grand & d'extraordinaire dans les autres Parties du monde où ils ont des Pays qui relevent de leur domination, ne leur permettent point de passer assez vite non-seulement à des attaques imprévues, mais même à celles qu'ils ont tout loisir de prévoir.

V. M. leur en peut préparer & de l'une & de l'autre espèce quand Elle voudra. S'il est des desseins qu'on ne peut pas absolument cacher & qui se découvrent par les préparatifs qu'il faut nécessairement faire pour leur exécution, ou qui font naître de si grands soupçons qu'il y auroit de l'imprudence à ceux qui les ont conçus de ne se tenir pas sur leurs gardes, il y en a d'autres dont le secret peut être conservé à la faveur d'un faux bruit qu'on aura fait répandre, & par mille autres voies dont je ne m'arrêterai point à faire ici le détail.

Quoiqu'il en foit, V. M. ayant pris ses meſures, ainſi qu'Elle a accoutumé de faire, & étant toujours prête à pouſſer vigoureuſement & ſes projets connus & ceux qu'Elle aura médités en ſecret, il y a toute apparence qu'ils ſe trouveront exécutés avant qu'on ait penſé à les prévenir, ou au moins avant qu'on ait eu le tems de faire toutes les démarches & d'observer tous les degrés de formalités requiſes parmi les autres Nations pour délibérer, pour réſoudre & pour agir.

C'eſt par cette diligence, & par le moyen du ſecret, circonſtances qui font un des principaux avantages du Gouvernement abſolu, & qui ſont néceſſaires pour faire réuſſir les grandes entrepriſes que V. M. viendra auſſi aiſément à bout de celles qu'Elle fera par mer, qu'on lui a vu glorieuſement exécuter celles qu'Elle a ci-devant faites par terre, deſquelles on peut dire que comme elles ont été le ſujet de l'étonnement de tout l'Univers en nos jours, elles feront encore le ſujet de l'admiration des ſiècles à venir.

F I N.



Cleaned & Oiled

